

## Addenda



Tranchée des Saules.

## Table des matières

Ière partie	N° de pages
Avant-propos .....	2-4
Table des matières .....	5-6
Dossiers militaires .....	7-11
Cérémonies du centenaire .....	12-14
Nécrologies .....	14-16
<b>IIème partie</b>	
« Itinéraire reconstitué » (9 mars 1915 – 30 juillet 1916)	
Cahier 1 (9 mars 1915 – 30 juillet 1916) : .....	17-64
Cartes Michelin d'époque .....	65-66
Cahier 2 (26 juillet 1916 – 12 septembre 1916) .....	67-103
« Notes de captivité » (septembre 1916 – novembre 1917)	
Giessen septembre – novembre 1916) .....	104-123
Mannheim (novembre 1916 – novembre 1917) .....	124-151
Annexe I .....	152
Annexe II .....	153-154
Notes rapportées d'Allemagne .....	155-160
Exemples de brouillons .....	161- 164
<b>IIIème partie : Addenda</b>	
Table des matières .....	166-167
Photos personnelles .....	168-179
Bois Fumin et Fort de Vaux <sup>2</sup> : documentation et réflexions .....	180-189
Nourriture à l'armée et en camp de prisonniers .....	190-193
Sanitaires .....	194-196
Affaire Flament .....	197-210
Courrier :	
Antoinette à son fils .....	211-212
Autre courrier familial .....	212-214
Divers .....	215-225
Entretien des cimetières .....	226
Extraits de journaux d'époque et divers	
<i>La Marmite</i> .....	227
<i>La Gazette des Ardennes</i> .....	228-230
Vie des prisonniers français en Allemagne .....	231
Le camp de Giessen .....	233-240
Le camp de Mannheim .....	240-242
Le médecin allemand .....	243-244

Matériel photographique .....	245-250
Notes sur les prisonniers allemands en France .....	251-254
Caricatures .....	255-262
Aquarelles de Henry Aubry .....	263-265
Dédicace de Lutringer .....	266
Tableaux de Tante Emma .....	267

### Corrigenda :

Sur les traces de Grand-père (2015) .....	268-276
Hommage du Docteur Balme (1933) .....	277-278
Diplôme d'honneur d'Antoinette .....	279
Rectificatifs .....	280-282



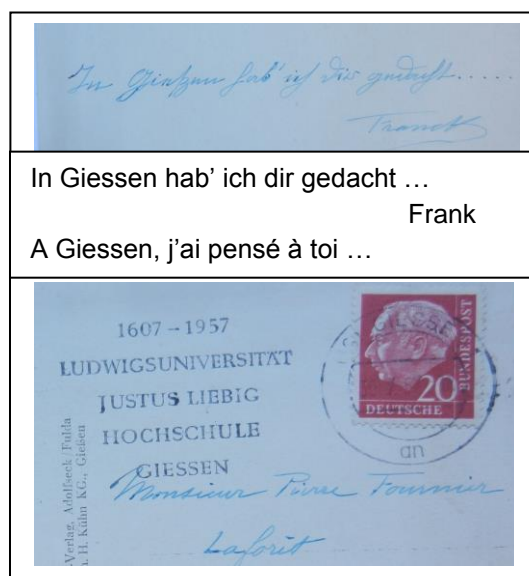
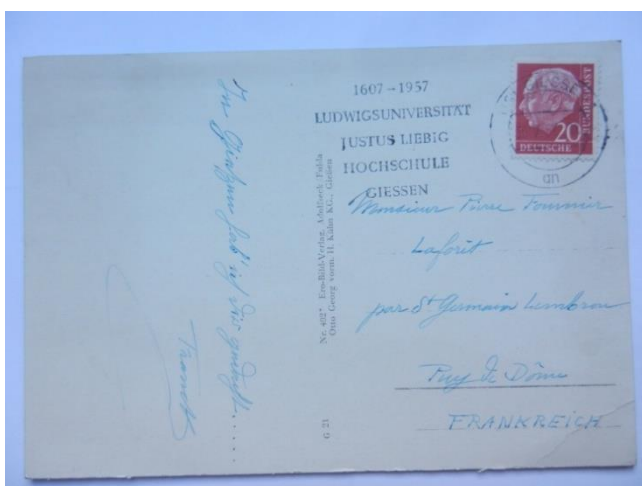
## Photos personnelles



Grand-père (lieu non identifié)



Gaston Fournier, le frère de Grand-père.



Cachet de la poste à l'occasion du jubilé de l'université de Giessen.

Frank Imberdis s'est trouvé à Giessen durant le 350<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de l'université Ludwig, comme le montre le cachet de la poste, et il a, bien sûr, pensé à son beau-frère.



Ph. 270 : Grand-père lisant dans son lit, à côté du sergent fourrier.



Ph. 271 : Grand-père lisant dans son abri individuel



A la Forêt.



A La Forêt, au bord de la Couze, en deuil.



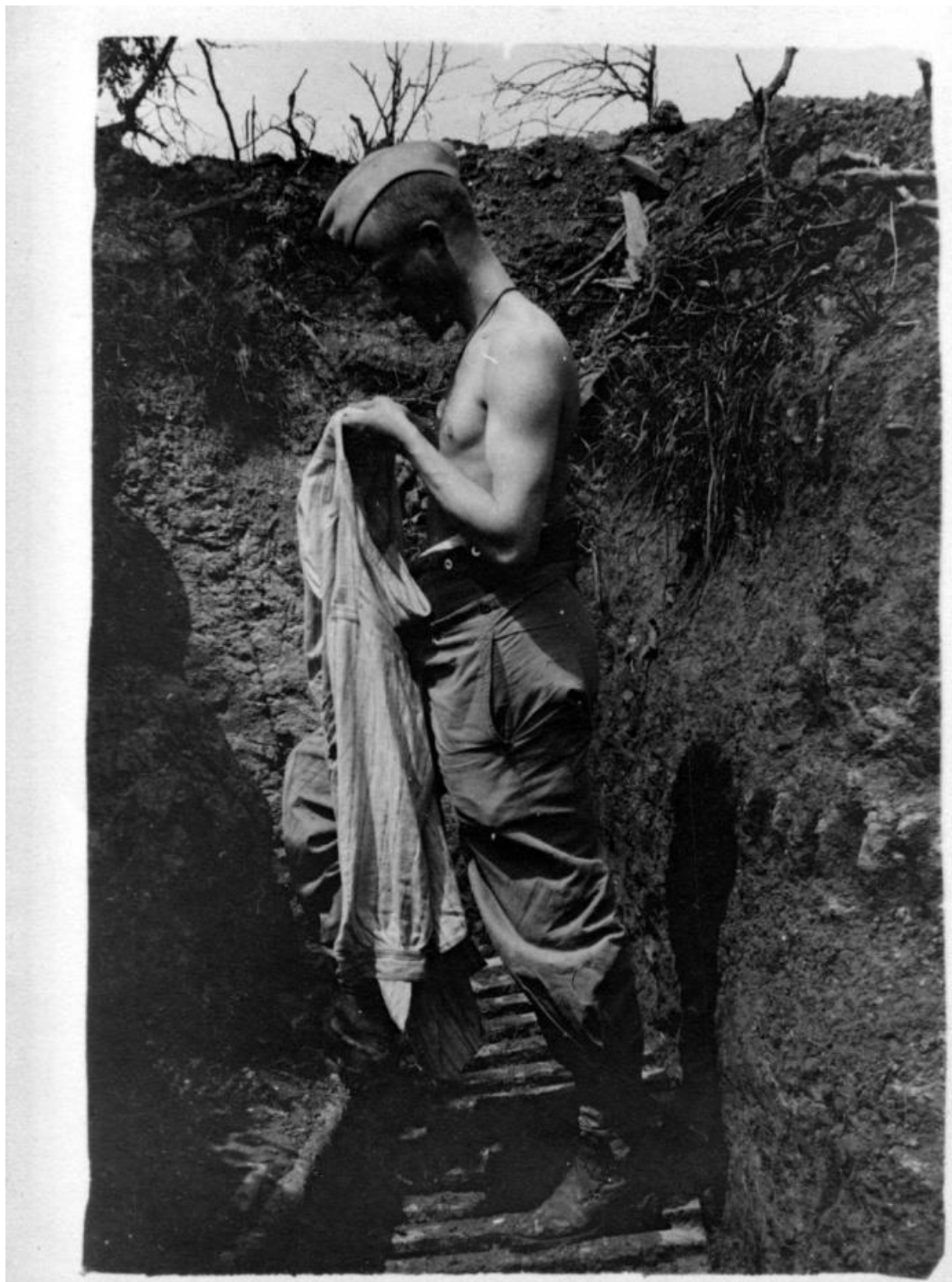


Lihons



Montluel (la croix indique Grand-père).





Grand-père s'épouillant.



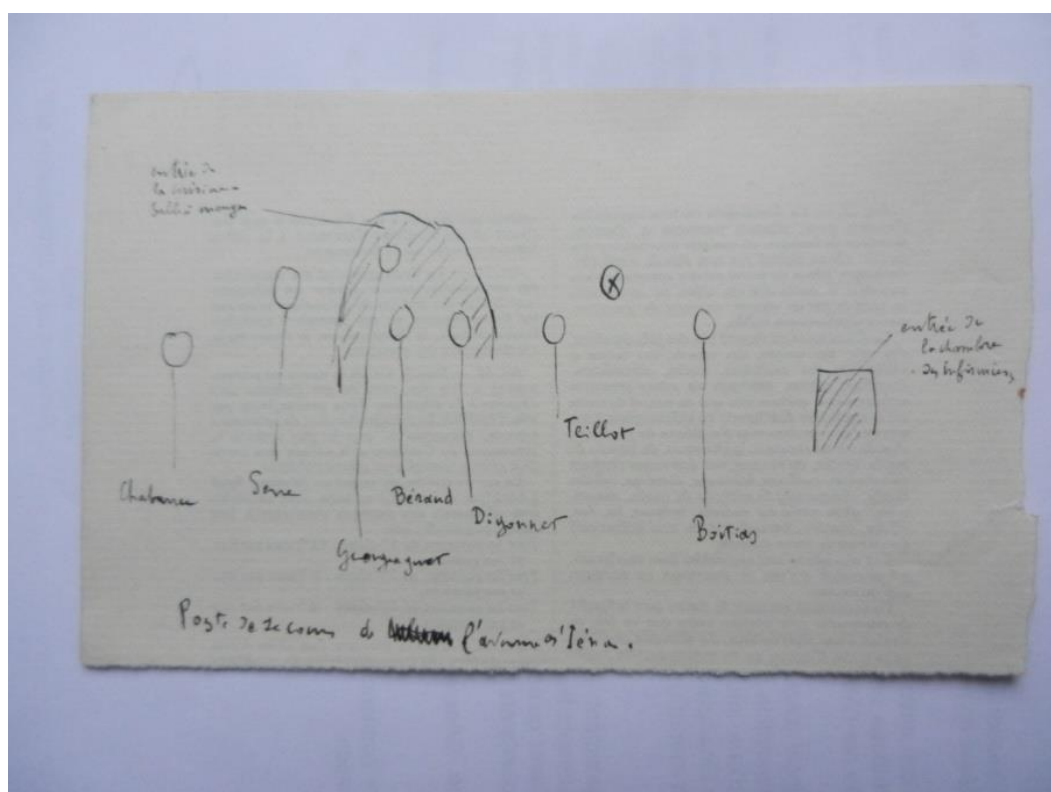
Ph. 274 : Grand-père, Girard, Beupère et le chien Fritz devant leur cabane.



A Warfusée.



Devant le poste de secours de l'avenue de Léna.





Poste de secours, probablement au sous-secteur de l'Arbre : au fond, une brouette porte-brancard et au centre, un brancard roulé.



Poste de secours : sous-secteur de l'Arbre. (Carte postale)



A la Redoute 3 : Au second plan, en tenue sombre, Grand-père.



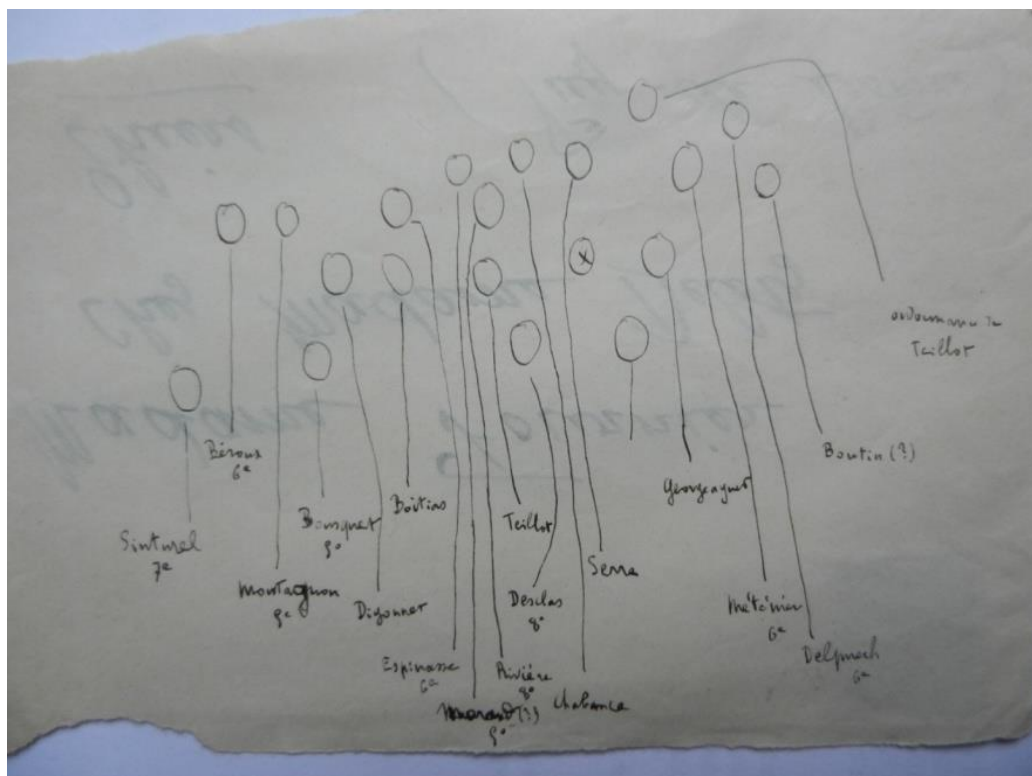
Photo de droite : Grand-père au deuxième plan.



Grand-père à la Tranchée des Saules.



Sur l'ardoise, on lit : 413<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup> bataillon. Grand-père est en noir, à droite, avec un calot.





Poste de secours. Grand-père est le premier à gauche.

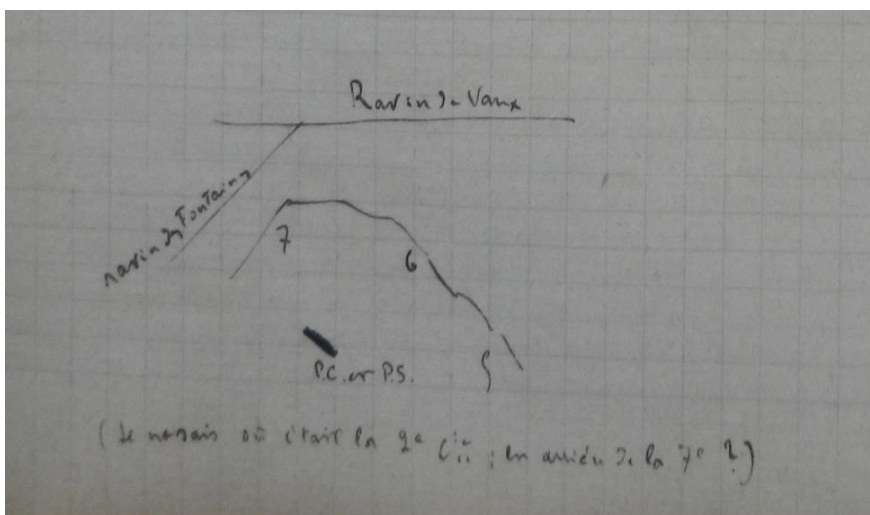
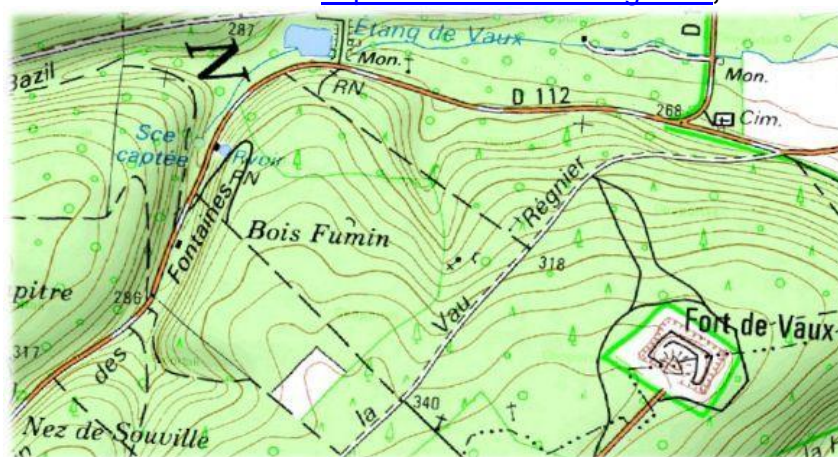


Cérémonie du drapeau à Morcourt.

Grand-père est probablement le soldat portant la croix de sanitaire, tout à fait à droite, « avec les sous-officiers sans troupe », comme il l'a écrit lui-même.

## Bois Fumin (fort de Vaux)

Plan trouvé sur <http://fumin16.canalblog.com/>, .



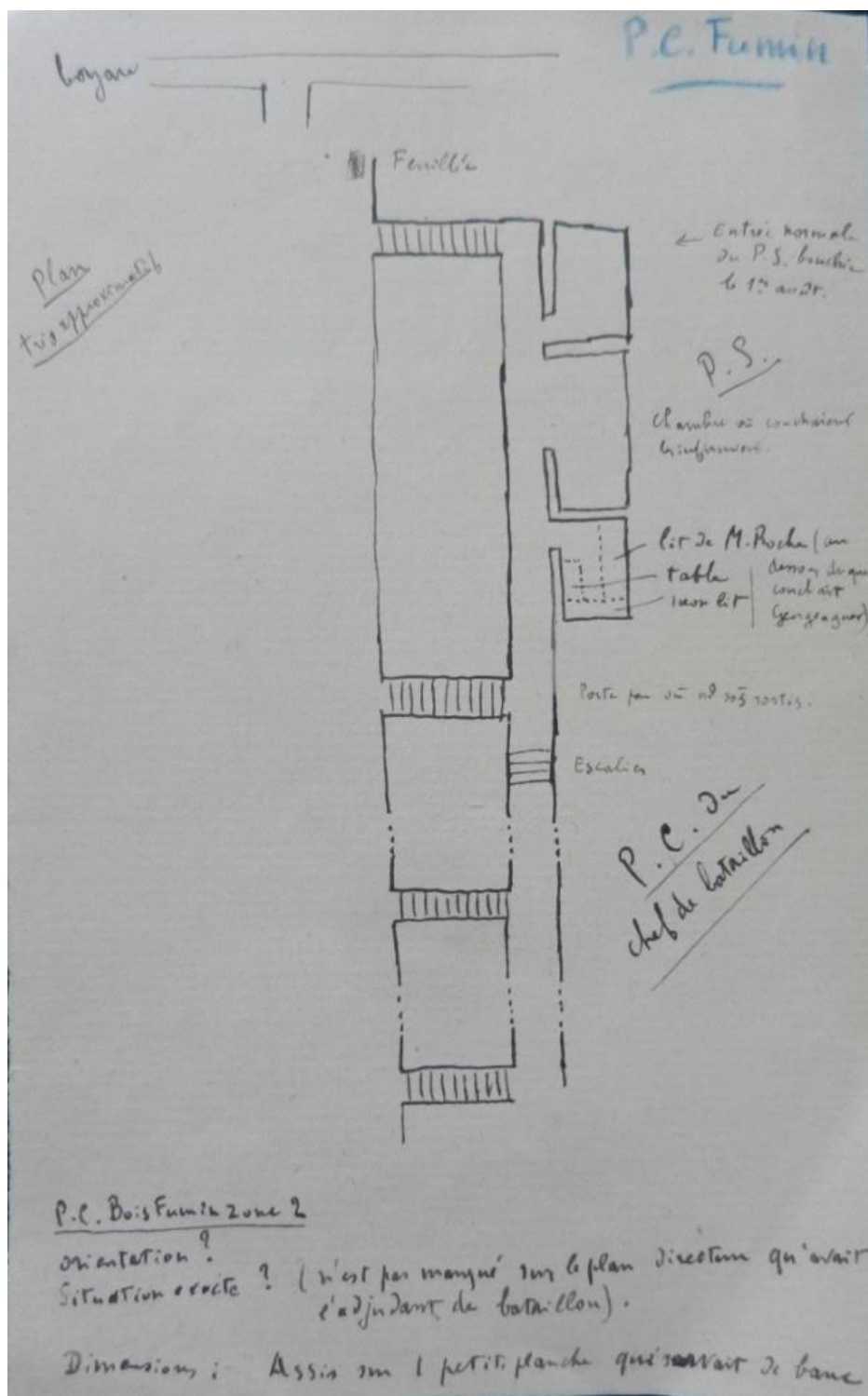
Croquis de Grand-père.



[http://vlecalvez.free.fr/JMO\\_avril16/JMO\\_avril1916.html](http://vlecalvez.free.fr/JMO_avril16/JMO_avril1916.html)



## Croquis de Grand-père : P.C. Fumin.

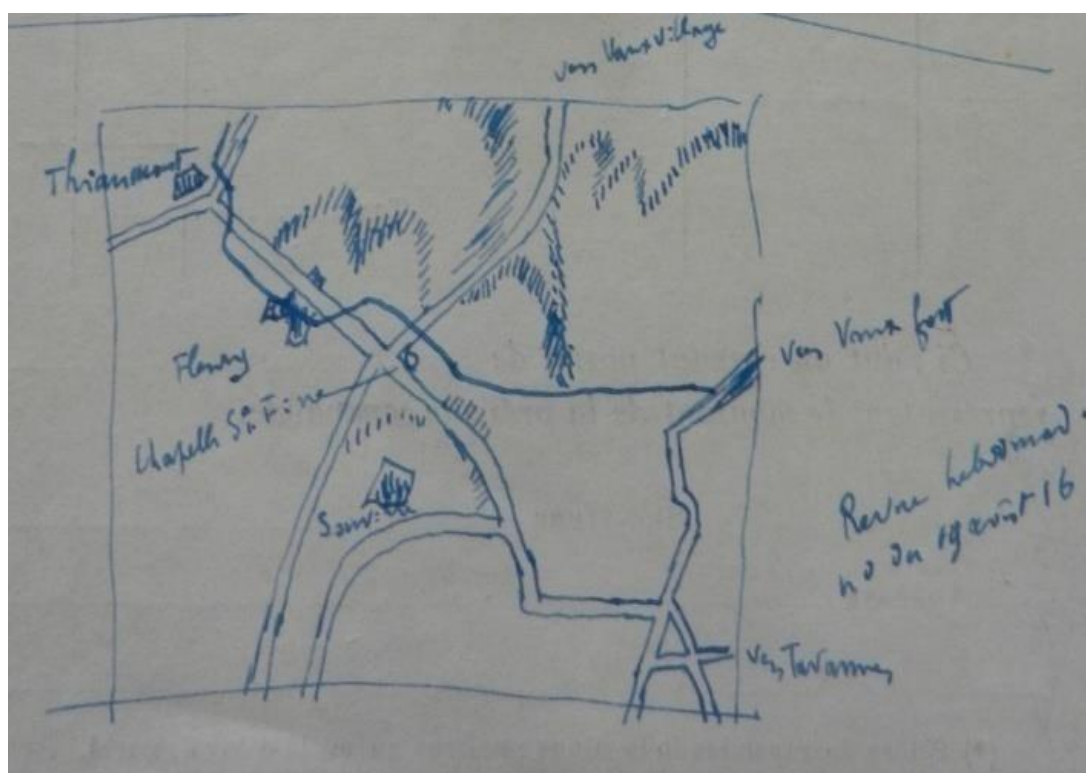
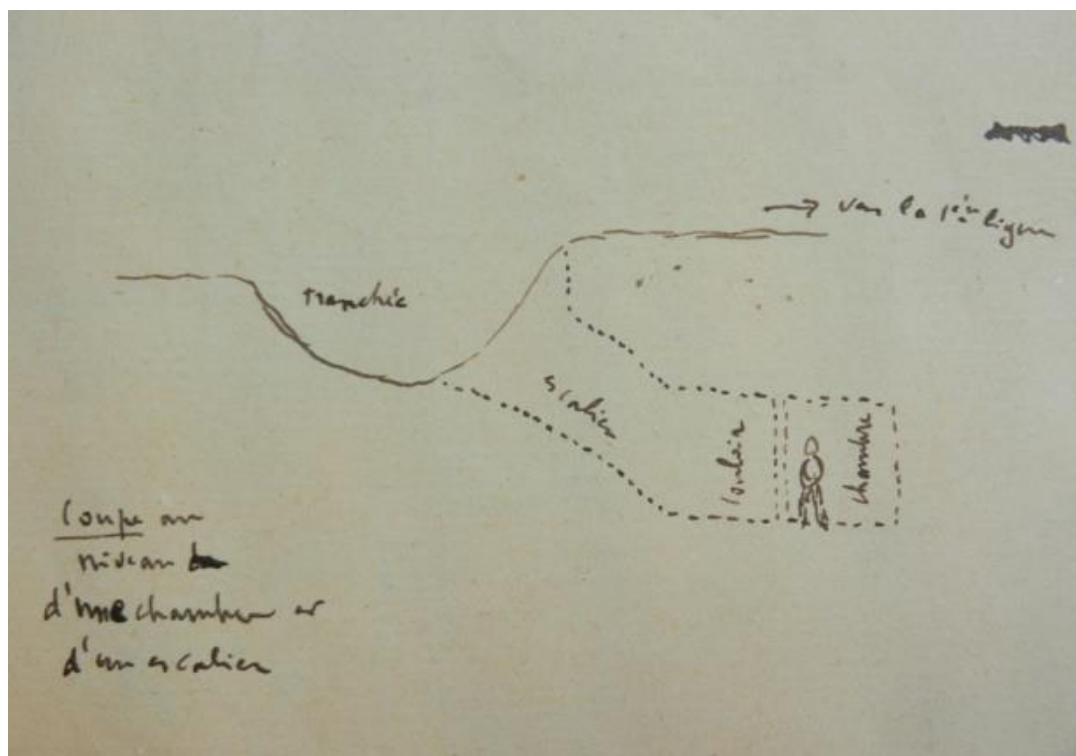


[\* Texte en partie au dos de la fiche :]

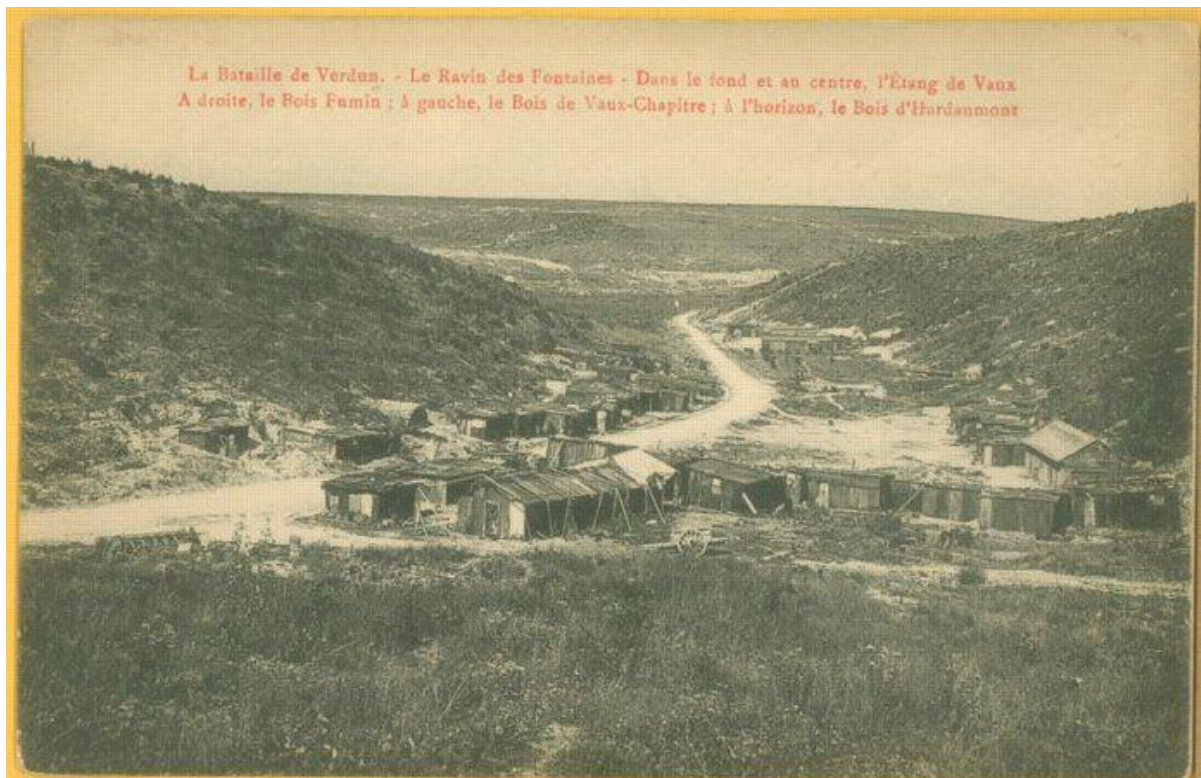
## Dimensions :

Assis sur une petite planche qui servait de banc, et le dos appuyé à une des parois du couloir, je pouvais, en lisant, appuyer mes pieds à la paroi d'en face.

Dans la chambre, mon lit était trop court pour que je puisse m'allonger complètement. Celui de M. Roche était un peu plus long.



Croquis de Grand-père : coupe au niveau d'une chambre et d'un escalier ; plan de la région de Souville (revue hebdomadaire du 19 août 16)



Le Ravin des Fontaines.

(Carte postale : <http://fumin16.canalblog.com/archives/p20-10.html>)

Dans le fond et au centre, l'étang de Vaux, à droite le Bois Fumin, à gauche le Bois de Vaux-Chapitre, au fond le Bois d'Hardaumont.



Bois Fumin en octobre 1916 (*Guide Michelin 1921*)

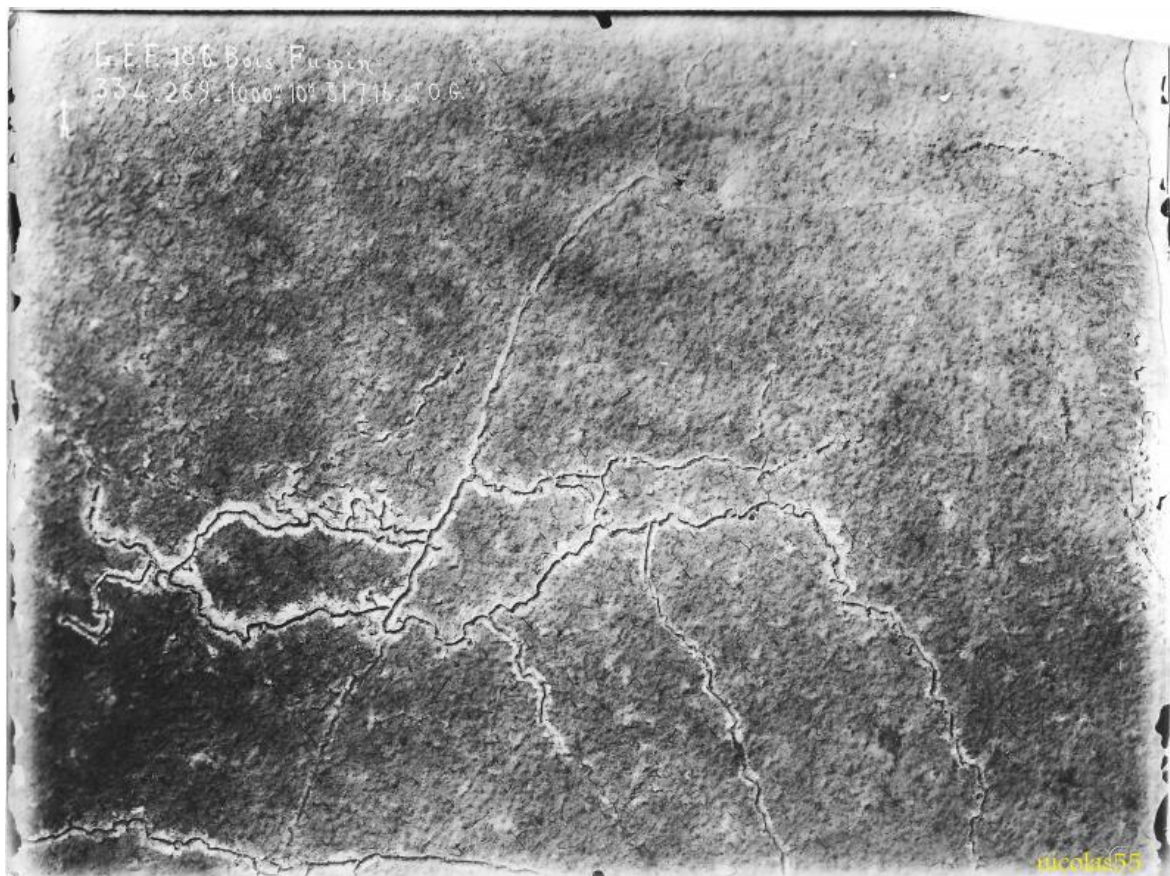
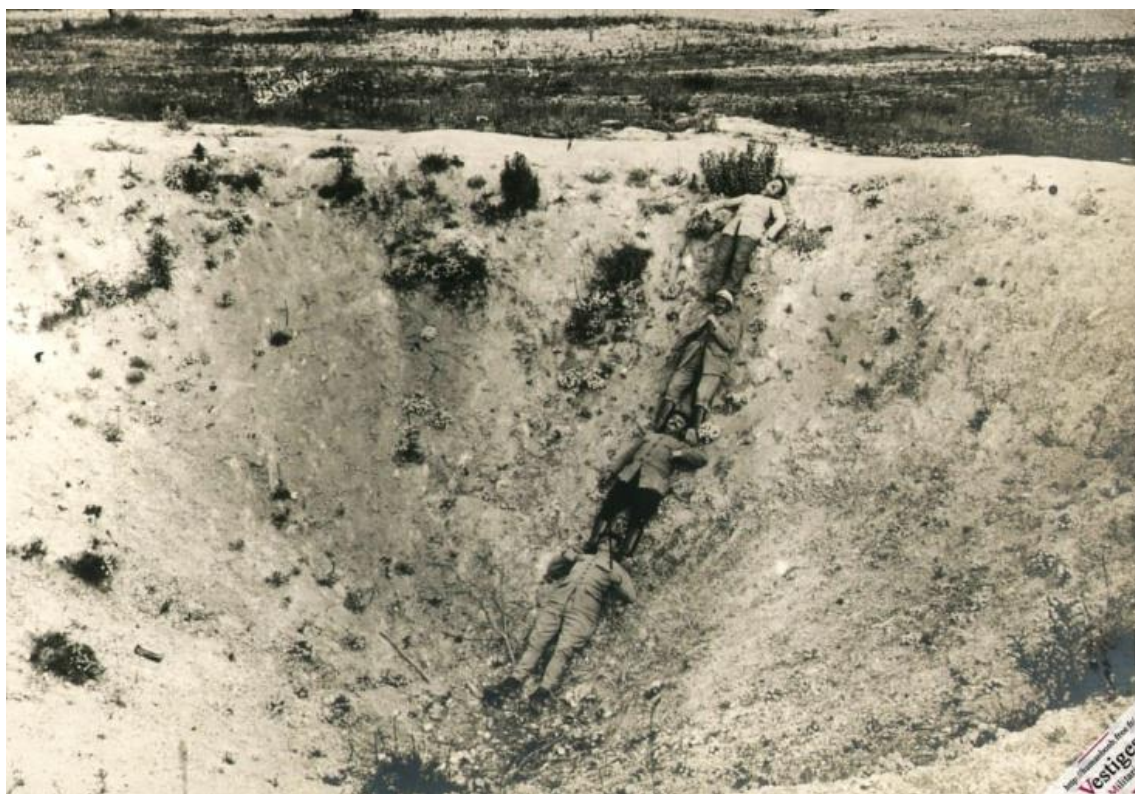


Photo du bois Fumin prise le 31/7/1916 à 1000m d'altitude.

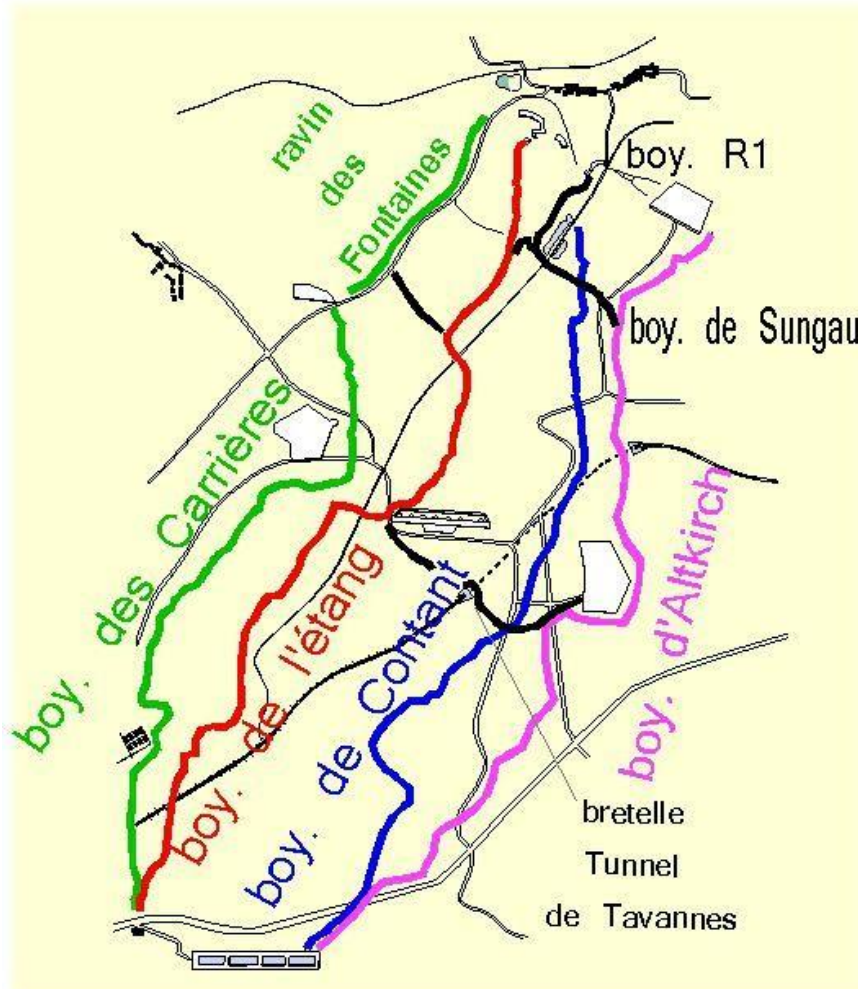
<http://pages14-18.mesdiscussions.net/>



Entonnoir provoqué par l'explosion d'un obus de 420 (photo Internet)

## Bois Fumin

<http://fumin16.canalblog.com/archives/p10-10.html> : Site très complet et fort intéressant.



**Longueurs des boyaux** (estimées au curvimètre à partir d'un canevas au 1/10 000<sup>ème</sup>).  
*Valeurs en deçà de la réalité de terrain, car il faudrait compter en plus : les franchissements de ravins, le fait que les boyaux qui serpentaient en permanence entre les trous d'obus n'étaient donc pas rectilignes.*

**Boyau de l'étang = 5,600 kms**

Ferme Cabaret - **3,000** - Batterie de L'Hôpital - **2,600** - DV3/ boy. Alterkirchen - **0,400** - Digue de l'étang - **2,400** - Ravin des Fontaines - **1,000** - Digue de l'étang = **6,400** kms

**Boyau des carrières = 6,200 kms**

Ferme Cabaret - **4,500** - Carrières de Vaux-Chapitre/Rav. des Fontaines- **1,700** - Digue de l'étang

**Boyau de Contant = 5,300 kms**

Champs de tir - **2,600** - Tunnel de Tavannes - **2,700** - Grande et petite carrières

## Prise du fort de Vaux ou la naissance d'une légende, d'après Grand-père.

Le fort de Vaux, construit de 1881 à 1884 et renforcé en 1888, est désarmé en 1915, comme le fut également celui de Douaumont. Dès février 1916, les Allemands attaquent. Du 2 au 6 juin 1916, grâce à l'héroïsme du commandant Raynal et de sa garnison, le fort résiste à la 50<sup>e</sup> division allemande, mais, après de très durs combats (épisode des pigeons voyageurs !), les défenseurs doivent finalement se rendre. A l'automne, les Allemands abandonnent le fort de Vaux qui est réoccupé sans combat par les troupes françaises début novembre 1916. Le fort de Vaux devient alors l'un des symboles des combats des poilus de la Première Guerre mondiale animés par le sens du devoir jusqu'à l'ultime sacrifice [\*Histoire dite « officielle », d'après Wikipedia.]

### Précision historique :

*Les lignes suivantes sont extraites d'un dossier intitulé Légendes : la prétendue défense du fort de Vaux (1916), contenant des extraits de livres et d'articles de journaux sur le sujet, ainsi que quelques réflexions rédigées à la suite d'une conférence du commandant Raynal (commandant du fort de Vaux pendant le siège de 1916), à Clermont en 1934.*

*Les opérations autour du fort de Vaux s'échelonnent de mars à juin 1916. Grand-père a été fait prisonnier au Bois Fumin, à environ un kilomètre de là, le 1<sup>er</sup> août. Avant la fin de l'année, Henry Bordeaux publia un livre intitulé Les derniers jours du fort de Vaux (9 mars-7 juin 1916) : le récit est rythmé par des références au combat de Roland à Roncevaux ; deux chapitres sont consacrés aux « témoignages de l'ennemi. »*

*Après la défaite de 1870, les organisateurs de la défense nationale avaient fait du secteur de Verdun la plate-forme d'arrêt de la nouvelle frontière de l'Est : le fort de Vaux (comme le fort voisin de Douaumont), construit, entre 1881 et 1884, était un élément de ce système défensif. Mais, au début de la guerre, à la suite des premières batailles, le commandement français estima ce type de fort inutile et, en août 1915, les deux forts furent désarmés.*

*En février 1916, quand les Allemands déclenchèrent une grande offensive dans ce secteur, accompagnée de violentes préparations d'artillerie et provoquant de grosses pertes en hommes (bataille dite de Verdun), les deux forts de Vaux et de Douaumont se trouvèrent sur la ligne de front, et des corps de troupes s'y retirèrent. Le 7 juin 1916, la garnison du fort de Vaux (sous le commandement du commandant Raynal), totalement isolée (le dernier pigeon voyageur est envoyé le 4 juin) et épuisée (« le véritable vainqueur du fort s'appelle la soif<sup>(1)</sup> », H. Bordeaux, p. 288) fut contrainte de se rendre. Les honneurs militaires furent rendus par les Allemands aux défenseurs du fort. L'offensive allemande fut bloquée en juillet. A l'automne, les Allemands abandonnèrent le fort qui fut réoccupé sans combat par les troupes françaises.*

*Au cours d'une bataille très dure, dont les résultats pouvaient ne pas paraître à la hauteur des moyens mis en œuvre et des pertes subies, les Etats-majors, français comme allemands, ont eu tendance à mettre en avant des faits d'armes localisés et ponctuels, favorisant ainsi l'amplification de certains événements dans la mémoire collective : pendant quelques jours du mois de juin, le fort de Vaux figure, dans les communiqués journaliers, comme un des points de fixation des combats.*

*Les quelques réflexions qui suivent sont celles d'un médecin auxiliaire sur le terrain, complétées par les remarques et impressions de témoins directs rencontrés au cours de sa captivité, et celles d'un chartiste toujours soucieux de définir ses sources, de les critiquer et d'appliquer cette méthode historique à ses observations. (G.F.)*

(1) Les réserves d'eau sont pratiquement épuisées ... Descriptif de la distribution d'eau durant les six jours de siège donnée par le médecin auxiliaire Gaillard ... : « La seule boisson en usage au fort de Vaux était l'eau de la citerne, javellisée à trois gouttes par litre, filtrée et aérée par le médecin du fort et moi. Distribution : 1er juin, néant ; 2 juin, 1 litre par homme ; 3 juin,  $\frac{3}{4}$  de litre par homme ; 4 juin, néant ; 5 juin,  $\frac{1}{2}$  litre par homme ; 6 juin, néant. » Dans les casemates ou à l'infirmierie où une centaine de blessés agonisent sans soin, plusieurs hommes boivent leur urine (*pour plus d'informations lire* : <http://www.lesfrancaisaverdun-1916.fr/fortifications-vaux.htm>).

---

Récit du commandant Raynal :

<http://www.lesfrancaisaverdun-1916.fr/fortifications-vaux.htm>

"Le Kronprinz est debout, il m'accueille avec une courtoisie très franche. Il n'est pas laid ; ce n'est pas le singe qu'ont fait de lui les crayons qui l'ont caricaturé ; c'est un cavalier mince et souple, élégant et non sans grâce, qui n'a rien de la raideur boche. Le Kronprinz parle, il s'exprime avec facilité, dans un français assez pur. Il reconnaît et vante comme il sied la ténacité de nos hommes, leur admirable vaillance. "Admirable" : il répète plusieurs fois ce mot. Le Kronprinz me remet la copie du message par lequel notre général en chef envoyait ses félicitations au fort de Vaux. Maintenant l'héritier du kaiser arrive au geste noble. « Désireux d'honorer votre vaillance, mon commandant, j'ai fait rechercher votre épée que je me dois de vous rendre ; malheureusement, on n'a pu la retrouver. » Et pour cause, suis-je tenté de glisser : je n'ai eu pour toute arme personnelle que ma canne de blessé et mon revolver. Il poursuit, en me présentant le coupe-chou d'un sapeur du génie : « Je n'ai pu me procurer que cette arme modeste d'un simple soldat, et je vous prie de l'accepter. » Mon premier mouvement est de me hérissier ; mais le Kronprinz ne se moque pas de moi, c'est très sérieusement qu'il accomplit son geste, et comme l'effet ne lui en échappe pas, il insiste sur l'intention qui donne à ce geste sa véritable portée : « L'arme est modeste, mais glorieuse, mon commandant, et j'y vois, comme dans l'épée la plus fière, le symbole de la valeur française. » Je ne peux plus refuser. « Ainsi présenté, j'accepte cette arme et remercie Votre Altesse de l'hommage qu'elle rend à la grandeur de mes humbles camarades. » C'est tout, je salue militairement et m'en vais en emportant mon coupe-chou. Nous n'avons pas fait cent mètres que « Herr Major, Son Altesse Impérial vous prie de revenir. » Je regagne le quartier général du Kronprinz. Comme je pénètre dans le bureau par une porte, il sort d'une autre pièce et vient à moi, tout épanoui : il tient une épée à deux mains, un sabre-épée d'officier français. « J'ai trouvé, mon commandant. Je vous prie d'accepter cette arme plus digne de vous, en échange de celle que je vous ai offerte, à défaut d'une autre. "

---

[\*Au dos d'un bandeau d'abonnement à La Montagne, ces trois lignes de notes, sans commentaires, attachées à d'autres feuilles où Grand-père a recopié certains communiqués, tirés du journal l'Avenir.]

21. 2. 16 : attaque

25 : prise de Douaumont

6. 6. 16 : Vaux pris

*\*Dans le Journal de la Guerre (mois de juin 1916, page 626) se trouve un résumé des événements du mois, traduction des communiqués allemands :*

6 juin : Ouest : ... Sur la rive droite de la Meuse, le fort cuirassé [*\*sic*] de Vaux est enlevé et tombe entièrement aux mains des Allemands. ...

*[\*Au dos de lettres officielles à l'en-tête des archives départementales de Meurthe-et-Moselle et du Loir-et-Cher, ces fiches tenues par une épingle :]*

Nouvelle dans l'Avenir du 7. VI. 1916 : « Le chef de bataillon Raynal qui défend le fort de Vaux avec une inlassable énergie a été fait commandeur de la Légion d'Honneur. »

Communiqué du 7. VI. 16, 15 heures Avenir, 8 / VI

« Une puissante attaque allemande lancée hier vers 20 heures sur le fort de Vaux a été brisée par le feu de nos mitrailleuses. »

Communiqué du 8. VI. 16, 15 heures Avenir, 9 / VI

« Après sept jours de combats acharnés contre des troupes d'assaut sans cesse renouvelés, la garnison du fort de Vaux, arrivée à la limite de ses forces, n'a pu empêcher l'ennemi d'occuper l'ouvrage complètement ruiné par un bombardement furieux. Nous tenons les abords immédiats du fort ainsi que les tranchées à droite et à gauche. »

*[\*Suit une longue liste de tous les numéros de l'Avenir, du 9 au 29 juin, dans lesquels Grand-père a constaté qu'on « ne nomme pas le fort de Vaux ».]*

*[\*Sur un autre recueil de fiches, également tenues par une épingle, Grand-père a écrit ces lignes, sous le titre :] Vaux – Rommel*

~~Pour qu'un ouvrage d'apologie produise l'effet qui en est attendu par l'auteur, il est nécessaire que, ce qu'on serait tenté d'appeler la matérialité des faits, n'y soit pas trop malmenée. Sans quoi, s'il s'agit d'événements militaires, il reste, du vivant de l'auteur, assez d'anciens combattants qui objecteraient leurs souvenirs et diraient : « Tout ça, c'est de la blague ». L'effet attendu par l'auteur serait raté, ou risquerait fort de l'être.~~

Qu'il me soit permis, pour concrétiser ma pensée, de citer ici deux exemples pris dans l'histoire de ce siècle. Le <sup>1</sup> 1916, une attaque allemande s'emparait du fort de Vaux. Les forts de Verdun, alors, étaient désarmés et réduits en fait à n'être que des abris particulièrement solides.

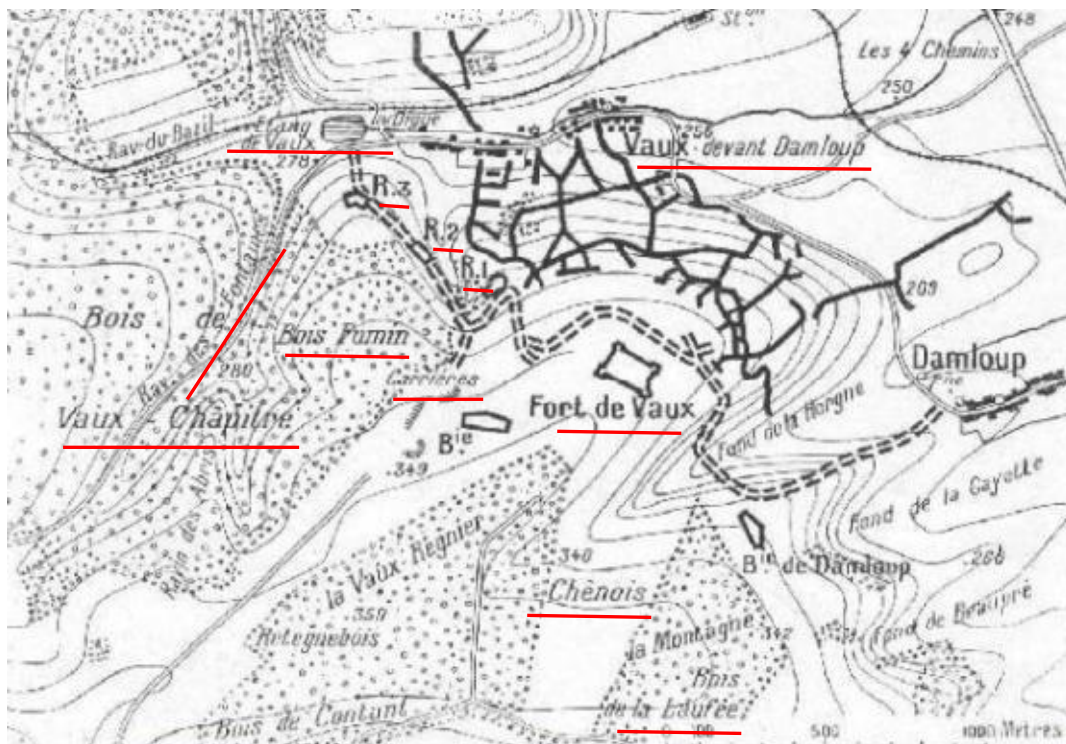
Pour ne pas toucher à une tradition, par une sorte de romantisme, on y maintenait une masse de vivres de réserve et d'eau dont la garde eût pu être confiée à un sous-officier réformé, mais le fût en fait à un officier à quatre galons. De plus, au moment de la prise, un nombre d'hommes sans proportion avec l'importance actuelle de l'ouvrage, s'y trouva enfermée. Je ne pose pas la question de savoir comment ou pourquoi ils étaient là. Du jour où les feldgrau occupèrent la surface du fort, toute cette garnison était prisonnière. Et malgré les pigeons voyageurs envoyés à Souville et un récit toujours romantisé de ce séjour, elle le resta tant que vivres et eau ne furent pas épuisés. Quand ils le furent, il fallut bien sortir. Mais sur un tel terrain, se montrer à l'extérieur, c'était s'exposer aux balles et aux grenades de l'ennemi non informé du motif de la sortie. Il fallut donc envoyer un délégué

<sup>1</sup> Laissé en blanc par Grand-père. Il s'agit du 7 juin 1916.



avec un drapeau blanc au commandement allemand du secteur. Mais, toujours romantique, on déguisa cela en une reddition en forme : les hommes sortirent désarmés, comme leurs camarades d'un fortin voisin le firent quelques semaines plus tard. Mais le commandant remit son épée à l'officier ennemi. Il se trouvait qu'alors, les deux hauts commandements étaient bien ennuyés par l'affaire de Verdun et les pertes énormes que leurs troupes subissaient. Du côté allemand [*\*la progression*] commence brillamment le 2 février, progression qui, au mois de juin, n'était que de <sup>2</sup> mètres. Du côté français, les unités qui y étaient envoyées fondaient, sans pouvoir arrêter la progression allemande. L'allure romantique conférée à la sortie de l'abri sauvait la face : d'un côté, on pouvait chanter victoire pour la prise d'un élément important de la défense de Verdun, die Festung<sup>3</sup> Vaux ; du côté français, l'héroïsme supposé de la défense couvrait, en une certaine mesure, la perte de l'abri. Tout cela fut si bien maquillé que la légende dure encore. Mais les prisonniers de Vaux rencontrés en captivité disaient crûment : « Il n'y a jamais eu de défense du fort, d'ailleurs elle était impossible. Nous avons vécu simplement enfermés, comme des rats dans une ratière. » Pour l'historien, il reste : le ...<sup>4</sup> juin, une attaque allemande s'empare de l'ex-fort de Vaux, sans progresser plus avant.

[\*Le deuxième exemple devait traiter des campagnes du général Rommel en Afrique du Nord, pendant la Deuxième Guerre mondiale. Le paragraphe n'est pas terminé. Une autre phrase, non terminée, devait introduire une analyse des textes de César.]



Tranchées allemandes (en noir), lignes françaises (en pointillé) en mai 1916.

<http://chtimiste.com/batailles1418/1916verdun3.htm>

<sup>2</sup> Laisser en blanc par Grand-père.

<sup>3</sup> Die Festung = la forteresse.

<sup>4</sup> Grand-père a mis les trois points de suspension.

## Nourriture à l'armée

[\*Selon les sources, on ne trouve pas exactement les mêmes chiffres, mais ces tableaux donnent une idée de la nourriture des soldats en campagne et ils complètent les souvenirs de Grand-père.]

Journal du docteur Ricaud :

« 24 novembre 1914

Le régiment avant de prendre quelques jours de repos a passé 21 jours consécutifs dans les tranchées. Les hommes sont exténués. L'engagement en premières lignes, sans périodes de repos, le froid, l'humidité, le manque d'hygiène et surtout le manque d'eau potable, sont la cause du mauvais état de santé général. En revanche la nourriture est satisfaisante.

Inventaire des rations journalières distribuées aux soldats :

Pain : 700g  
 Viande congelée : 400g  
 Viande de conserve : 200g  
 Pommes de terre : 750g  
 Eau de vie : 6.25cl  
 Vin : 37.5cl  
 Gruyère : 70g, etc. »



Boite en fer de vivres de réserve, contenant du chocolat. Sur la boîte :  
 « 250 gr., n'ouvrir que sur ordre. »

[\*Mots-clé sur Internet :  
 boîte chocolat guerre 14 18]

D'après un forum sur Internet :

Il y aurait eu parfois une ration journalière de chocolat, semble-t-il commandée à la chocolaterie Menier. Par contre, l'approvisionnement aurait eu des problèmes à partir de 1917.

<u>Produits : Ration forte / normale</u>			
Pain biscuité ou pain de guerre :	700 gr/700 gr	Lard :	30 gr/30 gr
Viande fraîche ou congelée :	600 gr/600 gr	Ou saindoux :	30 gr/25 gr
Viande de conserve assaisonnée :	300 gr/300 gr	Ou potage salé :	50 gr/50 gr
Légumes secs ou riz :	100 gr/60 gr	Vin :	50 cl/50 cl
Ou pâtes alimentaires :	100 gr/60 gr	Ou bière ou cidre :	100 cl/100 cl
Ou confiture :	75 gr/75 gr	Ou eau-de-vie :	6,25 cl/6,25 cl
Ou pommes de terre :	750 gr/450 gr	Tabac caporal pour les officiers :	0,20 gr/0,20 gr
Ou julienne :	75 gr/60 gr	Tabac de cantine pour la troupe :	0,20 gr/0,20gr
Sel :	20 gr/20 gr	Tiré de : <i>Votre ancêtre dans la Grande Guerre</i> ,	
Sucre :	48 gr/32 gr	par Yves Buffetaut, Editions YSEC, Année 2000	
Café torréfié :	36 gr/24 gr	ISBN 2-9513423-2-2	



Gamelles et quart du soldat.

[\*Les photos de ce dossier viennent du site :

[http://www.voyageurs-du-temps.fr/popotte-gamelle-ravitaillement-soupe-premiere-guerre-mondiale-1914-1918-boutheon-des-poilus-14-18\\_1107.html](http://www.voyageurs-du-temps.fr/popotte-gamelle-ravitaillement-soupe-premiere-guerre-mondiale-1914-1918-boutheon-des-poilus-14-18_1107.html)

Autre site à consulter :

[http://pages14-18.mesdiscussions.net/pages1418/forum-pages-histoire/nouvelle-question-soldat-sujet\\_9219\\_1.htm](http://pages14-18.mesdiscussions.net/pages1418/forum-pages-histoire/nouvelle-question-soldat-sujet_9219_1.htm) (Source : JMO du 142°RIT SHAT 26N800)



Soldats portant les repas.

(<http://www.lesfrancaisaverdun-1916.fr/uniforme-equipement.htm>)

---

### Menus en camp de prisonniers

[\*Dans un des dossiers de Grand-père se trouve cette fiche, -notes et tableau ci-dessous-, tirés d'un livre appelé : « Le traitement des prisonniers en Allemagne » de Krebs (Engelbert)<sup>5</sup>. Titre allemand : Die Behandlung des Kriegsgefangenen in Deutschland, Freiburg, 3-1917, p. 42-43.]

Ministère de la guerre. Département accueil. Alimentation des prisonniers. Prévion d'alimentation. Août 1915. Recommandé comme exemple d'une alimentation appropriée des prisonniers en tenant compte des produits existant en ce moment.

---

<sup>5</sup> Théologue catholique allemand, (1881- 1950), interdit d'enseignement dès 1936. Le titre complet de son ouvrage est: *Die Behandlung der Kriegsgefangenen in Deutschland: dargestellt auf Grund amtlichen Materials: Arbeitsausschuß zur Verteidigung deutscher und katholischer Interessen im Weltkrieg.*

mo = morgens  
[\**matin*]

mi = mittags  
*midi*

a = abends  
*soir*

**Sonntag** (Dimanche)

mo: 5 g. Kaffee ; 10 g. Zichorie ; 25 g. Zucker  
mi: 120 g. Rindfleisch mit Kartoffeln;  
300 g. Kohlrabi (oder Karotten); 750 g. Kartoffeln  
a: 200 g. Zusatzbrot; 100 g. Käse

**Montag** (Lundi)

mo: 50 g. Maismehl; 25 g. Zucker; 100 g. Magermilch  
mi: 150 g. Klippfisch; 750 g. Kartoffeln;  
30 g. Sojaöl; 80 g. Meerrettich  
a: 30 g. Graupen; 30 g. Sojamehl,  
10 g. Margarine; 400 g. Kartoffeln

**Dienstag** (Mardi)

mo: 30 g. Sojamehl; 60 g. Stärkemehl; 10 g. Margarine  
mi: 120 g. Pökelfleisch; 300 g. Wirsingkohl;  
750 g. Kartoffeln  
a: 100 g. Reis; 40 g. Zucker, 50 g. Backobst

**Mittwoch** (Mercredi)

mo: 5 g. Kaffee ; 10 g. Zichorie ; 25 g. Zucker  
mi: 150 g. Ackerbohnen; 25 g. Speck; 600 g. Kartoffeln  
a: 600 g. Pellkartoffeln; 150 g. Hering

**Donnerstag** (Jeudi)

mo: 30 g. Sojamehl; 60 g. Maniokmehl; 10 g. Margarine  
mi: 120 g. Rindfleisch mit Kartoffeln;  
300 g. Weisskohl; 750 g. Kartoffeln  
a: 30 g. Graupen; 30 g. Sojamehl,  
10 g. Margarine; 400 g. Kartoffeln

**Freitag** (Vendredi)

mo: 30 g. Kakao; 40 g. Zucker; 20 g. Stärkemehl  
mi: 100 g. Salzfisch; 100 g. Fischrogen; 30 g. Sojaöl;  
50 g. Zwiebel; 750 g. Kartoffeln  
a: 100 g. Maisgries; 40 g. Zucker,  
300 g. fr. [*frisches*] Obst (Falläpfel)

**Sonnabend** (Samedi)

mo: 30 g. Sojamehl; 60 g. Maniokmehl; 10 g.  
Margarine  
mi: 150 g. Ackerbohnen; 600 g. Kartoffeln, 25 g. Speck  
a: 500 g. Kartoffeln zu Salat; 15 g. Sojaöl,  
10 g. Zucker; 100 g. Essig; 100 g. Blutwurst

Brot : par jour 300 g.

Ackerbohnen: fèves  
Backobst: fruits cuits au four  
Blutwurst: boudin  
Brot: pain  
Essig: vinaigre  
Falläpfel: pommes tombées  
Fischrogen: oeufs de poisson  
Graupe : orge mondée  
Hering: hareng  
Kakao: cacao  
Kaffee: café  
Kartoffeln: pommes de terre  
Käse: fromage  
Klippfisch: morue salée  
Kohlrabi: chou-rave  
Magermilch: lait écrémé  
Maisgries: semoule de maïs  
Maismehl: farine de maïs  
Maniokmehl: farine de manioc  
Margarine: margarine  
Meerrettich: raifort  
Obst (frisches -): fruits frais  
Pellkartoffeln: patates à l'eau  
Pökelfleisch: porc salé  
Reis: riz  
Rindfleisch: viande de boeuf  
Salat : salade  
Salzfisch: poisson salé  
Sojamehl: farine de soja  
Sojaöl: huile de soja  
Speck: lard  
Stärkemehl: maïzena  
Weisskohl: chou blanc  
Wirsingkohl: chou frisé  
Wurst : charcuterie, saucisse  
Zichorie: chicorée  
zu: ajouté à  
Zucker: sucre  
Zusatzbrot: pain supplémentaire  
Zwiebel: oignon

## Sanitaires

<http://humanbonb.free.fr/Phototheque/phototheque.php?cat=12&page=1>



Véhicule médical avec blessé prêt à être évacué.

<http://humanbonb.free.fr/Phototheque/images/phototheque/normal/190316278135.jpg>



Postes de secours.

(<http://humanbonb.free.fr/Phototheque/images/phototheque/normal/36002736252.jpg>)



Groupe de brancardiers allemands.

Noté de la poste au  
 Chef de la

M. M. Le médecin aux<sup>2</sup> des 2 et 3e.  
 Bon de vous le rendre demain matin  
 à la 1<sup>re</sup> heure à Jons, pour le  
 mettre à la disposition de M. Le médecin  
 Chef du 414: Regis D'Infir<sup>2</sup> qui leur  
 demandera de leur l'aider à faire la  
 vaccination anti-typhoïdique. De son Regis

Il se fera présenter une bicyclette  
 pour le voyage et emportera chez  
 une seringue à injections hypodermiques

Le médecin Chef.  
 Lamière  
 Embarquement  
 P. Lamière

de M. M. Le médecin Fournier, à M. M. Le médecin  
 chef du 414.

J'ai l'honneur de vous rendre compte que j'ai  
 envisagé bien 4 malades à la consultation de l'infir<sup>2</sup>.  
 A trois il a permis de vous constater un traite-  
 ment; mais rien au 4<sup>e</sup> qui se plaint cependant  
 d'être fortement gêné par la faiblesse de sa main. C'est  
 lui que si vous présentez un schéma quelle direction  
 prendra à son sujet.

le 23 mai 1916  
 le médecin chef  
 P. Lamière

Signatures de Grand-père.

Le médecin aux lieux Fourmeux 15 monsieur  
 le médecin chef de 413-

je ai l'honneur de vous rendre compte que  
 j'ai eu avec hier le soldat Guin (1<sup>er</sup> Cie) à la  
 consultation de l'oculiste. je vous le présente avec  
 la note du dit oculiste. je vous présente aussi le  
 soldat Thomas, Paul (1<sup>er</sup> Cie) : troubles suspects  
 (?); amaigrissement.

Aux amis, le 26 mai 1916.

Le médecin auxiliaire  
 P. Fourmieu

R. du med. chef -

Guin. Signaler cet homme au  
 chef 5<sup>ème</sup> Cie en recommandant  
 l'opérateur de spécialiste  
 de son côté et homme sera signalé  
 au chef 1<sup>er</sup> Cie - à qui s'adresser  
 en son sein 5<sup>ème</sup> Cie affect. par  
 l'opérateur de la cuisine de bataillon  
 Thomas = fatigue et pulmonaire  
 le peut être un suspect à effet  
 l'opérateur de la cuisine de bataillon de 5<sup>ème</sup> Cie

Idem

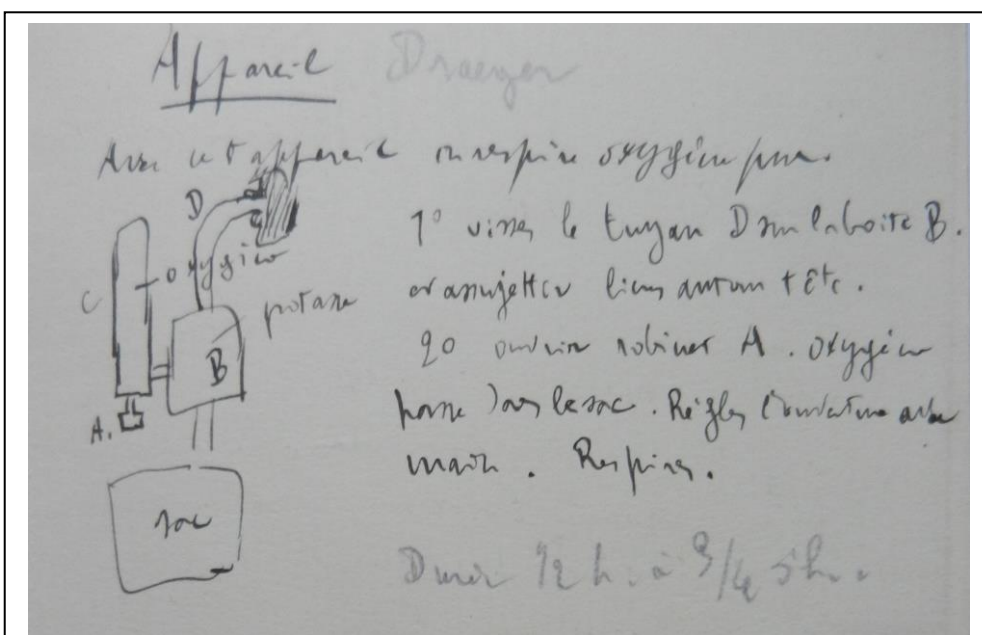


Schéma de l'appareil Draeger, par Grand-père.



Du Capitaine Flament<sup>6</sup>  
ou comment on retrouve le souci permanent de la précision  
historique cultivé par Grand-père.

[\*Le Capitaine Flament est porté disparu depuis le jour où Grand-père est fait prisonnier. Sa femme cherche désespérément à savoir ce qu'il est devenu.  
 Lettre adressée à Elie Fournier, père de Grand-père]

Laval (Mayenne)  
 13 juin

Monsieur,

Ayant entendu dire à Paris où j'étais de passage il y a quelques jours, que Monsieur Fournier, médecin auxiliaire au 413<sup>e</sup> régiment d'infanterie, 2<sup>e</sup> bataillon, prisonnier de guerre depuis le 1<sup>er</sup> août 1916, pensait être échangé et rentrer en France, j'ai tout de suite écrit au dépôt du 413 à Clermont où l'on ne m'a pas fourni le renseignement demandé, mais j'ai obtenu une adresse où je vous envoie cette lettre, à tout hasard, vous priant de bien vouloir excuser l'indiscrétion de ma démarche.

Je désirerai simplement savoir si Monsieur Fournier ne pourrait me donner quelques renseignements au sujet de mon mari, le capitaine Pierre Flament, commandant la 5<sup>e</sup> compagnie du 413<sup>e</sup> d'infanterie, dont nous avons la grande douleur d'être sans nouvelles, avec les plus cruelles appréhensions ; et malheureusement, depuis bientôt onze mois, nous n'avons pu recueillir la moindre certitude sur le sort de mon mari, grièvement blessé et tombé sans doute entre les mains des Allemands le 1<sup>er</sup> août 1916 au bois Fumin. Si vous pouviez, Monsieur, nous aider à connaître la vérité, si cruelle soit-elle, nous vous en serions bien reconnaissants, car rien n'est plus torturant que ce faible espoir qu'un rien suffit à faire disparaître.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les meilleurs  
 Yvonne Flament

---

[\*Autre lettre adressée à Elie Fournier]

Laval, 29 juillet

Monsieur,

Je vous suis bien reconnaissante de m'avoir envoyé aussi vite la réponse de Monsieur votre fils. Elle m'a été précieuse, car malgré nos cruelles inquiétudes que vous devez comprendre, elle laisse néanmoins place à un petit espoir ! ...

Rien en effet depuis un an n'est venu éclaircir ce mystère de la disparition de mon mari. Nous connaissions déjà la déposition du sergent Martin dont parle Monsieur

---

<sup>6</sup> Pierre Flament (1878 - 1916), archiviste de l'Allier, puis du Pas-de-Calais, longtemps porté disparu et dont Grand-père a cherché à savoir la véritable histoire.

Fournier, plusieurs autres soldats ont confirmé ce témoignage, mais aucun n'a pu nous dire qu'il s'était approché de son capitaine ou qu'il l'avait vu relever [\*sic].

En effet, Monsieur, j'ai d'autant moins hésité à m'adresser à vous en cette pénible circonstance, que mon mari m'avait souvent parlé de Monsieur Fournier, puisqu'ils étaient ensemble, je crois, depuis la formation du 413 en mars 1915.

Si vous pouviez, Monsieur, obtenir par votre fils quelques renseignements de nature à faciliter nos recherches, je compte sur votre bienveillance pour me les envoyer aussitôt. N'espérez-vous pas que votre fils puisse être échangé d'ici quelques mois ? Je le souhaite de tout cœur pour vous ! Chacun n'a-t-il pas en ce moment sa part dans la grande épreuve que nous traversons ? Nous avons depuis quelques mois à Laval des amis qui connaissent beaucoup votre fils. Monsieur Girard est mobilisé à Laval dans le service auxiliaire depuis ce mois. Il était avant la guerre à la Bibliothèque Nationale. Je ne veux pas terminer sans vous remercier encore, Monsieur, de tout l'intérêt que vous m'avez témoigné et je vous prie de recevoir l'assurance de mes sentiments les meilleurs

Yvonne Flament

---

[\*Brouillon d'une lettre probablement destinée à R. Delachenal<sup>7</sup>, écrite sur des fiches raturées, non datées, relatant les événements de début août.]

M.,

En rentrant de captivité, mettant à profit les loisirs de la permission qui m'a été accordée, j'ai constaté en parcourant les fascicules de la Bibliothèque parus ~~en mon absence~~ depuis la ~~mobilisation~~ [\*suit un mot illisible ajouté ultérieurement] guerre que les présidents de la société de l'Ecole des Chartes avaient chaque année rendu hommage à ceux de nos confrères morts en défendant leur pays. C'est à cette fin que je vous envoie quelques mots sur le temps passé au 413<sup>e</sup> régiment d'infanterie par mon confrère le capitaine F. ... ~~Ayant vécu près de 16 mois avec le capitaine F. (depuis la formation du 413<sup>e</sup> jusqu'au jour de sa mort qui fut aussi celui de ma capture) comme médecin auxiliaire du bataillon dont il commandait une compagnie, j'ai pu recueillir quelques renseignements sur les circonstances de sa mort, renseignements qui ont été complétés par la communication que Madame F. m'a faite de la lettre d'un cliron blessé à côté de lui. Vous savez que longtemps, le capitaine F. a été porté disparu sans plus de précisions. D'autre part, on le savait blessé. Depuis quatre mois, sa mort est malheureusement certaine. Son corps a été vu sur le champ de bataille, le 2 et 3 août (c'est le 1<sup>er</sup> qu'il fut tué). Voici comment les choses se sont passées :~~ ... ainsi que sur les circonstances de sa mort (1<sup>er</sup> août 16) qui, depuis quatre mois, est malheureusement certaine (on sait par un sous-lieutenant du régiment que son corps a été vu sur le terrain le lendemain et le surlendemain du combat), dans l'espoir que ces mots pourront vous être utiles. Elles ~~ces notes~~ ont pour source des souvenirs personnels (j'ai été pendant 16 mois, médecin auxiliaire du bataillon dont le capitaine Flament commandait une compagnie : depuis la formation du 413<sup>e</sup> jusqu'au jour de la mort du capitaine Flament lequel fut aussi celui de ma capture.

---

<sup>7</sup> Delachenal Jean, Pierre, François, dit Roland, (1854-1923), Chevalier de la Légion d'honneur, élu en 1920 membre ordinaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Spécialisation : Médiéviste (règne de Charles V), ..., histoire des institutions judiciaires au bas Moyen-âge, histoire urbaine (Crémieu)]. 1883 : École des Chartes (diplômé archiviste paléographe). - Membre de la Société de l'Histoire de France ... et de la Société de l'École des Chartes (président). (www.aibl.fr › Membres › Académiciens depuis 1663).

Des renseignements qui m'ont été donnés par un sergent fait prisonnier le même jour et enfin la lettre d'un clairon blessé à côté du capitaine Flament de laquelle je dois la communication à Madame Flament.

Je vous prie, M., de recevoir l'expression de mes respectueux sentiments<sup>8</sup>.

X<sup>9</sup> De la première campagne du lieutenant F, en 1914, je sais seulement qu'il y fut blessé dans des circonstances qui lui valurent d'être cité à l'ordre du jour et fait chevalier de la Légion d'honneur, ce qui lui donna droit à la croix de guerre avec palme quand la croix de guerre eut été créée<sup>10</sup>.

Le 413<sup>e</sup> bataillon était en formation à St Germain-Lembron au mois de mars 1915 quand, vers la fin du mois, le lieutenant F. y fut affecté et y reçut le commandement de la 5<sup>e</sup> compagnie. ~~Il venait du 121<sup>e</sup> ou du 321<sup>e</sup> et avait déjà été blessé en 14. Et cette nomination entérinait l'octroi de la croix de guerre avec palme...~~

Après quelques jours passés près du camp de la Valbonne, notre régiment, parti pour le front, y arriva au milieu d'avril. Il occupe jusqu'à la fin de l'été les secteurs au sud de la Somme où devait avoir lieu l'offensive de l'été 1916. En mars 1915, les secteurs étaient assez calmes. C'est alors que le lieutenant F. est nommé capitaine. Les obus des allemands ayant mis le feu au palais St Vaast à Arras le 5 juillet 15, détruit la bibliothèque communale à l'exception des manuscrits, une partie des collections du musée et des fonds des archives départementales, et, l'évacuation des fonds et collections restant ayant été décidée, notre confrère est envoyé en mission à Arras pour exécuter cette évacuation, ce qui peut être fait heureusement sans accident. Puis il vient reprendre sa place à la tête de sa compagnie.

Peu avant l'offensive de septembre 15, notre régiment est transporté de Picardie en Artois. Le 25 septembre, placé en soutien au sud d'Arras, il n'est pas engagé, l'attaque ayant échoué sur ce point du lieu où notre bataillon stationne, attendant l'ordre (que tout le monde croit proche, et qui finalement ne vient pas) de se porter en avant. Le capitaine F. peut voir dans la brume la ville où la mobilisation l'avait trouvé exerçant les paisibles fonctions d'archiviste et où, quelques semaines plus tôt, il était venu arracher à la destruction ce qui restait du dépôt confié à sa garde.

Le 413, inutile au sud d'Arras, est transporté au nord de la ville où l'offensive avait mieux réussi, et notre bataillon se voit confier la garde de tranchées nouvellement conquises au Bois-en-Hache. Une nuit, vers le 5 octobre, les boches contre-attaquent sur la tranchée de la compagnie Flament : repoussés, ils tentent trois autres attaques dans la même nuit, sans plus de succès.

Enfin après avoir tenu, pendant un mois et demi, les dures positions du fortin de Givenchy dans la boue et sous le marmitage, le 413<sup>e</sup>, fortement éprouvé, doit être envoyé au repos. Le repos est pris dans l'est et il est suivi d'un séjour dans un centre d'instruction, dans l'est également.

En février 1916, le régiment est appelé à occuper un secteur de Haute-Alsace, près de la frontière suisse, resté longtemps très calme, mais où les allemands, à l'approche

<sup>8</sup> Cette phrase du brouillon n'est évidemment pas à sa place !

<sup>9</sup> Cette croix semble indiquer un renvoi que je n'ai pas trouvé.

<sup>10</sup> Après de multiples discussions, une loi créant une nouvelle distinction militaire est votée et promulguée en avril 1915. Extrait du journal *L'illustration* du 1<sup>er</sup> mai 1915 : « Le gouvernement vient d'adopter le modèle de la croix de guerre appelée à récompenser les belles actions sans nombre que cette campagne voit se multiplier au jour le jour. Le journal officiel du samedi dernier 24 avril 1915 a enregistré le décret présidentiel qui termine les conditions dans lesquelles sera décernée cette enviable récompense et donne la description de l'insigne. » (d'après Wikipedia).

de leur offensive de Verdun, manifestent depuis quelques jours une certaine activité d'artillerie accompagnée de coups de main. Au début d'avril, départ et occupation d'un secteur au nord des Epauges, au pied des côtes de Meuse.

Plus de trois mois sont passés là, pendant lesquels nous voyons ou entendons les furieux combats livrés au nord de Verdun, à quelques kilomètres de nous. Enfin, le tour de notre division arrive d'y prendre part. [~~\*Suit un paragraphe barré difficilement déchiffrable, qui se termine par cette phrase : ... Le bombardement commença. Le 1<sup>er</sup> août ... à 10 h. du m., les boches attaquèrent ... C'est là que le capitaine fut tué et que je fus fait prisonnier. Tout notre bataillon était tué ou prisonnier.~~]

Après quelques jours de repos, notre bataillon occupe les positions à lui assignées au bois Fumin, dans la nuit du 28 au 29 juillet. Dès la matinée du 29, les boches commencent le marmitage de préparation d'attaque qui continue le 30 et 31 pour devenir encore plus violent le matin du 1<sup>er</sup> août et s'accompagne de gaz asphyxiants. Ce jour-là, vers 9 heures du matin, les boches déclenchent l'attaque sur un front assez large. Les pertes ont été lourdes. Notre ligne est, sur certains points, forcée, ce qui permet aux assaillants de tourner les défenseurs des points où la résistance est plus efficace. La compagnie du capitaine F., à la droite du bataillon, repousse d'abord l'attaque, mais les boches reviennent à l'assaut. Le capitaine F., avec le clairon B. à côté de lui, est près de son P.C. ; non loin est le sergent M. Ce sont leurs récits que j'utilise pour ce qui suit.

Le capitaine F. a le fusil mitrailleur à la main, mais quand il veut s'en servir, il le trouve enrayé et doit le laisser. En face de lui, les boches essaient d'installer une mitrailleuse. Basmaison, bon tireur, en abat quatre à coup de fusil. Son capitaine lui dit alors : « Tenez bon. Ils n'avanceront pas. » Basmaison abat encore quatre boches près de la mitrailleuse et deux grenadiers qui tentaient de s'approcher. Le capitaine F. lançait des grenades. « Mais, malheureusement », écrit B. « nous n'avions pas le temps de regarder ce qui se passait derrière nous. » Ils ne se doutaient pas en effet qu'ils étaient tournés quand Basmaison reçoit par derrière un coup de fusil qui lui enlève l'œil gauche. Presque en même temps, une grenade, lancée aussi par-derrière, éclate au-dessus du capitaine F., lui brisant son casque et lui ouvrant la tête, l'étend raide mort qui tombe dans la tranchée, la tête ouverte.

~~Je joins à cette lettre la copie d'un « portrait » du capitaine F. sous le nom d'Astarax, paru dans La Marmite<sup>11</sup> (gazette que publiait l'aspirant Ed. Peyriller qui appartenait à la compagnie F.) L'auteur en est un autre aspirant de la classe 16 qui ne passa que très peu de temps à notre régiment et seulement pendant une période de repos. Aussi ce portrait est-il singulièrement incomplet et même inexact. Cependant, on y trouve quelques touches justes, mais poignantes seulement le dehors. L'auteur ne l'avait pas vu recevoir les marmites et les grenades avec cette impassibilité qu'il lui vit devant les obus. Mal tournés [*sic*], il ne l'avait pas vu non plus supporter les fatigues et les privations de la guerre, toujours avec le même calme et sans s'en laisser abattre.~~

Ainsi il témoigna une dernière fois par sa mort, du courage, du sang-froid qu'on lui avait vus en maintes circonstances et particulièrement au Bois-en-Hache en octobre 15 et qu'attestait déjà sa croix de la Légion d'honneur.

Mais la guerre n'est pas faite que de jours de combats ; de nombreuses fatigues et privations en constituent la vie de chaque jour. Le capitaine F. les supportait avec impassibilité, on eût dit avec indifférence. Il s'intéressait au bien-être de ses hommes plutôt qu'au sien propre. ~~Ainsi on comprend comment il avait su se faire aimer de ses hommes malgré qu'il fût d'un caractère réservé. Sa générosité ne s'exerçait pas au grand jour ... Cependant, je pourrais citer tel de ses hommes à qui il faisait envoyer des colis, tel autre à qui il donna quelque argent pour qu'il pût profiter de la permission à laquelle la création récente alors de~~

---

<sup>11</sup> Cf. addenda : journaux.

permissions du front lui donnait droit, etc. Il est rare que les hommes se trompent beaucoup sur leurs officiers : la vie au front les rapproche trop pour laisser une grande place à l'erreur.

Ceux de la compagnie Flament ne s'étaient pas trompés sur leur capitaine. Sa bonté leur était aussi bien connue que son courage, ils avaient confiance en lui. « Tous, on le considérait comme un père de famille », écrit Basmaison. Mais sa générosité était aussi discrète que son courage modeste. ~~On peut dire de lui que sa main droite ignorait le bien que faisait sa main gauche.~~ Peu de personnes en étaient au courant. [*\*Suit une phrase barrée inachevée et barrée.\**]

~~Il est exact que le capitaine F. au cantonnement et à l'exercice, recevait le plus souvent avec impassibilité, les observations, parfois en effet « mal tournées », qui lui étaient adressées. Cette impassibilité provenait en partie de ce que, comme il le dit un jour lui-même (car un jour cependant, il se départit de son impassibilité et répliqua), il était venu à l'armée pour faire la guerre, et non pour y gagner de l'avancement, et que par suite, l'avancement qu'il pouvait recevoir l'intéressait peu. Mais dire qu'il considérait les hommes comme ses livres est profondément inexact. Certes, il était sobre de paroles, écoutait ce qu'on lui disait, mais n'y répondait que peu de mots. Il aimait observer les hommes et c'est de là que venait son goût pour la B[\*ible] dont il possédait un exemplaire d'une édition vulgaire, relié en rouge, lequel ne le quittait guère.~~

La lecture était sa principale distraction quand il en avait le temps et il avait toujours quelques livres dans sa cantine. Quelques-uns même ne le quittaient guère, parmi lesquels la B[\*ible], de petit format – qualité indispensable en campagne –, recouvert d'un cartonnage rouge qui était bien connu.

Comme il est naturel, sa sollicitude était attirée par les archives des villages situés sur la ligne de feu. Pour terminer, je rappellerai comment nous sauvâmes, en avril 1916, quelques registres des archives communales de Ronvaux. Ronvaux est un des villages au pied des côtes de Meuse. Au mois de février 1916, notre recul en Voivre nécessita l'évacuation, en toute hâte, de la population civile et plaça subitement le village en première ligne. En quelques jours, le bombardement le transforma en ruines. Les archives étaient restées à la mairie, éventrée par un obus. Le capitaine F., voyant un registre de délibérations porté par un homme, se le fit donner. D'autre part, j'avais fait une visite, dans la salle des archives à la mairie, d'un dépôt qui avait été bien classé avant la guerre ; il ne restait qu'un amas de papiers exposés aux intempéries dans une maison démolie. J'en parlai au capitaine F., mais nous ne pouvions avoir ni matériel, ni hommes, absorbés par des travaux plus urgents, pour transporter ces papiers. Je ne pus sauver qu'un autre registre de délibérations et un registre paroissial du 18<sup>e</sup> s. Quelques jours plus tard, le capitaine F. fit porter le paquet à l'archiviste du département de Bar-le-Duc.

[\*Ajouté dans la marge et en travers : Si mes souvenirs ne me trompent pas.\*]

---

[\*Lettre adressée à Grand-père par R. Delachenal, sur une feuille à l'en-tête de la Société de l'Ecole des Chartes.\*]

Paris, le 17 janvier 1918

Mon cher confrère,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt les renseignements si précis, si circonstanciés, que vous m'avez envoyés sur notre regretté confrère, le capitaine P. Flament, et surtout sur l'affaire où il a trouvé la mort. Je vous suis très reconnaissant de la communication que vous avez bien voulu me faire et je l'utiliserai à la prochaine réunion de notre société, soit le 31 du

présent mois. Je me propose de lire purement et simplement votre lettre, en la faisant précéder de quelques indications sur la carrière scientifique de P. Flament.

Rien que dans ma présidence, c'est-à-dire depuis la fin de mai, trois de nos confrères ont été tués à l'ennemi, auxquels j'ai rendu un dernier hommage, à notre séance de rentrée, en novembre : Georges Mathieu, Pierre Bautier et Eugène Berger.

Puisque vous rentrez de captivité, je vous prierais de me renseigner sur quelques points qui, pour moi, ont un grand intérêt, et un intérêt très douloureux.

Le plus jeune de mes fils a été tué le 22 août 1914, en Belgique, non loin de Longwy. L'aîné a été blessé le 15 septembre 1914, à La Neuville (Marne, commune de Cormicy), dans la région de Berry-au-Bac. Depuis cette époque, je suis sans nouvelles de lui. Les renseignements sérieux et concordants paraissent établir qu'il n'a pas trouvé la mort sur le champ de bataille, mais que, relevé par les Allemands et soigné, d'abord à Péronne, puis à Saint-Quentin, il a été, après la guérison ou l'amélioration de sa blessure (fracture du maxillaire inférieur), conduit en Allemagne, pour y être soigné dans un établissement spécial (peut-être à Düsseldorf ?) où l'on s'occupe de ces sortes de fractures.

Il est presque inutile de vous demander si vous l'avez rencontré, car vous me l'auriez écrit de vous-même. Mon fils, - Delachenal, Louis, - élève externe des Ponts-et-Chaussées, - était, au moment de sa disparition, adjudant au 224<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Taille : 1<sup>m</sup>70 ; blond-châtain ; petite moustache blonde, un peu rousse à l'extrémité.

Avez-vous constaté ou entendu dire que de nombreux prisonniers étaient au secret, c'est-à-dire privés de correspondre avec leurs familles et aussi sur les listes officielles ? Le fait a été établi de façon indéniable, mais on ne saurait trop en multiplier les preuves.

Avez-vous rencontré des militaires (officiers, sous-officiers ou soldats) du 224<sup>e</sup> régiment d'infanterie, prisonniers depuis 1914 ? Avez-vous retenu leurs noms et leurs adresses ?

Avez-vous rencontré des militaires d'autres corps qui auraient été soignés à Saint-Quentin ou à Péronne dans les formations sanitaires allemandes de septembre 1914 à février 1915 ? Je vous serais très obligé de vouloir bien répondre à ce questionnaire, et je vous prie d'agréer, mon cher confrère, avec mes remerciements anticipés, l'expression de mes sentiments dévoués

R. Delachenal

---

[\*Nouvelle lettre adressée à Grand-père sur une feuille à l'en-tête de la Société de l'Ecole des Chartes.]

Paris, le 24 février 1918

Mon cher confrère,

N'ayez point d'inquiétude. La notice que j'ai lue sur notre confrère Flament ne sera pas imprimée dans la Bibliothèque de l'Ecole des Chartes avant que les derniers doutes aient été levés, matériellement et moralement, sur le sort de notre regretté confrère. Je n'ai pas écrit à sa mère, mais à son père, à Laval, pour lui demander quelques renseignements complémentaires sur la carrière de son fils. Il m'a répondu très obligeamment, en m'envoyant une véritable notice, très bien faite. Lui croit très certainement au décès, tout en notant que le corps n'a pas été retrouvé, et qu'il aurait dû l'être. Vous me dites que Madame Pierre Flament est dans la même conviction douloureuse. Je n'ai donc pas, je le crois, commis un impair en écrivant à M. Flament, le père, dans le sens où je l'ai fait. D'ailleurs, M.

Mostrenil, un ami de la famille, m'avait conseillé cette démarche pour me mieux documenter. C'est donc que lui-même ne partageait pas les illusions, d'ailleurs infiniment respectables et que je comprends mieux que personne.

En résumé, ma notice a été lue en séance, le 31 janvier dernier. Elle était très complète grâce à la lettre que vous m'avez écrite et aux précisions supplémentaires que le père de Pierre Flament m'a fournies. Les choses en resteront là pour le moment et aucune insertion prématurée n'aura lieu dans la Bibliothèque de l'Ecole des Chartes. Vous êtes tout excusé ou plutôt, vous n'avez pas besoin de vous excuser, au moins vis-à-vis de moi.

Veillez agréer ...

R. Delachenal

---

[\*Lettre bordée de noir, adressée à Grand-père.]

Laval, 11 décembre

Monsieur,

Je vous suis bien reconnaissante de tout ce que vous avez fait pour vous renseigner sur le sort de mon cher mari. Vous devez comprendre qu'elle a été mon angoisse et ma cruelle souffrance depuis plus d'un an. Aussi j'ai été fort sensible à votre lettre et ne veux pas tarder à vous en remercier.

Mais hélas, depuis deux mois, les tristes renseignements que nous avons reçus ne nous laissent plus aucun espoir, et viennent s'ajouter à l'inquiétude atroce de ce silence de 15 mois.

Je me permets de vous envoyer trois documents en vous priant d'en prendre connaissance et de me les renvoyer ensuite. Je n'ai pas le courage de vous donner moi-même les détails qu'ils contiennent ; il est tellement douloureux de voir s'évanouir les derniers espoirs qui nous soutenaient depuis des mois ; et je suis absolument brisée par cette grande souffrance.

Vous verrez que la déposition de Martin concorde bien avec celle du soldat Basmaison, mais comment se fait-il que tous deux affirment être restés seuls auprès de leur capitaine ?

Si vous pouvez m'aider, Monsieur, à obtenir quelques nouveaux renseignements sur ce point, et sur tout ce qui concerne mon pauvre mari, je vous en serai bien reconnaissante.

Je savais en effet quelle sympathie vous unissait à mon mari qui m'avait parlé de vous plusieurs fois ; c'est en souvenir de cette bonne amitié que je n'ai pas hésité à m'adresser à Monsieur votre père en cette douloureuse circonstance.

Merci encore beaucoup, Monsieur, de tous les détails précieux que nous a apportés votre lettre. Je vous écris de mon lit où je suis retenue depuis quatre semaines par une forte fièvre ...

Veillez recevoir, je vous prie, l'assurance de mes sentiments bien distingués

Yv. Pierre Flament

Pouvez-vous me rassurer sur le sort de l'abbé Robert, caporal infirmier, que j'avais vu à Frahier, près de Belfort ?

---

[\*Grand-père a recopié les trois documents prêtés par Madame Flament.

*1<sup>er</sup> Document : une lettre, signée Bigay<sup>12</sup>. Grand-père écrit au bas de la lettre :]*

Copie à la machine d'après l'original communiqué par Madame Flament.

Clermont-Ferrand, le 14 sept. 1917

Monsieur le directeur,

Ayant des renseignements plus précis sur la mort du capitaine Flament, 413 régiment d'infanterie, 5<sup>e</sup> compagnie, disparu le 1<sup>er</sup> août 1916 et au sujet duquel vous demandez des renseignements sur votre journal, je m'empresse de vous écrire.

Le 1<sup>er</sup> août, j'étais en première ligne avec la 5<sup>e</sup> compagnie du 413, comme mitrailleur, et je me trouvais à une dizaine de mètres à peine du capitaine F. Après trois jours et demi de bombardement, les boches ont déclenché, dans nos lignes, une forte attaque avec emploi de gaz asphyxiants et de liquides enflammés. Nous avons été débordés à droite et à gauche, et malgré une énergique résistance, nous n'avons pu arrêter les assaillants. J'ai été blessé grièvement au début de l'attaque et je n'ai pu voir moi-même ce que devenait le capitaine F. ; mais voici les témoignages que j'ai pu recueillir. Etant resté trois jours et demi sur le champ de bataille avant d'être relevé, j'ai vu le deuxième ou le troisième jour un soldat, blessé également, qui m'a dit avoir vu le cadavre du capitaine à côté du poste de commandement.

Mais voici un témoignage bien plus précis et dont l'auteur, fait prisonnier, est actuellement interné en Suisse. C'est un nommé Basmaison, clairon à la 3<sup>e</sup> compagnie, agent de liaison, et qui restait continuellement auprès du capitaine. Lorsque l'attaque s'est déclenchée, le capitaine F., tout en lançant des grenades, dirigeait la défense de la tranchée que nous occupions. Cette résistance fut efficace et causa pas mal de pertes à l'ennemi qui ne put espérer de nous vaincre de face. Le clairon Basmaison, très bon tireur, tua pour sa part, dix allemands en onze coups de fusil. Mais à notre droite et à notre gauche, la ligne avait été enfoncée par suite de grandes pertes causées par l'effet du bombardement. Et c'est en se rabattant sur nous par côté et par derrière, que l'ennemi réussit à annihiler les dernières résistances. Le capitaine F. et le clairon Basmaison, ne se doutant pas qu'ils étaient tournés, continuaient à faire face en avant, lorsque le soldat reçut sournoisement par derrière un coup de fusil tiré à bout portant. La balle pénétrant à côté de l'oreille gauche, sortit en lui enlevant l'œil. A peine eut-il le temps de se retourner qu'un deuxième boche lançait une grenade qui atteignait le capitaine F. à la tête et le frappait mortellement. Voici l'adresse du soldat : Basmaison Antoine, 413 infanterie, interné, collège international La Châtelaine, Genève (Suisse).

Transmettez tous ces renseignements à la famille du capitaine Flament et veuillez, je vous prie, me donner son adresse afin que je puisse lui donner quelques autres renseignements intéressants.

[Signé :] P. Bigay, sous-lieutenant

[\* Suit une adresse à Clermont]

---

<sup>12</sup> Il s'agit probablement d'Alexandre Bigay, né à Thiers (1881-1968), historien.



[\*2<sup>e</sup> Document : une autre lettre signée Bigay.]

Le 3 octobre 1917

Madame,

Je me rends bien compte de la profonde douleur que vous a causée la disparition ...

Je ne puis vous affirmer personnellement que j'ai vu le capitaine Flament mort. Ce que j'ai envoyé à la Croix-Rouge, c'est une série de dépositions que j'ai recueillies. La première émane d'un soldat (Basmaison) qui était à côté du capitaine lorsque celui-ci a été frappé et qui l'a reçu dans ses bras. Comme les autres qui vous ont écrit, il ne pouvait pas affirmer que votre cher disparu était mort, n'ayant pas eu le temps de l'examiner, et d'ailleurs n'étant pas qualifié pour ça.

La deuxième est plus importante. Je disais sur ma lettre adressée à la Croix-Rouge que, blessé le 1<sup>er</sup> août au matin, en même temps que le capitaine, je restais jusqu'au 4 après-midi, avant d'être relevé en compagnie d'un soldat grièvement blessé aussi, mais qui pouvait cependant se déplacer à quatre pattes dans la tranchée pour chercher des bidons d'eau. Plusieurs fois, le 2 et le 3, il me dit avoir vu son capitaine étendu mort, à une dizaine de mètres de nous. En admettant qu'il se trompât sur le sort de votre cher disparu, voici quelques arguments qui, à mon avis et malheureusement, doivent vous faire perdre tout espoir de le revoir. Si M. Flament avait été seulement dans le coma, il lui aurait fallu des soins assez rapides. Tous ceux qui l'entouraient étaient morts. Personne donc ne pouvait se rendre compte du moment où il reprendrait ses sens. D'autre part, les boches qui ont circulé dans la tranchée jusqu'au 2 matin, ont totalement disparu par la suite, l'endroit que nous occupions étant fortement bombardé par l'artillerie lourde française. Moi-même ne m'en suis tiré qu'au prix d'efforts inouïs et en marchant à quatre pattes jusqu'au moment où j'ai trouvé des boches. Le soldat qui était avec moi a disparu, et je ne sais pas ce qu'il est devenu. Si donc le malheureux capitaine n'était pas mort, il est à présumer que personne ne lui aura porté secours et qu'il aura succombé à ses blessures.

Avec mes plus sincères condoléances ...

[Signé :] P. Bigay

---

[\*3<sup>e</sup> Document : une lettre signée Basmaison qui fourmille de fautes que je corrige, sans toucher au style, contrairement à Grand-père qui a recopié le texte tel quel. J'en donne un extrait plus bas.]

Basmaison Antoine, 413<sup>e</sup> inf., interné militaire à l'hôtel Métropole à Wangen, Suisse, Oberland bernois A

Wangen, le 29. 1<sup>er</sup> 17

Excusez-moi, Monsieur, si je prends l'autorité de vous écrire.

J'ai reçu aujourd'hui votre carte de remerciement au sujet de votre neveu, le capitaine Flament, et qui était mon capitaine depuis qu'il commandait la 5<sup>e</sup> compagnie du 413<sup>e</sup> infanterie, et dont l'on était fier d'être commandé d'un officier de si haute valeur et que tous, on le considérait comme un père de famille. Malheureusement pour nous tous, qu'il nous ait manqué, dont il était tant aimé. Et pour moi, j'ai regretté de ne pouvoir vous donner des renseignements plus détaillés. Au moment que j'ai fourni les renseignements sur sa

mort, j'étais prisonnier et ne pouvais rien dire de plus ; mais aujourd'hui que je suis plus libre, que je ne suis pas sous la domination de cette sale race de boches, je vais vous expliquer comment le capitaine Flament a trouvé la mort glorieuse qui sera certainement pas oubliée.

Le 1<sup>er</sup> août, après trois jours de bombardement consécutifs et avoir subi quelques pertes, vers 5 heures du matin, après nous avoir lancé à foison des gaz asphyxiants, les boches font une attaque, mais sans résultat. Après ça, il y a de nouveau bombardement de nos tranchées avec des obus et torpilles de tous calibres et toujours avec des gaz. Vers 9 heures du matin, ils attaquent à nouveau. Mais nos lignes ayant subi alors de lourdes pertes, ils ont enfoncé à droite et à gauche de la compagnie, même sur des sections de la compagnie qui était anéantie ou presque. J'étais alors côte à côte avec le capitaine au parapet, lui ayant le fusil mitrailleur entre ses mains. Mais le fusil étant enrayé, il n'a pu s'en servir. En face de nous, une mitrailleuse boche s'installe. Alors moi, je ne perds pas de temps, je fous en bas les quatre mitrailleurs sans qu'ils aient le temps de se servir de leur mitrailleuse. Alors je garderai toujours les [sic] mots que le capitaine m'a dit : « Tenez bon ! Ils n'avanceront pas. » Toujours côte à côte, avec le même sang-froid, j'avais toujours défendu devant nous [sic]. J'avais alors huit boches tués vers la mitrailleuse et deux qui fonçaient sur nous avec des grenades à la main. Mais malheureusement, nous n'avions pas le temps de regarder ce qui se passait derrière nous (nous n'étions plus que tous deux dans la tranchée comme défenseurs) que [sic] deux boches se sont repliés sur nous par derrière sans qu'on n'ait pu les voir. A bout portant, je reçois un coup de fusil : la balle perce le casque, m'enlève l'œil gauche sans avoir eu le temps de prévenir (( ?) prévenir). Je tourne dans la tranchée. Le capitaine me tombe dans les bras, mortellement frappé à la tête par une grenade ; ce qui m'a fait une grande peine de le laisser, le seul regret que je garderai de ma vie, mais j'étais possédé, je ne pouvais faire mieux, j'étais envahi par les boches, plus que seul de vivant, un œil en main, vaincu par force, mais non rendu.

Voilà les renseignements les plus précis que je puisse vous donner ... Je suis en Suisse depuis le 1<sup>er</sup> décembre, si qui [sic] a retardé un peu. Je m'attendais toujours à avoir votre adresse pour pouvoir vous dire notre terrible journée du 1<sup>er</sup> août ...

Recevez, Monsieur, ...

[Signé :] Basmaison

Mais nos lignes ayant subit alors de lourdes pertes ils ont enfoncé à droite et à gauche de la compagnie, même sur des sections de la Comp. qui était anéantie ou presque. J'étais alors côte à côte avec le capitaine au parapet, lui ayant le fusil mitrailleur entre ses mains. Mais le fusil étant enrayé il ne put s'en servir. En face de nous une mitrailleuse boches s'installe. Alors moi je ne perd pas de temps ; je fous en bas les 4 mitrailleurs sans qu'ils est le temps de se servir de leur mitrailleuse. Alors je garderai toujours les [sic] mots que le capitaine m'a dit : Tenez bon ; ils n'avanceront pas. Toujours côte à côte avec le même sang froid, j'avais toujours défendu devant nous [sic]. J'avais alors 8 boches tués vers la mitrailleuse et 2 qui fonçaient sur nous avec des grenades à la main. Mais malheureusement nous n'avions pas le temps de regarder ce qui se passait derrière nous ( nous n'étions

Extrait de la lettre ci-dessus.

[\* Sur une petite fiche, Grand-père recopie ce texte :]

Récit de Martin Célestin, sergent

Sur le secteur de la 5<sup>e</sup> compagnie pas de gaz. Deux essais allemands de sortir arrêtés, le 1<sup>er</sup> vers 9 h. ½. Au troisième essai, ils arrivent près de la tranchée. A ce moment, Flament était devant son P.C. à droite de Martin. Un pionnier, Gouillardon, était avec eux. A côté deux ou trois blessés ou tués (Martin n'a pas, à leur sujet, de souvenir plus précis). Flament venait de lancer une grenade quand il lui en éclata une sur la tête : casque en morceaux. Plaie : partie supérieure de la tête ouverte sens sagittal<sup>13</sup> côté gauche, jusqu'au front, plaie large. Martin se penche sur lui, le soulève, l'appelle, pas de réponse. Martin tente ensuite de se replier. Des allemands arrivent encore sur la gauche. Il rencontre alors Pissavin qui le suit un moment. Encore quelques grenades lancées. Des grenades éclatent derrière Martin, après quoi il n'a plus vu Pissavin. Peu après Martin blessé à la cuisse est prisonnier. Vu à Longuyon, puis à Giessen. Le pionnier<sup>14</sup> disparut après Flament blessé revu par Martin prisonnier à l'arrière<sup>15</sup>. Répondu à une demande de renseignements sur Pissavin entre janvier et mars, à une demande sur Flament en mai.

---

[\* Sur une autre fiche, Grand-père recopie une partie de la lettre qu'il a adressée à Madame Flament.]

Le 8 décembre 1917

Mais le 31, au lieu de ralentir le soir, il dure toute la nuit. Au petit jour, des bombes à gaz asphyxiants tombent en plusieurs endroits du secteur occupé par le bataillon. Cependant M. m'a dit qu'il n'en est pas tombé où il était. Puis le bombardement devient d'une extrême violence. Enfin, vers 9 à 10 h. du matin, les allemands attaquent sur le secteur de notre bataillon entier, du 3<sup>e</sup> bataillon à notre droite et du 41 colonial, à droite du 3<sup>e</sup> bataillon. La 5<sup>e</sup> compagnie formait la droite du 2<sup>e</sup> bataillon en liaison avec le 3<sup>e</sup>. Sur le front de la 5<sup>e</sup>, les allemands partis à l'assaut ne purent arriver à la tranchée française et durent se replier. Une deuxième tentative eut le même insuccès. Enfin à une troisième tentative, ils parvinrent près de la tranchée française et la lutte s'engagea à la grenade. A ce moment, le capitaine Flament était à droite de M., non loin de son P.C. Dans le coin de tranchée où ils se trouvaient, il n'y avait avec eux qu'un pionnier nommé G. (que M. perdit de vue après la blessure du capitaine) et couchés à terre, deux ou trois blessés ou morts au sujet desquels M. n'a pas de souvenirs plus précis. Le capitaine venait de lancer une grenade quand il lui en éclata une allemande au-dessus de la tête. Son casque fut brisé. Il tomba et perdit connaissance, car M., s'étant penché sur lui et l'ayant appelé, ne reçut aucune réponse. Sur

---

<sup>13</sup> Sagittal indique, dans un schéma de médecine, l'orientation d'une coupe (d'avant en arrière) lorsque le patient est debout, face à l'observateur. La coupe sagittale est perpendiculaire à la coupe frontale (de droite à gauche) pour la même position du patient.

<sup>14</sup> Pionnier : soldat chargé de réaliser des tâches d'ingénierie et de construction (construction ou réparation de chemin de fer militaires, fortifications, camps militaires, ponts, routes, ...)

<sup>15</sup> Cette phrase ne contient aucune ponctuation. Le texte recopié par Grand-père n'en contient d'ailleurs que très peu.

ces entrefaites, M. vit que les allemands approchaient de lui par la gauche et tenta de se replier vers la droite ... M. n'a pu, bien entendu, se rendre compte de la gravité de la blessure de son capitaine. Il me l'a décrite comme se trouvant à la partie supérieure de la tête, assez large et dirigée d'arrière en avant ; elle saignait abondamment comme toute plaie, d'ailleurs, où est intéressé le cuir chevelu. Il n'y a rien dans ce qu'il m'a dit qui permette d'établir un pronostic sur la gravité de la blessure.

(Copie de la lettre envoyée à madame Flament)

le 8 déc. 1917

[\*Au dos de la fiche où est écrit ce dernier récit, une publicité pour la supériorité du papier platino-bromure !]

[\*Faire-part de décès du capitaine Flament, archiviste du Pas-de-Calais.]

( [\*Suivent deux lettres. Dans la marge, Grand-père signale :]

Je n'ai reçu aucune réponse à ces deux lettres.

Ecrit 19 déc.

Mon lieutenant,

Pris le 1<sup>er</sup> août de l'an dernier au P.C. Fumin avec le capitaine M. et rapatrié récemment comme médecin, j'ai communiqué à Madame Flament le récit du sergent Martin Célestin au sujet de la blessure que reçut le capitaine F. ce jour-là. Tout en étant d'accord sur les faits principaux, le récit de M. est en désaccord sur quelques détails avec celui de Basmaison que m'a communiqué Madame Flament. Comme j'ai le projet d'envoyer, au bulletin de la Société des anciens élèves de l'Ecole des Chartes, une notice sur la mort héroïque du capitaine F., je [\*mot illisible, peut-être : désirerais<sup>16</sup>]. En conséquence, je vous serais reconnaissant si vous vouliez bien me communiquer vos souvenirs sur ce qui s'est passé sur le front de la 5<sup>e</sup> ce matin du 1<sup>er</sup> août, depuis l'envoi des premiers gaz asphyxiants et le moment où il est devenu évident que les boches allaient attaquer, et en particulier, de m'éclairer sur les détails suivants :

III – Vous rappelez-vous si vous étiez à la droite ou à la gauche du capitaine au moment de l'attaque et avec quelle section de la 3<sup>e</sup> vous vous trouviez ?

II – ~~Auriez-vous connu, par hasard, et vu au moment de l'attaque, le sergent Martin Célestin de la 5<sup>e</sup> ?~~

I – Est-il exact, comme le dit Basmaison, que les boches aient attaqué vers 5 h matin. Si cette attaque a eu lieu, je ne crois que le capitaine M. en ait eu connaissance, car je n'en ai pas entendu parler. D'autre part, il n'y a pas eu d'attaque à cette heure devant la 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup>. Martin m'a parlé seulement de deux essais d'attaque des boches, sans résultat, vers 9 h du matin, le troisième essai seulement leur ayant permis d'approcher de la tranchée.

Avez-vous pu vous rendre compte si les boches qui ont pris à revers le capitaine F. venaient du côté gauche, c'est-à-dire du côté du P.C. Fumin qui fut surpris et réduit de bonne heure par des boches ayant forcé la résistance de la 7<sup>e</sup>.

<sup>16</sup> La phrase s'arrête bizarrement ici.

Avez-vous eu l'occasion de voir le capitaine F. dans la matinée du 1<sup>er</sup> août avant l'attaque ? Je vous importune peut-être, mon lieutenant, mais je serais aussi heureux de savoir dans quelles conditions vous avez été blessé et relevé et ce qui vous est resté de votre blessure, ce qu'ont fait les boches sur le terrain après l'attaque et où ils ont installé leur ligne. Avez-vous eu des nouvelles du lieutenant Charles : il avait une petite blessure à la tête dont la gravité pouvait être grande si elle était profonde ? Pendant votre séjour sur le champ de bataille, l'homme qui vous a parlé du capitaine F. n'a-t-il pas vu l'adjudant P. ? Si vous aviez quelque renseignement à ce sujet, je pourrais le transmettre à Madame P. qui est sans nouvelles depuis le 1<sup>er</sup> août.

---

*\*Autre lettre, également datée du 19 décembre :*

M. ... [\* ?] B. [*\*Monsieur Antoine Basmaison ou Mon cher Basmaison ?*]

Madame Flament me communique votre lettre du 23. I. dernier, relative à la mort du capitaine F. Je lui avais communiqué moi-même sur le même sujet, le récit du sergent Martin C. qui dit s'être trouvé près du capitaine quand il fut frappé par la grenade. C'est justement à ce sujet que je vous serais reconnaissant de volontiers répondre aux quelques questions suivantes :

Avez-vous vu M. et un pionnier nommé G. près du capitaine, ou du moins pas très loin, du côté de votre gauche ?

Savez-vous si la section de M. était à la gauche du capitaine et de vous ? Vous rappelez-vous de quelle section était Martin ?

Les boches qui vous ont surpris par derrière, venaient-ils de la droite ou de la gauche ? Savez-vous s'ils étaient nombreux ?

Après votre blessure, êtes-vous resté comme assommé un moment ? Avez-vous perdu connaissance ou bien étiez-vous en état de marcher, et les boches vous ont-ils fait de suite quitter la tranchée comme prisonnier ?

---

## Livre d'Or de l'École des Chartes

<http://bibnum.enc.sorbonne.fr/omeka/files/original/d473bccc12aa7ef1d72520aed2a09e1c.pdf>

Bibliothèque numérique de l'École des Chartes

*L'École des Chartes et la Guerre (1914-1918)*

*Livre d'Or orné de 51 portraits*

*Paris 1921 (Imprimé à Besançon)*

[\*Extraits :]

III - Citations à l'Ordre de l'Armée, du Corps d'Armée, de la Brigade, de la Division, du Régiment (impliquant la croix de guerre)

(Page 26) : Flament (Pierre), capitaine au 413<sup>e</sup> régiment d'infanterie. « A montré les plus belles qualités de bravoure et d'énergie. A été blessé le 14 août 1914. » (Ordre de l'armée.)

IV - Liste générale alphabétique des mobilisés

(Page 68) : Flament (Pierre), y. — Classe 1898; mobilisé en qualité de lieutenant au 121<sup>e</sup> régiment d'infanterie (2 août 1914) ; affecté au 413<sup>e</sup> régiment d'infanterie (mai 1915) et promu capitaine.

V - Notices individuelles des 51 morts au champ d'honneur

(Page 118) : FLAMENT (Pierre) (3 juin 1878 - 1<sup>er</sup> août 1916)

Longtemps porté comme disparu, Pierre Flament est mort en brave, le fusil mitrailleur à la main, essayant de se dégager et de protéger son bataillon, dans une violente attaque de l'ennemi accompagnée de gaz asphyxiants, au Bois-Fumin, secteur des Éparges, au pied des côtes de Meuse, qui vit tant de cruels et impuissants combats. Dans la première campagne de 1914, le lieutenant Flament avait été blessé, cité et décoré. Versé au 413<sup>e</sup> régiment d'infanterie, il est nommé capitaine en 1915 et occupe avec sa compagnie un secteur au sud de la Somme, qu'il quitte momentanément pour aller procéder à l'évacuation des fonds d'archives conservés au palais Saint-Vaast d'Arras, déjà en partie détruits par le bombardement, et dont il assumait la direction avant la mobilisation. Bientôt après, son régiment vient se poster en soutien au sud, puis au nord d'Arras, et est fortement éprouvé par de nombreuses attaques en avant de Souchez. Plus tard, en 1916, il est envoyé en Haute-Alsace, où l'artillerie ennemie intensifie son activité, puis au nord des Éparges, où se livrent de furieux assauts. C'est là qu'une grenade éclata au-dessus du capitaine, qui tomba dans la tranchée, la tête ouverte, tué sur le coup. Son courage et son sang-froid étaient légendaires ; il supportait fatigues et privations avec une impassibilité qui semblait confiner à l'indifférence. Tous avaient confiance en lui ; on connaissait et l'on appréciait son cœur loyal et sa générosité discrète. Les hommes de sa compagnie qui survécurent à ces heures tragiques furent faits prisonniers, et, dans leur lointaine résidence, ne cessaient de parler de lui avec une admiration mêlée d'une profonde et sincère affection. Même au front, Flament conservait l'amour de la lecture et du travail, par quoi il savait combattre les longues heures d'ennui. Il a été un travailleur modeste, modeste avec passion, ayant toujours rempli sa tâche avec conscience, aimant son métier, trouvant plaisir à la culture des belles-lettres et des classiques. Licencié ès lettres, il fit ses débuts à la Bibliothèque nationale ; mais la vie de Paris ne l'enthousiasmait pas. Passé sur sa demande dans le service des archives, il fut

successivement titulaire du poste départemental de l'Allier et de celui du Pas-de-Calais, qu'il occupait depuis peu de temps au moment de la déclaration de guerre. Son activité scientifique eut donc pour principal objet le Bourbonnais, où il devint très vite collaborateur actif et président de la Société d'émulation. On lui doit l'édition du *Mémoire de la généralité de Moulins de l'intendant Le Vayer*, et des *Lettres inédites de P.-A. Grimaud*, vicaire épiscopal de l'Allier pendant la Révolution, l'inventaire des archives hospitalières de Gayette, une étude sur les documents judiciaires du greffe de Moulins (Bibliographe moderne, 1912), et une autre sur la charte de fondation de Chantelle (Moyen-âge, 1914) ; quelques semaines avant son départ pour le front, paraissait à Moulins un petit volume in-16, - sa dernière production, - intitulé : *Petits dossiers révolutionnaires (1789-1799)*, où la sérénité scientifique ne laisse place à nulle interprétation fâcheuse. Sa thèse sur Philippe de Harlay, ambassadeur de France en Turquie sous Louis XIII, a paru partiellement en 1901 dans la *Revue d'histoire diplomatique*. D'autres sujets abordés étaient en préparation, on ne les connaîtra jamais. Mais l'héroïsme du capitaine Flament ne sera pas oublié.

#### VI - Inauguration d'un monument commémoratif

[\*Le 18 mars 1920, lors de l'inauguration de la plaque (avec l'inscription « Fulget in gloria pretiosus sanguis eorum<sup>17</sup> ») dédiée à la mémoire des cinquante et un archivistes paléographes et élèves de l'École, morts pour la France pendant la guerre de 1914 - 1918, une cérémonie a lieu en présence d'un grand nombre de personnalités politiques et scientifiques parmi lesquels figure de nom de Pierre Fournier et à l'issue de laquelle tout le monde est convié à un banquet dont voici le menu :]

Crème Doria – Consommé Bergère
Suprême de Turbotin Hélène
Ris de veau cévenole – Pintade de Nevers à l'estouffade
Salade
Glace bombe charmeuse <sup>18</sup> – Petits condés
Café – Liqueurs
Vins :
Touraine – Saint-Jean de Braye – Montagne Saint-Emilion
Champagne frappé.

<sup>17</sup> « Leur sang précieux brille dans la gloire. »

<sup>18</sup> Est-ce de l'humour noir ?

## Courrier

### Lettres d'Antoinette à son fils

*[\*Grand-père a gardé, entre autres, quelques lettres de sa mère, Antoinette. Chaque lettre est numérotée, toute erreur de numérotation corrigée, et munie du tampon « Geprüft – Gefangenenlager Mannheim » (« Testé – Camp de prisonniers Mannheim »). Le contenu en est neutre, comme les consignes pour la correspondance avec les prisonniers le prônent. La partie non écrite a été découpée pour en récupérer le papier, je suppose par Grand-père !]*

Lettre n° 50, datée du 23 avril, Grand-père y a ajouté au crayon la date « 8-V »

Antoinette rectifie une erreur de numérotage dans son dernier courrier. Elle confirme la réception de la carte n° 10. Il y est question d'une lettre qui a atterri par erreur dans les mains d'un autre Pierre Fournier et d'un livre de Charles Maurras, commandé par Grand-père, livré mais non payé, et qu'elle a déposé dans la chambre de Grand-père.

Lettre n° 74, datée du 21 juillet, Grand-père y a ajouté au crayon la date « 6-VIII »

Antoinette confirme la réception de la lettre n° 24 et promet de faire suivre un renseignement à une certaine Madame Flament dont le fils connaît Grand-père<sup>19</sup>. Elle travaille une fois par semaine comme infirmière à l'hôpital d'Issoire et « plusieurs jeunes gens de ton régiment que j'avais vus à l'hôpital » confirment les renseignements donnés dans la lettre précédente.

Elle fait ensuite allusion aux problèmes de suppression des colis, suivie d'une autorisation peu de temps après et pour finir, énumère le contenu du paquet qu'elle envoie ce jour : « 1 morceau savon – 1 boîte graisse et 1 boîte confiture – 1 morceau fromage – 1 boîte civet de lapin – 1 kilo riz – 250 g. macaroni. Puisque les œufs ont bien supporté le voyage, je t'en enverrai d'autres. »

Lettre n° 89, datée de 1917, Grand-père y a ajouté au crayon la date « 26-IX »

Antoinette regrette de n'avoir pas de lettre cette semaine là : « ... Que ces semaines sont longues sans nouvelles ! ». Elle raconte sa rencontre avec un prêtre, infirmier dans son service, qui vient d'être échangé et arrive de Mannheim. « C'est te dire que je cause très souvent avec lui », écrit-elle.

Lettre n° 90, datée du 12<sup>7bre</sup>, Grand-père y a ajouté au crayon la date « 28-IX »

Antoinette y raconte en détails la mort de la grand-mère de Grand-père. Elle a « des ennuis par-dessus la tête avec la lingerie de l'hôpital, il est possible que je plante tout là ». Elle énumère le contenu du colis n° 40 : « café – sucre – ½ saucisson – un morceau de lard – 1 b. pigeons rôtis – 1 b. confiture – 1 morceau de fromage – 1 boîte nouilles aux œufs – 1 b. lait – un peu de riz »

---

<sup>19</sup> Un dossier lui est consacré.



Lettre n° 91, datée du 15<sup>7bre</sup> 1917, Grand-père y a ajouté au crayon la date « 30-IX »

Antoinette y parle de son angoisse devant l'absence de lettres depuis quinze jours. « Les amis de ton oncle Bourrier ont su que tu étais malade. Pourquoi ne te plains-tu pas quand tu souffres ? Il faut le dire, c'est important. Cela ne m'étonne pas du reste, car tu as toujours de l'entérite<sup>20</sup> depuis ta crise. Comprends bien cela<sup>21</sup>. » ... « Ton père veut faire l'ouverture de la chasse demain. Ce qui me désole, c'est qu'il veut emmener mon Tonjo, il ne sera plus ensuite un petit chien de salon, il ne pensera qu'à aller courir ! »

### Exemple de tampons administratifs

[\*Au dos, un mot des Bourrier, cousins de Grand-père.]



### Autre courrier familial

Riom, 13 septembre 1916

Mon cher Pierre,

J'apprends par l'Agence des Prisonniers que tu es en ce moment au camp de Wahn et j'en avise tes parents qui ont reçu tes deux premières cartes. On sera heureux d'avoir de toi des nouvelles plus complètes. ...

J. Bourrier

<sup>20</sup> L'entérite est une inflammation de l'intestin grêle. Grand-père a continué à avoir parfois des douleurs vives qu'il soignait à la Forêt en se couchant sur le ventre, dos au soleil.

<sup>21</sup> Antoinette s'adresse à son fils médecin !

Conseiller à la Cour d'appel  
Membre de l'Agence des prisonniers de guerre

Affectueusement à toi, bon cousin  
M. Bourrier

---

[\*Lettre de Joseph Bourrier]

Riom, 4 septembre 1917

[\*Après la mort de la grand-mère, les Bourrier sont ...]

... allés quelques jours plus tard à Issoire voir ton père et ta mère ...

Nous les avons trouvés attristés sans doute, mais point affaiblis ; ils ont maintenant bien des choses à faire à la Forêt. Tu penses que l'on a parlé de toi et combien l'on a dit que ton éloignement te ferait trouver plus dure la disparition de ta bonne vieille grand-mère.

[\*J. Bourrier évoque la santé de grand-père devant des amis :]

Nous leur avons dit que ton état de santé avait été notablement affecté par la dure campagne que tu avais faite et par ta captivité déjà longue ...

[\*Il termine ainsi :]

... Si les choses agricoles t'intéressaient, je te dirais qu'il y a beaucoup de fruits et de pommes de terre, mais tu aimerais mieux avoir des nouvelles des nobles bâtiments parisiens où tu poursuivais tes chers travaux ; mais je ne peux point t'en donner !

J. Bourrier

P .S. : Ne fais pas perdre une lettre à ta mère pour me répondre !

---

[\*Lettre de Marguerite Bourrier]

Riom, 17 - 7<sup>bre</sup> - 1917

[\*Suite à la mort de la grand-mère, Marguerite Bourrier écrit :]

... Je tenais ... à t'exprimer mon affectueuse sympathie à l'occasion de la mort de ta grand-mère. C'est une profonde tendresse que tu perds là et dont la douceur t'était précieuse. Moi-même j'avais conservé grand-père, grand-mère jusqu'à 90 et 91 ans et on voudrait pouvoir les garder toujours. Nous tacherons de combler le plus possible ce grand vide, non en t'aimant davantage, ce n'est pas possible, mais en tachant de mieux te le montrer.

Nous avons dit à de nos amis qui demandaient des nouvelles de ta santé combien tu étais anémié. Enfin espérons que tu pourras te remonter.

... Nous t'avons fait un petit paquet, mais ton oncle a oublié de plier les boîtes de gâteaux secs. Pourvu qu'elles ne s'ouvrent pas dans le carton !

Nous partons ce matin ... nous reposer deux semaines. Avec les hôpitaux, la Croix-Rouge, les œuvres, nous nous surmenons un peu. J'ai encore assisté samedi à plusieurs opérations.

Mille choses affectueuses de nous tous. Je t'embrasse de tout cœur.

M. Bourrier

## Divers

*[\*J'ai corrigé les fautes d'orthographe qui, parfois, rendaient la lecture de ces lettres un peu difficile.]*

*[\*Lettre au père de Grand-père]*

Leysin<sup>22</sup>, 25 juillet 1917

Monsieur,

Ma mère a eu le plaisir de correspondre cet hiver avec Madame Fournier à l'occasion d'un service que mon ami Fournier avait bien voulu me rendre. Je croyais alors le voir quitter Mannheim à brève échéance. C'est moi qui, plus heureux, suis en Suisse depuis quatre jours et puis vous donner de ses nouvelles.

Il a eu, ainsi que la plupart de ses collègues, une très cruelle déception la semaine dernière en voyant échanger deux seulement des seize médecins auxiliaires concentrés à Mannheim depuis novembre. J'espère que nous n'avons assisté qu'à un premier départ, qu'il s'agit d'un échange en cours d'exécution et que bientôt, son tour viendra de vous revoir et de revoir la France. Mais on ne saurait trop faire pour éviter un oubli. S'agit-il d'un échange complet ? Il est à craindre que non. Et il y a lieu de faire toutes les démarches possibles pour que son nom figure, non seulement sur la liste des médecins auxiliaires réclamés par la France à l'Allemagne, mais sur celle des médecins auxiliaires qui seront effectivement échangés. Comment s'établissent ces listes qui arrivent toutes dressées de Berlin, je l'ignore, mais certainement des considérations de santé, ou de tout autre genre, interviennent pour le choix des heureux. – Lorsqu'en décembre, Fournier vous avait répondu que des démarches particulières lui semblaient inutiles, c'est qu'il prévoyait un prochain départ général. La situation n'est plus la même. Soit en vue des rapatriements très proches dépendant de l'échange actuellement commencé, soit en vue d'un échange ultérieur, si celui-ci n'était pas continué, il vous demande de vouloir bien tenter tout pour qu'il passe dans les mailles du filet où il est actuellement.

Sa santé n'est pas mauvaise. C'est un courageux et un calme qui se domine. Mais la captivité éprouve toujours. Moralement, elle est très pénible. De mauvais traitements, de taquineries sérieuses même, il n'est pas question pour le moment. Mais demain est toujours incertain et on étouffe dans ces fils de fer, sans nouvelles sûres, sans échange d'idées entre gens à la longue fatigués, sans pouvoir compter sur la franchise et la loyauté des Allemands, ordinairement assez bonasses, mais toujours prêts à une volte-face.

Je crois qu'il faudrait tenter d'obtenir une réclamation spéciale du Gouvernement français en sa faveur. Beaucoup l'ont obtenue. Si tous ne doivent pas rentrer, que chacun s'efforce d'y parvenir. Je ne sais pas comment on procède pour ces démarches. – Si j'ai une occasion d'être utile à mon ami, je la saisirai de mon côté.

Veillez excuser, Monsieur, la forme un peu hâtive de ma lettre. Je suis arrivé un peu fatigué ici et l'installation nous impose à tous quelques occupations. C'est avec plaisir que je vous donnerai tels renseignements que vous souhaiterez.

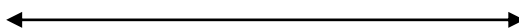
Veillez agréer l'expression de mes sentiments respectueux et permettez-moi de vous dire la grande amitié que je suis heureux d'avoir nourri avec votre fils.

R. de la Touche

---

<sup>22</sup> Leysin est une commune du canton suisse de Vaux, dans les Alpes vaudoises.

R. de la Touche  
Sergent au 290<sup>e</sup> régiment d'infanterie  
Interné français en Suisse  
Pension l'Aurore  
Leysin



[\**Lettre au père de Grand-père*]

Leysin, 16 septembre 1917

Monsieur,

Veillez accepter mes excuses pour le retard que j'ai mis à répondre à votre lettre. Atteint autrefois de grande fatigue cérébrale, il m'est revenu depuis quelque temps des douleurs de tête et une sorte de vide qui me rendent la correspondance assez malaisée. Je vous demande de vouloir bien ne pas voir une négligence ou une indifférence qui sont loin de moi quand je pense à votre fils, à l'origine de ce retard.

J'espérais un nouveau départ de médecins et d'infirmiers. C'est ce qui semblait résulter des paroles prononcées à la Chambre lors du passage du dernier convoi. Il n'en a rien été encore. On ne peut rien prévoir dans ces questions d'échange avec l'Allemagne. – Pourtant il semble certain que l'échange se poursuivra. Comment sont choisis ceux qui y sont compris ? Je l'ignore absolument. En écrivant à un de mes amis qui est peut-être en situation de faire faire une démarche efficace au Ministère de la Guerre, je l'ai prié de tâcher d'obtenir que Fournier fût compris parmi ceux qui passeraient. Je voudrais que cela, ajouté à vos propres démarches, pût servir. Je comprends trop bien votre hâte de revoir votre fils et le désir qu'il a lui-même de sortir de cette détention.

Jusqu'ici la situation matérielle a été très supportable grâce au ravitaillement familial. Les colis sont distribués en principe exactement. Ils sont reçus par une équipe de Français sous le contrôle allemand, cela va sans dire. Ils sont pointés, enregistrés dès l'arrivée de la gare où ce sont également des Français qui vont les recevoir. Les colis arrivent en wagons spéciaux : je ne sais pas où se fait le classement par camps et quelle est la fermeture des wagons. Les disparitions sont en tout cas rares : d'après mes impressions personnelles, il ne s'en produit pas plus que dans un transport quelconque. – Les colis sont ouverts par des Allemands devant les Français et passés après cette censure aux Français qui les trient par compagnie. Ici encore, si je m'en tiens à mon expérience personnelle, la censure est faite correctement. Je n'ai perdu que très peu de choses et cette perte peut être survenue en cours des manipulations : ouverture, réception, etc. ... D'autres se plaignent. Il y a certainement quelques vols, très rares. On peut estimer que tout arrive. – Actuellement, les Allemands ouvrent les boîtes. Les ouvrent-ils toutes ? Cela est plus ou moins strict suivant les moments. Il est prudent de ne pas mettre dans un colis trop de boîtes dont une ouverture prolongée gâte le contenu, les provisions devant suffire pour plusieurs jours. – Le pain est interdit, mais les choses qui peuvent passer pour dessert sont respectées ... en principe, et le plus souvent dans la pratique. – Les colis sont ensuite remis par compagnies aux destinataires. Il se passe environ 24 heures entre la réception à la gare et la remise.

Pour préparer leur contenu, les moyens varient suivant les camps. A Mannheim, il y avait dans chaque compagnie un fourneau au charbon spécialement établi à cet effet, distinct de ceux de la cuisine. Ce fourneau est dehors : le charbon était fourni par le camp gratuitement. De plus, dans son voisinage, on établissait des foyers de fortune avec du

carton, du bois, des boîtes à biscuits, etc. ... La cuisine est interdite dans les baraques ou tout à proximité. En fait, l'hiver, on utilise les poêles placés pour le chauffage.

Les biscuits envoyés par la France (un kilo par semaine en dernier lieu, depuis l'abaissement de la ration de pain à 225 gr. environ) sont correctement distribués chaque semaine. – Ici encore fonctionne un service de Français qui, je crois, correspond même directement avec la France, – bien entendu sous censure allemande. – A Mannheim, à la fin de 1916, deux ou trois distributions ont manqué : elles ont été faites en supplément en 1917, au moins deux sur trois. (Je ne me souviens plus s'il y a eu trois fois supplément.) – Le biscuit est en général bon, – quelquefois gâté par l'humidité, mais rarement. – Jusqu'ici les Allemands n'ont jamais suspendu la distribution.

Les colis avaient été pendant un mois, en juin-juillet arrêtés. – Les Allemands les versèrent aux cuisines. Une partie évidemment est à cette occasion passée entre les mains des sous-ordres allemands. – Autant que j'ai pu voir, la genèse de cette mesure était la suivante :

Un beau jour, les journaux allemands ont publié un appel au sabotage prétendument trouvé dans des colis destinés aux prisonniers français. Je n'ai vu dans aucun journal allemand dans quels camps et à quel nombre d'exemplaires avait été faite cette trouvaille. Le texte en était ridicule, par exemple en annonçant l'envoi d'un outil pour ôter le germe des pommes de terre !!! On expliquait comment procéder méthodiquement : dégermer les pommes de terre, mêler les pourries aux saines, empoisonner le bétail avec des pastilles envoyées à cet effet, ensuite conduire du bétail empoisonné dans des étables non contaminées encore, enfin mettre le feu aux bâtiments ! – Pour cela, envoi de pastilles empoisonnées, de produits incendiaires, etc. ... Le comble : ne pas manquer d'envoyer un rapport régulier sur les destructions opérées, sur les camarades qui suivaient le mouvement et ceux qui s'y refusaient pour qu'il soit tenu registre de leurs noms en France ! Cet appel émanait-il d'un Français de peu de cervelle ou d'un agent provocateur allemand, ou a-t-il été simplement fabriqué au bureau de la Presse à Berlin, je n'en sais rien. – Ceux qui voulaient nuire aux Allemands n'avaient pas besoin d'un catéchisme de ce genre. – Les Allemands en prirent de suite prétexte pour ouvrir toutes les boîtes des colis. Ici se place une vexation inutile : au lieu d'ouvrir sur place les boîtes des hommes qui travaillaient hors des camps, souvent à un ou deux jours de chemin de fer, l'ouverture se faisait au camp. Puis, sous prétexte qu'il était impossible de les faire voyager, celles qui contenaient du liquide (lait, par exemple) furent retenues et versées aux cuisines (avec prélèvement d'une dîme, comme de juste) aux cuisines du camp : les hommes au travail furent purement et simplement frustrés. Que fit-on en France pour répondre ? Les Allemands prétendent qu'on retient les boîtes de conserve ( ? ) adressées à leurs prisonniers. Ils en prirent texte [*sic*] pour retenir celles contenues dans les colis des Français et les verser aux cuisines. – Cet incident a été réglé vers le 15 juillet et on redonnait les colis le jour de notre départ, ce 20.

Le pain allemand n'est pas excellent, seigle, pomme de terre et encore autre chose ..., mais il est mangeable, très mangeable en général, pour qui, du moins, n'a pas l'estomac ou l'intestin malades. – Son seul défaut est d'être distribué en faible ration. – Sur la soupe, on entend communément dire qu'elle est immangeable. A mon avis, c'est très exagéré. Parfois, c'est vrai, le plus souvent c'est faux. C'est une cuisine peu nourrissante, beaucoup trop liquide, peu assaisonnée et comme le pain, très insuffisante. Mais elle est faite par des soldats français et proprement. Pour mon compte, j'ai mangé la soupe à tous les repas, j'y ai ajouté de mes provisions personnelles et je m'en suis bien trouvé. – Disons que la quantité est insuffisante (sinon comme volume, du moins comme

valeur nutritive), la saveur médiocre, mais la propreté suffisante. – De même pour le « café » du matin – qui est un mélange de malt et d'autres substances : c'est clair, mais chaud.

Voilà pour le régime. – Le logement : ce sont de grandes baraques en bois, étanches, se chauffant bien quand le charbon est en quantité suffisante. Il y a de bons poêles. – Couchage : une paille en varech, fibre de bois ou papier (cette dernière très mauvaise, – les autres, bonnes en les brassant) – une ou deux couvertures suivant la saison. Tout cela peut être tenu assez propre. A Mannheim, il existe des lits, c.-à-d. des cadres en bois à deux étages sur lesquels se place la paille. A Giessen, nous étendions le soir nos pailles sur le plancher : le jour, elles étaient roulées le long des murs. En général, les baraques sont propres, balayées et lavées. Elles sont ordinairement assez claires – (pas toutes à Mannheim, mais celles de votre fils est bien) – avec l'électricité.

L'eau est dans les cours (robinets qui, à Mannheim, étaient fermés la nuit pendant l'hiver) – Il y a bain-douche. (A Giessen, une fois par semaine, à Mannheim quand on peut). – A Giessen, nous avons des lavoirs à eau chaude et froide, bien installés. A Mannheim, c'est médiocre : eau froide seulement et c'est mal clos.

Chacun touche une gamelle et une cuiller qu'il lave.

Les cantines : – On n'y trouve guère que du tabac, quelques objets de mercerie, parfois un vin frelaté. – En ville, rien ou à peu près à acheter, si ce n'est quelques fruits, quelques radis, salades, citrons, ... Les commissionnaires bénévoles ne manquent pas, mais les produits font défaut.

On se procure aisément et librement les journaux allemands. – Par eux, on a les communiqués officiels allemands et français – Tous les communiqués des deux camps. – On fait la comparaison et on suit sur les cartes qu'on peut avoir. (Sur tous ces points, tout ce qui se vend en Allemagne, pénètre plus ou moins aux camps.) – Outre les nouvelles et articles allemands, on peut lire des extraits de journaux des alliés et discours, tout cela évidemment un peu découpé, mais assez exact pour que le son en arrive à peu près pur. En général, les journaux allemands ajoutent un commentaire séparé plutôt qu'ils ne tronquent. – En général, ... il y a des exceptions à toute règle. De temps en temps, quelques fois assez régulièrement, surgit un journal rédigé en langue française, suisse ordinairement. Nous arrivions ainsi à savoir et à induire beaucoup de choses.

Les rapports avec les Allemands varient suivant les individus. Règlement en général très acceptable. Taquinerie de ceux qui l'appliquent. L'humeur du Feldwebel est ici la cause principale. – De la part des soldats, en général et à l'heure actuelle, désir de ne pas avoir d'histoire et complaisance consciente de la rémunération méritée. – Tous ces gens-là vivent dans la peur d'être envoyés au front et font du service quand on les regarde pour être bien notés de leurs chefs. Bien des détails amusants sur ce que la notion de prisonnier, devenue familière à leur esprit, introduit d'inattendu dans leurs projets en cas de départ au front. Méthodique en toutes choses, l'Allemand se documente pour n'être pas pris au dépourvu.

Entre la défiance allemande et la rouerie française, il y a souvent des duels qui frisent le comique, avec aussi sentiment d'un brin de danger. – Le plus désagréable est que cette défiance s'affirme par un espionnage constant, un système de rapports et souvent d'inventions qui font que souvent, on se trouve, sans savoir comment, impliqué dans une histoire bruyante et d'ordinaire ridicule. Il faut garder son sang-froid et on s'en tire en général. Le pire est quelques jours de prison. Ordinairement les choses n'en vont pas là. – Etre prudent dans le choix de ses confidents, toujours s'attendre à une surprise et ne pas se démonter, parler net et un peu haut en gardant une attitude correcte : on a ainsi

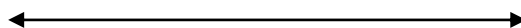
grandes chances de n'avoir point d'ennuis sérieux. – C'est vous dire que Fournier ne doit pas en avoir.

En somme, existence jusqu'ici assez facilement acceptable au point de vue matériel – (quand on n'est pas en représailles et qu'on reçoit des colis), – moralement pénible à proportion surtout de l'idée qu'on se fait de son devoir du moment présent et des habitudes de pensée active qu'on a contractées. – Elle engendre le spleen, elle fait vivre avec une préoccupation inquiète des siens, elle décourage parce qu'on se sent inutile et qu'il est bien difficile de recouvrer sa liberté.

De tout cœur, je souhaite que mon ami Fournier en sorte. J'espère que de nouveaux échanges vont avoir lieu. Je lui souhaite le plus tôt possible la liberté, le libre jeu de sa pensée, une activité réconfortante au service de la France et la réunion qu'il attend impatiemment comme vous.

Veuillez agréer, Monsieur, et faire agréer à Madame Fournier, l'expression de mes sentiments respectueux.

R. de la Touche



[\*Lettre de Le Bescoud]

6 mai 1918

Mon cher ami,

Je suis très heureux que la relève générale des médecins auxiliaires qui m'a valu l'occasion de retourner aux armées plus promptement que je ne l'avais prévu, ne vous ait pas atteint. Vous voilà donc à votre tour médecin des boches. Ce renversement des rôles ne doit pas manquer de saveur. Et il me semble que vous devez éprouver d'indicibles jouissances à marquer des consultations motivées sur le cahier de visite. Pour ma part, si je me trouvais dans votre situation, je saurais rendre aux sujets de Sa Majesté impériale, la monnaie de ce qui se passait à Mannheim, dans le rayon où s'étendait la juridiction d'Epstein<sup>23</sup>. Tout cela n'est peut-être pas très relevé, mais lorsqu'il s'agit des Boches, je ne peux plus raisonner. La haine est aussi forte en moi aujourd'hui, qu'aux jours des représailles.

Je souhaite vivement que vous restiez longtemps dans ce poste. Pour vous d'abord, car vous reprendrez toujours assez tôt votre place au front, mais aussi dans l'intérêt du service dont vous êtes chargé. Trop longtemps et trop souvent, ceux qui étaient chargés de la direction des prisonniers, à quelque titre que ce fût, étaient de simples c... molles qui permettaient dans les camps de Boches une anarchie scandaleuse pour qui connaît la discipline des camps d'Allemagne : fouilles, Appell, alles antreten<sup>24</sup>, etc. J'en ai eu des preuves depuis ma rentrée en France. Cette question des camps de Boches en France m'a en effet subitement intéressé. Jadis, cela m'était parfaitement indifférent. Ce que vous me dites de la nourriture ne me surprend et concorde avec les renseignements que j'ai eus de mon côté.

Maintenant, je vais vous parler un peu de moi. Au sortir de la R.P.S<sup>25</sup>., j'ai fait un séjour de trente jours dans une auto-chir<sup>26</sup> – où je me suis

<sup>23</sup> Epstein (ou Ebstein dans une autre lettre) devait être un médecin particulièrement sévère dans le camp de Mannheim.

<sup>24</sup> Appell ! Alles antreten ! : Rassemblement pour l'appel !

<sup>25</sup> R.P.S. : Réserve de personnel sanitaire.

considérablement embêté, n'y ayant trouvé, d'une façon générale, qu'une indifférence hostile assez mal déguisée. J'ai quitté cette auto-chir, où, plus exactement, elle m'a quitté, car elle est partie sans m'emmener, ce dont je suis fort aise. Actuellement, je suis, à titre provisoire, attendant une affectation, dans un H.O.E.<sup>27</sup> où je suis affecté à un service de triage, service léger s'il en fût et en parfaite harmonie avec ma compétence. Par ailleurs, j'accompagne un médecin à quatre galons, très chic celui-là, dans un service de médecine, à titre purement bénévole. Vous voyez que je ne suis pas trop mal. Et puis, j'ai eu de l'avancement après examen : j'ai été nommé sous aide major. (Entre nous, on prend moins de précautions pour nommer des adjudant-chefs, et même des sous-lieutenants, peut-être même des généraux.) Et puis j'ai eu la croix de guerre, avec citation rétrospective, si j'ose dire. Il s'agit en effet d'un acte de bravoure que j'aurais commis, paraît-il, avant ma captivité. Je ne m'en étais jamais aperçu, mais cela n'a pas échappé à la sagacité des autorités compétentes. Il est vrai qu'elles ont mis un an à le voir.

Avez-vous des nouvelles de Lutringer ? Depuis plus d'un mois, je suis sans nouvelles de lui. Peu de temps avant de venir au front, je lui avais envoyé un article médical pour lui démontrer que son examen radiographique de Vichy ne signifiait rien. Il m'a répondu. Je lui ai écrit de nouveau au début d'avril, à mon arrivée à l'auto-chir, et depuis plus rien. Tel Sœur Anne, je ne vois rien venir. Je vais lui envoyer encore un mot. Savez-vous ce que deviennent Féré et le chef de baraque ?

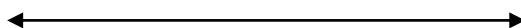
Au revoir, mon cher ami, et bien cordiale poignée de main.

Le Bescoud

Sous aide major

Ambulance 4/17

H.O.E. - Secteur postal 220



[\*Carte postale]

Le 25 novembre 1917 (*Grand-père a noté* : Reçu le 29 décembre)

Cher Monsieur,

J'ai eu le plaisir d'apprendre que vous avez été rapatrié à la suite de l'échange du personnel sanitaire le 27 octobre 1917. Moins heureux que vous, et pour des raisons que j'ignore, je n'ai pas été compris dans cet échange, quoique ayant fourni les pièces d'identité nécessaires. J'ai conservé l'espoir que vous ne m'avez pas oublié et ai recours à votre obligeance pour faire les démarches nécessaires en vue de participer moi-même au prochain échange. Recevez, Monsieur le médecin, l'assurance de mes sentiments respectueux.

Léon Lillaz-Pallétaz



[\*Carte de Jacques Bernard du 18 avril 1918]

Bordeaux, 18 avril 1918

Cher ami,

---

<sup>26</sup> Auto-chir (ou autochir) : hôpital ambulancier. Une auto-chir se compose de plusieurs camions dont celui de « stérilisation et de radiologie » et d'une baraque opératoire démontable. Elle est destinée à compléter les ambulances chirurgicales près du front ([http://crdp.ac-amiens.fr/pensa/2\\_6\\_case4.php](http://crdp.ac-amiens.fr/pensa/2_6_case4.php)).

<sup>27</sup> H.O.E. : Hôpital d'Origine d'Etape ou hôpital d'évacuation.



Enchanté d'apprendre que vous avez obtenu le poste tranquille que vous ambitionniez. Nul doute que vous ne vous plaisez à ce service qui doit vous laisser d'assez grands loisirs. Vous devriez faire un peu votre petit Ebstein !

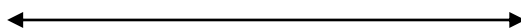
... j'ai pris aujourd'hui mon nouveau poste et je vais être assez occupé par l'incorporation de la nouvelle classe ...

Si j'ai bonne mémoire, j'ai quitté Mannheim pour la première fois le soir du 20 juillet, à 11 h. C'était d'ailleurs un vendredi ...

Que devient Dubarry ? ...

Bien cordialement à vous.

Jacq. Bernard



[\*Lettre de Georgeaguef]

S<sup>t</sup> Pourçain, le 23 - 8 - 18

Cher monsieur Fournier,

C'est avec grand plaisir que j'ai lu votre lettre du 19, et non moins grand a été mon plaisir en apprenant que vous avez, comme vous le dites, trouvé le bon filon. Je souhaite de tout cœur que vous puissiez le conserver jusqu'au bout.

Vous me demandez quelques détails sur ma captivité. Je vais en quelques mots m'exécuter, mais en gros, car, comme vous l'avez deviné, je suis versé à la 13e à Clermont. J'espère fermement aller vous revoir. Les quatre premiers mois ont été terribles, toutes les privations, toutes les humiliations, toutes les souffrances morales et physiques, je les ai endurées, moi et tous ceux qui étaient avec moi. Cela se passait derrière Verdun, ensuite je suis allé à Giessen où j'ai appris par Sauty et l'adjudant Hughes que vous étiez, depuis 15 jours, parti pour Mannheim. Sans doute avez-vous été de suite rapatrié. Deux mois, je suis resté à Giessen, je suis reparti pour Insterburg en Prusse orientale où j'ai tout d'abord, en ma qualité d'(unteroffiziere sanität [\*sic]), refusé tout travail, puis, comme je m'ennuyai sérieusement, j'ai fini par accepter de faire la cuistance aux boches du commando, à condition de faire aucun sale et gros travail, ensuite les colis sont arrivés, la vie est devenue meilleure. La connaissance de quelques mots d'allemand m'a permis de me débrouiller. J'ai obtenu un laissez-passer pour faire mes provisions et me promener en ville, en un mot, cela pouvait aller grâce aux colis (question nourriture) ce qui fait que je suis revenu parmi les miens en très bon état, absolument comme ils m'avaient toujours connu.

Quant à la rentrée, je n'en parle pas : c'est intraduisible, vous y êtes du reste passé avant moi.

Je rentre à Clermont le 9 septembre. J'espère pouvoir causer avec vous avant un mois.

En attendant avec impatience ce jour, je vous prie d'agréer mes salutations et vous serre cordialement la main.

(Geo)



[\*Carte de Georgeaguef]

3 - 12 - 18

Cher M<sup>r</sup> Fournier,

Je vois d'après votre carte que la signature de l'armistice vous a, comme à moi, procuré une joie toute intime. En somme ceux que j'ai vu ici hurler et faire le

plus de bruit sont ceux qui n'ont jamais entendu siffler un obus, et avec eux la voyoucratie qui, ici, est en nombre formidable, mais des poilus très peu, ils se sont contentés de boire un bon verre. ...

Cordialement à vous.  
Georgeaguet



[\*Lettre de Serre]

31 – 12 – 17

M<sup>r</sup> Fournier,

Bien reçu votre aimable lettre du jour de l'an, entretemps j'espère vous aurez reçu la mienne et qu'elle vous aura trouvé en bonne santé ainsi que toute votre famille. J'ai reçu aussi votre colis que vous avez eu la gentillesse de m'envoyer. Je vous en remercie beaucoup. Delpuech me prie de vous remettre le bonjour. Montagnon vous écrira lui-même un de ces jours. Ne sauriez [\*sic] pas me dire ce qu'est devenu le brancardier Monteil ? Vous devez vous rappeler de lui : il portait toute la barbe et était estropié des deux mains.

Je suis content que vous avez écrit à Madame Boitias, ça lui fera grand plaisir ainsi que Madame Monier. Neny est rentré aussi depuis. Frizet va rentrer dans l'artillerie. Bien le bonjour de Rivière.

En attendant de vos bonnes nouvelles.

Agréez mes sincères salutations

R. Serre



[\*Carte de Serre du 18 – 3 – 1918]

... Nous sommes pour le moment un peu en arrière des lignes, mais je crois que ce ne sera pas pour longtemps...

Agréez mes sincères salutations

R. Serre



[\*Lettre de Montagnon] (

Le 14 janvier 1918

Monsieur,

Répondant au désir que vous avez exprimé dans une lettre adressée à mon camarade Serre, je me fais un plaisir en vous adressant quelques mots pour donner de mes nouvelles.

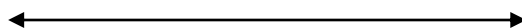
Avant tout, je vous prie, Monsieur, de recevoir tous mes meilleurs vœux pour l'année nouvelle. Puisse-t-elle nous apporter la victoire et la paix.

Je suis très heureux de savoir que vous êtes revenu sain et sauf de votre longue captivité qui a été très dure d'après les témoignages que j'ai reçu de mes anciens camarades qui ont eu le bonheur de rentrer avec vous. Jamais j'aurai voulu croire que les boches poussaient leur haine jusqu'aux extrêmes limites. Aussi, j'ai envié votre sort pendant longtemps. J'ai regretté d'avoir manqué à la rafle ! Mais à présent, je suis obligé de reconnaître qu'il vaut mieux supporter les fatigues que comporte notre vie de tranchées que l'hospitalisation en bochie [\*sic].

Vous ne savez pas comment nous avons réussi à se tirer d'affaire, Delpuech et moi ? C'est bien simple, c'est le hasard comme disent les aventuriers, qui l'a voulu. Car il a fallu que ce jour-là, il y eut un nommé Chambon de la 5<sup>e</sup> compagnie qui tombe, atteint par les gaz sur la piste qui servait de voie de communication entre notre poste de secours et la batterie de l'Hôpital où il fut trouvé agonisant, par un officier d'artillerie qui le signala au capitaine Monteil, qui, lui, nous désigna pour aller le relever. Et c'est, arrivés au premier poste de secours, que nous apprîmes que le 2<sup>e</sup> bataillon était cerné. Voici comment nous avons échappé.

Maintenant, si vous me le permettez, monsieur, je vous demanderai de me donner des nouvelles de Monteil qui, je le crois, était brancardier à la 2<sup>e</sup> compagnie, si cela vous est possible. Que vous dirai-je maintenant de bien important ? Que tous les anciens brancardiers ainsi que Serre sont en bonne santé. Je souhaite que ma présente vous trouve jouissant de ce grand avantage. Le régiment est actuellement en ligne, le secteur occupé est assez calme et surtout bien organisé. Je crains qu'une chose : c'est que nous y resterons pas longtemps ; aujourd'hui même, des bruits courent que nos amis Britanniques nous relèveraient sous peu.

Je ne vois plus grand-chose à dire.  
Agréez, monsieur, mes sincères salutations.  
Cordialement votre  
Montagnon



[\*Lettre de Dubarry]  
Paris, 24 juillet 1917  
Cher ami,

Ouf ! Partis à 11 heures 1/2 sans aucun accident, vendredi, nous avons voyagé, tous trois dans un compartiment spécial, les cantines au fourgon jusqu'au lendemain 4 heures du soir. Là, arrêt de deux heures où nous avons la tristesse de voir descendre Bernard et ses dix camarades ; on nous délivrait un chèque, une dernière cuillerée d'orge et ... changement de train. Nous retrouvions alors les médecins et notre place en seconde. Trois minutes après, sans aucun, absolument aucun incident, nous étions ... de l'autre côté. Là, accueil frénétique, cloches, sourires, etc. L'ambassadeur monte dans le train et bavarde. Il prend note spéciale de Lutringer et Pascaud. Il était 6 heures du soir. A Zurich, diner ... somptueux, autant à Berne, et à 4 heures du matin, dimanche, à Bellegarde. Réception officielle. On nous fait passer une note : « Les médecins auxiliaires rapatriés sont traités en officiers, en attendant leur promotion régulière. » Cela va. A Lyon, à 9 heures, dimanche, accueil fou ... et officiel, défilé en auto, déjeuner (pour les autres, car je file) et ... libres. Permission de détente de 30 jours, renouvelable pour un mois, ce qui fait deux mois. A Lyon, premières classes jusqu'à Paris où j'étais lundi à 8 heures du matin. Et voilà.

Question échange : les autorités sont ahuries de savoir qu'il reste encore des médecins et sanitaires en panne et n'ont pas l'air de croire à une continuation de l'échange. Pour elles, c'est le complément d'octobre. Par contre, le médecin suisse du train dit que vous devez suivre, dans les huit ou quinze jours. Je vous le souhaite. Ici, l'on ne sait rien, et j'ai beau me renseigner, l'on ne parle de rien. Vous voyez que je suis franc. – Pour moi, je suis tout abruti par le grand changement. Mon retour ne m'a pas causé toute la joie que j'en attendais. Trois ans, c'est trop long et je suis oublié à peu près par tous, sauf par mes parents, ce qui manque de charme. J'ai une place tranquille et intéressante à peu près

certaine pour une reprise d'activité, et je vous souhaite de grand cœur le courage et la force qui vous sont nécessaires pour mener la dure vie qui est encore la votre et que je ne connais que trop. Je vais demain chez Monsieur Duriz. La commission de Monier est faite, je vais écrire à Madame Fournier, toutes les autres commissions sont faites. Vues à Lyon Madame Bernard et la tante de Lutringer ... J'ai broyé du noir ! Bien à vous.

Dubarry

Pas vu d'autres femmes pour Lutringer que sa tante !

La mère et la sœur de Bernard étaient bien désolées. Je les ai consolées de mon mieux.



[\* *Lettre de Dubarry*]

Bagneux, 8 août 1917

Cher ami,

Un mot pour vous dire que depuis notre retour, Féré et moi, nous n'avons cessé de nous occuper de vous. Féré doit vous dire de son côté le résultat de ses démarches. Pour moi, j'ai pu voir hier matin Monsieur Justin G. lui-même et j'ai attiré son attention sur l'affaire. Il n'y a rien en vue de ce côté encore, vous voyez que, comme je vous l'avais promis, je parle net, bien que ce ne soit pas agréable. Les négociations continuent, mais il n'y a rien en vue. – Mêmes renseignements aux Travaux Publics (!) (oui, Monsieur) où j'étais ce matin encore, toujours la même réponse : « Les négociations continuent, patience. » Mais rien de positif. Féré lui, s'occupe du côté Suisse. Nous verrons ce qui rendra le mieux. En tous cas, il y a eu gros étonnement ici de vous savoir si nombreux et inemployés. Je vous garantis que je me suis agité de mon mieux depuis trois semaines, et j'espère bien tout de même que nous aurons un résultat. Les listes sont strictement nominatives, d'après ce que j'ai appris. Je suis passé chez M. Duriz, j'ai écrit deux fois à Madame Fournier et à Monsieur Monier. Toutes mes commissions sont faites.

Pour moi, j'ai le plaisir de vous apprendre (avec quelques jours d'avance sur le fait officiel) et une nomination, et une prolongation de convalescence. Je suis encore trop faible pour reprendre le service et les médecins des Invalides ont manifesté l'intention, l'autre jour, de ne me faire rejoindre qu'au mois de novembre, si je continue à me remettre d'aplomb, ce que j'espère bien. Le fait est que l'on ne vaut pas cher en se retrouvant à la vie normale après une telle interruption et que l'on n'est guère solide. Vous verrez cela d'ici peu, j'espère bien. Mon service actuel (!) consiste en une garde de 24 heures tous les quinze jours à la Place de Paris<sup>28</sup> pour aller voir les malades à domicile. C'est un cadeau que l'on fait à tous les médecins convalescents à Paris et ce n'est pas bien fatigant, je vous assure. Je n'ai pas encore eu mon argent d'ailleurs et on n'en parle pas du tout bien que je le réclame de tous côtés et c'est infiniment désagréable.

Fournier, mon ami, cachez-vous la face, mais je suis sur le point de dire adieu à ma vie ... de garçon, et je vous assure que je ne regrette rien, oh, mais rien du tout. Tout de même, j'aurais bien besoin de mes économies de Mannheim.

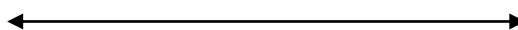
Bonjour à tout le monde, dans votre cage, mes pauvres amis. Je ne vous fais pas l'injure de vous envoyer des « canards<sup>29</sup> », mais je crois bien sincèrement que votre épreuve ne durera pas trop longtemps maintenant. En tous cas, on s'occupe de vous

<sup>28</sup> Centre de commandement général des troupes, Q.G.

<sup>29</sup> Ce mot signifie (entre autres) : fausse nouvelle, canular.

en ce moment. O Lutringer, ... un peu de patience ... et dites-vous bien que c'est une chose étrange de se retrouver vivant après avoir été enseveli si longtemps ... et que des surprises pénibles se mêlent aux joies attendues. Et la popote à Le Bescoud ? Oh, les nouilles !! Huilées, naturellement ! Je suppose l'abbé Roujeyre en Suisse. Et Bernard ? L'avez-vous revu, le malheureux ? Et Minet ? Hélas, vous ne pouvez pas me répondre, mais faites-moi dire que vous avez reçu ma lettre, cela me fera plaisir. Encore une fois, bonjour à tous et une bonne poignée de mains pour vous en particulier.

Dubarry



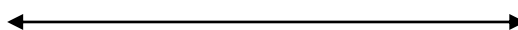
[\*Lettre de Dubarry]

1 octobre 1917

Cher monsieur,

Une lettre que vous adressait dernièrement mon fils vient de lui être retournée et il me charge de vous donner de ses nouvelles. Je suppose que vous avez reçu ma dernière carte et l'extrait de journal médical, parlant de l'échange. Je le suppose bien renseigné et vous pouvez avoir confiance, je crois. En effet, il annonçait la remise de médailles des épidémies<sup>30</sup> à des rapatriés, et huit jours après, mon fils recevait la médaille d'argent. Il faut espérer que la première partie de l'article se réalisera comme s'est réalisée la seconde ... et j'ai bon espoir pour vous, cette fois ... Rappelez vous que je ne cultive pas le canard. Raymond a fini par être payé, en perdant au change, naturellement, mais il a son argent, c'est le principal. La seconde citation est en bonne voie, et il est presque sûr d'avoir dans quinze jours l'affectation qu'il désirait. Il pense beaucoup à vous, je vous assure, car voici l'hiver qui vient ... et il n'a qu'à se rappeler pour vous plaindre de tout son cœur. Mais encore une fois, j'espère fermement que vous serez près de nous d'ici quelques semaines. Ayez confiance. Ici, il n'y a pas grand chose de neuf. J'ai reçu une lettre de votre mère, et une autre de Monsieur Duriz. Raymond a rencontré aux Invalides des infirmiers de Guiard qui lui ont demandé de ses nouvelles. Il me charge, lui, de vous dire qu'il pense joliment à vous et qu'il vous serre bien affectueusement la main ... Puisse ma lettre vous être agréable ... et ne pas trop faire grogner l'incrédule Monsieur Lutringer. Croyez-moi votre bien affectueux

Dubarry



:

[\*Carte de Sauty adressée à Grand-père, sur une « carte postale militaire des prisonniers de guerre internés en Suisse. »] (ph. 9877- 9878)

Le 20 février 1917

Mon cher ami,

Je vous croyais déjà en France. Une lettre de votre mère à qui j'avais écrit, m'étonnant de votre silence, me donne votre adresse. Je suis ici depuis le 29 X<sup>bre</sup>. Mes parents et ma sœur doivent arriver un de ces jours pour passer une quinzaine avec moi. ... Je fais pour vous tous les vœux que vous savez. Bien cordialement

Sauty



<sup>30</sup> Il a été remis des médailles aux soldats méritants dans la lutte contre les maladies et épidémies, instituées par décret en 1885, suite aux conséquences d'une grave épidémie de choléra.

## Entretien des cimetières

Je ne me rappelle rien de celui de Giessen si ce n'est qu'on s'occupait d'un monument à y élever avec revenus du théâtre.

Mannheim : monument aux morts de 70 sur lequel le comité de l'entretien des tombes fit poser une plaque. De plus, ce comité fait poser, sur la tombe de chaque prisonnier enterré là, une croix de bois portant une petite plaque de marbre avec inscription. Frais couverts par des souscriptions spéciales.

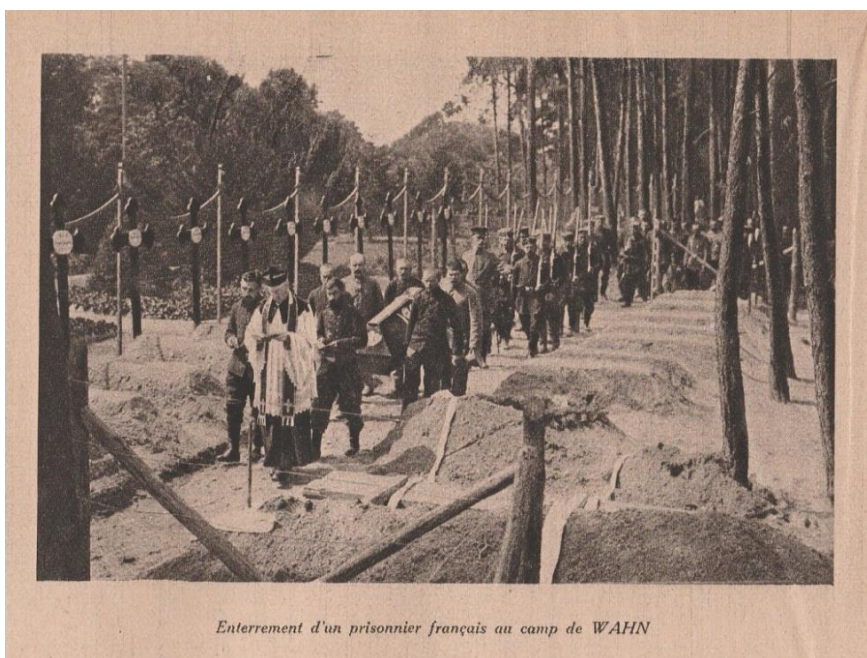
Dans beaucoup de cimetières de camps des monuments collectifs ont été élevés à la mémoire des prisonniers morts, en plus de l'entretien des tombes individuelles.

Les allemands sont très fiers de ces monuments. Dans les opuscules de propagande consacrés aux camps de prisonniers, les photographies de ces monuments jouent le même rôle que les photos des théâtres et concerts.

Monument de Limburg. Récit de Bracquemond, collaborateur du sculpteur, auteur du projet du monument : ce dernier travaillait au dit monument. Un officier allemand vient le visiter dans la baraque qui lui servait d'atelier, cause avec lui, s'intéresse au projet, et comme, au cours de la conversation, une allusion avait été faite au mauvais éclairage de l'atelier, promet que la Kommandantur fera faire toutes les améliorations possibles et laisse le sculpteur charmé de la bienveillante et généreuse courtoisie de son visiteur. Des ouvriers vinrent, qui, sans regarder de près à la dépense, aménagèrent la baraque en un atelier éclairé selon les désirs du sculpteur, qui, enchanté, admirait la générosité de l'administration allemande. Mais un jour, il dut en rabattre : la note lui fut présentée : elle s'élevait à plusieurs centaines de marcs.

Ennuis venus de la censure qui, après avoir permis l'édition d'une carte postale destinée à être vendue en France au profit du comité du monument, fut interdite, ou du moins entravée. Modifications imposées au monument.

Ces difficultés augmentent dépenses et diminuent ressources. Impossibilité de faire face aux dépenses nécessaires pour exécuter le monument tel qu'il avait été d'abord projeté. Donc modifications.



*Enterrement d'un prisonnier français au camp de WAHN*

Photo tirée de  
*l'Almanach illustré de  
la Gazette des  
Ardennes pour 1917.*

## Extraits de journaux



### COMMUNIQUÉS DES « CUISTOTS »

On demande si quatre hommes placés en carré constituent une colonne par deux ou une ligne sur deux rangs.

\*\*\*

On demande au Blockhaus 18 une jeune fille pour faire les courses. — Maison tranquille. Pas d'enfants ni de piano.

\*\*\*

On a trouvé 3 casques boches : prière à leurs propriétaires de venir les réclamer à la sape numéro 2.

\*\*\*

A vendre 7 ou 8 poux sélectionnés pour la reproduction. S'adresser au Poste de Secours (médicaments pour l'usage externe).

\*\*\*

Extrait de la théorie : *Pas gymnastique* : le poing à hauteur des hanches et fermé. » On demande ce que c'est qu'un poing ouvert.

**IL A ETE PERDU** une belle occasion de rester tranquille. Prière à celui qui la retrouvera de la renvoyer à Guillaume II, empereur d'Allemagne à titre temporaire.

\*\*\*

On annonce qu'un cuistot de la 5<sup>e</sup> a été blessé à la main dans un boyau du front.

\*\*\*

Pendant le défilé, les cuisines roulantes ont fumé et n'ont pas marché au pas cadencé. Des punitions seront prononcées contre les caporaux d'ordinaire. (*Décision des ides de Janvier.*)

\*\*\*

En prévision d'un départ pour Salonique, et le Gouvernement manquant de ceintures de sauvetage, il sera distribué à chaque escouade un exemplaire de l'Hymne *Plus près de toi, mon Dieu*, chanté lors du naufrage du *Titanic*. Cet Hymne sera entonné en chœur sur le pont du transport par les Compagnies rassemblées en ligne de demi-section par deux, à 30 pas, en cas de torpillage par un sous-marin ennemi.

### Les journaux du front sont au nombre de 43

Les journaux du front sont plus nombreux que nous ne l'avons dit. La Bibliothèque nationale, qui les collectionne précieusement, en connaissait 27 ; voici que l'*Argus de la Presse*, qui en a fait un relevé complet, nous fait savoir qu'ils sont au nombre de 43. Ce sont :

*A mon Sac*, l'*Autobus*, le *Boyau*, organe du 115<sup>e</sup>, le *Canard poilu*, la *Chéchia*, le *Cri de guerre*, organe de la 103<sup>e</sup> brigade d'infanterie, le *Cri de Vaux*, le *Diable au Cor*, de la 3<sup>e</sup> brigade de chasseurs alpins, l'*Echo de l'Argonne*, l'*Echo des Boyaux*, l'*Echo du dix-septième territorial*, l'*Echo des Gourbis*, l'*Echo des Guitounes*, du 144<sup>e</sup>, l'*Echo des Marmites*, du 309<sup>e</sup>, l'*Echo... Rit... Dort*, l'*Echo du Ravin*, journal du secteur 16, l'*Echo des Tranchées*, du 18<sup>e</sup> territorial, di-

recteur M. Paul Reboux, l'*Echo des Tranchées britanniques*, la *Gerbe*, la *Gazette des Tranchées*, la *Girouette de Montmartre*, le *Hareng verni*, les *Imberbes*, le *Journal des Poilus*, le *Journal de route*, le *Lapin à plumes*, *Marmite*, du 267<sup>e</sup>, le *Marcheur du 83<sup>e</sup>*, le *Petit Boyau*, le *Petit Echo du 43 territorial*, le *Poilu*, journal des tranchées de Champagne, le *Poilu*, organe du 203<sup>e</sup>, le *Poilu enchaîné*, le *Poilu grognard*, la *Rascasse territoriale*, le *Rigolboche*, le *Son du Cor*, le *Sourire de l'Argonne*, le *Torpilleur*, du 70<sup>e</sup> territorial, le *Tourneboche*, le *Troglodyte*, la *Voix du 75*, la *Woëvre joyeuse*.

L'*Argus* demande à tous ses confrères du front de l'inscrire pour un abonnement et se charge d'être leur correspondant parisien.



[\* Ces notes de Grand-père sont rédigées sur des fiches, numérotées de 1 à 8.]

La *Gazette des Ardennes*, journal des pays occupés paraît à Charleville quatre fois par semaine, rédigée par des Allemands. En septembre 17, elle dit tirer à 160 000 exemplaires. Elle publie des nouvelles de la guerre (surtout sur le front français : communiqués allemands, français et anglais ; des événements des autres fronts, seuls les plus importantes sont signalés), des nouvelles de politique intérieure française avec des extraits de journaux français où sont poursuivis, avec acharnement, les journaux et journalistes patriotes, citant avec complaisance tous articles insistant sur les dissensions politiques, sur antagonismes entre classes ou même entre régions (nord et midi), sur les embusqués, la « noce » qui se fait à Paris, publiés souvent inconsidérément et sans discrétion par certains journaux comme *l'Œuvre*<sup>31</sup>, et à plus fortes raisons, des articles « défaitistes » du *Bonnet rouge*<sup>32</sup>, « un des rares journaux évitant les fanfaronnades et le bluff si cher aux feuilles boulevardières » (*Gazette des Ardennes*, 23 avril 1916). C'est cette épithète prise dans un sens péjoratif qui sert le plus souvent à la *Gazette* pour désigner les journaux de Paris restés fidèles à l'intérêt du pays, ce que la même *Gazette* (n° du 12 septembre 16) appelle aveugler leurs lecteurs par des « doses quotidiennes de haine ».

D'autres rubriques publient des listes de prisonniers français internés en Allemagne, des nouvelles des villes et villages des pays envahis, sous la rubrique « victimes de leurs compatriotes », des listes de « noms de personnes civiles françaises ou belges tuées ou blessées à l'arrière du front allemand par le feu de l'artillerie des alliés ou par les bombes de leurs compatriotes aviateurs », et sous celle<sup>33</sup> « le miroir de la presse française », une sorte d'éphéméride faite de coupures de journaux français pour « remettre sous les yeux de nos lecteurs, au jour le jour, les nouvelles et les appréciations publiées, il y a un an, par la grande presse parisienne » et où l'on retrouve, fâcheusement séparés des espoirs du moment, les fausses nouvelles et les appréciations inexactes représentant les boches comme à demi-morts de faim, découragés, prêts à se révolter et appréciant avec stupidité les événements militaires et diplomatiques qu'on n'a malheureusement aucune peine à découvrir dans notre presse. [Légèreté de notre presse dite, par antiphrase, d'information.]

Des articles souvent précédés de l'avertissement « un lecteur français » ou « un correspondant français du territoire occupé nous écrit » tendent à exciter la défiance des français :

1°/ contre leur gouvernement qui aurait entraîné le pays dans cette guerre pour obéir aux injonctions de l'Angleterre désireuse d'étouffer l'Allemagne et son expansion économique et ainsi principale responsable de cette guerre avec les ambitions russes ;

<sup>31</sup> *L'Œuvre* : journal radical-socialiste.

<sup>32</sup> *Le Bonnet Rouge* : hebdomadaire créé en novembre 1913 ; il devient quotidien en mars 1914.

<sup>33</sup> Comprendre « sous la rubrique ».



2° contre l'Angleterre, ennemi héréditaire de la France, et qui laisse la France supporter le principal effort de la guerre tandis qu'elle ménage ses forces pour tenir la France à sa disposition après la guerre ;

rejetant la responsabilité de la guerre sur l'Entente : « L'impartiale histoire reconnaîtra que les allemands et leurs alliés ne l'ont pas voulue. Au contraire, ils ont fait tout leur possible pour l'éviter (*G. des A.*, 21 octobre 16) ;

représentant les allemands comme se conduisant en pays envahis « dans leurs rapports privés avec les français, non pas en ennemis, mais en amis » (*Édition illustrée de la G. des A.*, n° du 16 avril 17) et surtout « que les allemands sont des hommes comme d'autres qui font leur devoir pour sauver leur pays ... mais qui, sortis de là, laissent la population bien tranquille, et, qui mieux est, ne manquent jamais de faire tout leur possible pour améliorer la situation actuelle » ;

quelques articles traitant du chapitre des prisonniers insistent sur le « traitement inhumain et contraire au droit des gens qu'ont à subir les prisonniers allemands internés en France » (25 janvier 17) ;

montrent que « les prisonniers allemands [en France] se heurtent à l'attitude haineuse des autorités et surtout de la population fouettée par les excitations d'une presse sans scrupules », tandis qu'en Allemagne, la vie des prisonniers est édénique. Voyez-en plutôt le tableau : « A l'approche de la belle saison, un grand nombre de soldats français sont employés chez des fermiers aux travaux des champs. Ils sont convenablement logés, soit dans des granges, soit dans une maison du village spécialement aménagée pour eux ... En dehors du travail, ils jouissent d'une assez grande liberté. Ils peuvent se promener dans le village et même aux alentours. Le prisonnier prend presque toujours ses repas à la même table que le cultivateur et sa famille. J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'observer nos compatriotes. Tous ceux que j'ai vus paraissent en excellente santé. Leur mine est claire et il y a, sur leur figure, comme l'épanouissement de gens satisfaits de leur sort ... Et de fait, cette vie en plein air, sous le grand soleil, dans le calme des champs, cette vie de famille a eu comme effet salubre de donner à nos compatriotes une mine de santé débordante. Je sais certaines familles où le ou les prisonniers jouissent d'un traitement de faveur, sont traités comme " l'enfant de la maison ". »

Le mensonge ne coûte pas cher en Allemagne. En manière de conclusion, l'auteur qui signe « un français » termine son article par ces réflexions en opposition avec « ceux qui, en France, depuis 25 ans, prêchent la haine aveugle, violente, criarde » :

« Le peuple allemand, confiant dans sa force, ne s'abaisse pas à ramasser les armes de la haine et de la calomnie. Pour lui, ce n'est pas un manque de patriotisme que de vouloir loyalement rendre justice aux qualités de l'adversaire, et le traiter, captif et sans défense, avec un geste qui ne manque ni de courtoisie, ni de générosité.

Une nation qui porte à un si haut degré le respect que l'on doit à un soldat qui a accompli le plus noble devoir envers la patrie ; un peuple qui, à la calomnie immonde et aux élucubrations insensées, aux railleries et aux menaces dont de vils détracteurs l'abreuvent depuis passés deux ans, répond par des paroles de sagesse et de modération, un tel peuple n'offre-t-il pas au monde, dans la grande tourmente de passion déchaînée, un rare exemple de grandeur, de noblesse et de force ? » (*G. des A.*, 19 septembre 16)

GAZETTE DES ARDENNES  
24 Octobre 1916

## LISTE N° 249 CONTENANT ENVIRON 700 NOMS

(Reproduction strictement interdite)

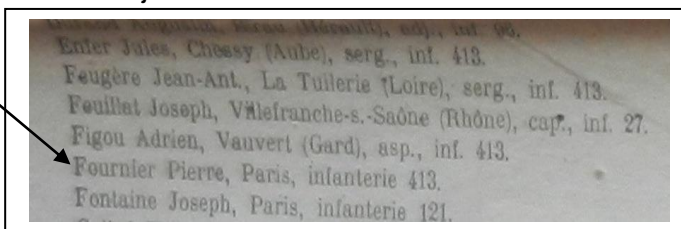
### PRISONNIERS FAITS DANS LA RÉGION DE VERDUN

Les noms de tous les prisonniers français tués ou blessés par les Allemands sont inscrits dans ce tableau. — Le total des noms publiés jusqu'à ce jour est de 304.650.

**Total des prisonniers français internés en Allemagne : 355.000.**

GIESSEN		GIÈSSEN		GIÈSSEN	
Dumont Joseph, Ruffec (Charente), serg., inf. 413.	Marin Félix, Valenciennes (Nord), inf. 413.	Grand Félix, Gisors, La Cluse (Aube), inf. 120.	Grand Jean-Clément, Bouchain (Vosges), serg., inf. 120.	Boivin Joseph, Pont-Claux (Aube), inf. 120.	Boivin Georges, Montigny-lez-Tours (Oise), inf. 120.
Dary Alphonse, Paris, serg., inf. 21.	Martin Maurice, Montargis (Aube), serg., inf. 413.	Huot Louis-Louis, Buzon (Oise), inf. 202.	Huot Louis-Louis, Buzon (Oise), inf. 202.	Berger Gabriel, Comblanchien (Aube), inf. 120.	Berger Louis, Comblanchien (Aube), inf. 120.
De la Fosse de Goussier St. Germain (Aube), inf. 120.	Martin Maurice, Montargis (Aube), serg., inf. 413.	Wattelot Jean-Marie, Fontenay-le-Comte (Aube), inf. 202.	Wattelot Jean-Marie, Fontenay-le-Comte (Aube), inf. 202.	Bertrand Marcel, St. Etienne (Aube), inf. 120.	Bertrand Marcel, St. Etienne (Aube), inf. 120.
Degoutin Jean, Arcueil (Seine), inf. 120.	Martin Maurice, Montargis (Aube), serg., inf. 413.	Legue Jean-Baptiste, Goussier (Aube), inf. 120.	Legue Jean-Baptiste, Goussier (Aube), inf. 120.	Beauregard Léon, Lagny (Aube), inf. 120.	Beauregard Léon, Lagny (Aube), inf. 120.
Degoutin Jean, Arcueil (Seine), inf. 120.	Martin Maurice, Montargis (Aube), serg., inf. 413.	Legue Jean-Baptiste, Goussier (Aube), inf. 120.	Legue Jean-Baptiste, Goussier (Aube), inf. 120.	Beauregard Léon, Lagny (Aube), inf. 120.	Beauregard Léon, Lagny (Aube), inf. 120.

Liste de prisonniers dans le numéro de la *Gazette des Ardennes* du 24. 10. 1916. Grand-père a conservé un certain nombre de ces journaux.



### VICTIMES DE LEURS COMPATRIOTES

*La « Gazette des Ardennes » publie régulièrement sous cette rubrique spéciale, les noms de personnes de villes françaises ou belges, tuées ou blessées à l'arrière du front allemand, par le feu de l'artillerie des Alliés ou par les bombes des aviateurs français et anglais.*

**A BONK (Belgique).**  
Le 29 juillet 1917.  
Exploits d'aviateurs anglais.

La femme Leoni Maria, 52 ans, tuée.  
De Brabander François, 79 ans, blessé.

**A GAND (Belgique).**  
Le 28 juillet 1917.  
Exploits d'aviateurs anglais.

La femme Legon Adolphe, 35 ans, tuée.  
Legon Louise, 14 ans, tuée.  
Legon Guillaume, 12 ans, tué.  
Legon Raphaël, 2 ans, tué.  
La femme Remme Marie, 57 ans, tuée.  
Veuve De Ruyck, 45 ans, tuée.  
La femme Poelman Rosalie, 64 ans, tuée.  
La femme De Mey Marie, 33 ans, tuée.  
Boxstaele mère, 12 ans, tuée.  
Palinck Adolphe, 64 ans, tué.  
La femme Lefroid Marie, 43 ans, blessée.  
La femme Fovret Jeanne, 68 ans, blessée.  
Legon A., 38 ans, blessé.  
De Vlieger Alma, 25 ans, blessé.  
Steyaert Robert, 12 ans, blessé.  
La femme Meerschaut Irma, 34 ans, blessée.  
Boxstaele Gustave, 16 ans, blessé.  
Boxstaele Léon, 50 ans, blessé.

**A HARBEKE (Belgique).**

Extrait de listes de civils tués ou blessés par les Alliés et publié dans la *Gazette des Ardennes* du 16 août 1917.

## Almanach illustré de la Gazette des Ardennes pour 1917

[\*Grand-père a gardé un exemplaire de l'Almanach illustré de la Gazette des Ardennes pour 1917. Un des articles de cette revue, intitulé « La vie au camp de prisonniers de guerre », illustré avec d'édifiantes photographies en noir et blanc, est à comparer avec les souvenirs de Grand-père :]

---

### La vie au camp de prisonniers de guerre

Pour donner une idée authentique de la vie des prisonniers de guerre internés en Allemagne, nous croyons ne pouvoir mieux faire que de soumettre à nos lecteurs des extraits de lettres écrites par des prisonniers français à des parents et amis. Les photographies que nous ajoutons, ne manqueront pas de confirmer la véracité des lettres.

... Mais il ne faut pas te figurer que, parce que je suis prisonnier, que je suis malheureux, et conduit durement. Non, voilà 20 mois que je suis en Allemagne ; jamais ni chefs ou soldats ne m'ont dit un mot mal placé, au contraire, si nous pouvions nous comprendre, je crois que nous serions camarades. Tu comprends, ce sont des hommes comme nous, et pères de famille, qui attendent la fin de cette terrible guerre ...

... Tout marche bien ici, nous sommes bien traités, et les autorités allemandes du camp font tout ce qu'elles peuvent pour adoucir notre sort. Nous ne pouvons que leur être reconnaissants ...

... Ne vous faites pas de chagrin pour nous, il nous manque rien jusqu'à présent, nous n'avons pas encore eu ce qui s'appelle un petit bouton sur nous. Messieurs les majors soignent très bien les malades, ils prennent toutes les précautions nécessaires pour écarter toute épidémie. Nous avons un commandant qui fait tout ce qui dépend de lui pour rendre service aux prisonniers ...

... Quand nous sommes au camp, l'on joue aux cartes, aux dames ou on lit des livres que des camarades de Paris, ou du centre, reçoivent. Quand il fait bon, nous allons sur le terrain, près du camp, prendre l'air ; il y en a qui jouent au foot-ball<sup>34</sup>, il s'est même formé des équipes par compagnie. Le dimanche après-midi, nous pouvons aller voir le concert, car parmi nous, il y a des bons violonistes. La ville de Chemnitz<sup>35</sup> leur a loué des violons et la kommandantur leur a réservé une place pour les répétitions et faire des concerts. Ces concerts sont faits au profit des malades nécessiteux ...

... Le travail est intéressant par sa nature même, car nous ne faisons que de l'artistique. Alors c'est la terre, le plâtre, tu vois cela ici. Les objets sont moulés et patinés, il y en a de très jolis. Pour cela, l'autorité allemande met à notre disposition tout le nécessaire ...

... Quant à l'arrivée des colis et à leur distribution, vous pouvez être, en ce qui concerne notre camp, pleinement rassurés. Le service des colis – si important pour nous – est assuré avec beaucoup de méthode et de rapidité. Nous avons un vaste local où les colis, amenés de la gare par les corvées du camp, sont classés et inscrits par des

---

<sup>34</sup> Ecrit ainsi dans le texte.

<sup>35</sup> Chemnitz : nom d'une importante ville industrielle, située en Saxe. À l'époque de la République Démocratique Allemande, de 1953 jusqu'au référendum en avril 1990, elle s'appelait Karl-Marx-Stadt.

camarades spécialement désignés, puis visités et distribués sous la surveillance des gradés Français. Aucun colis ne peut s'égarer et il n'y a aucune erreur possible ...

... Dans ma carte du 4 janvier, je t'accusais réception de mes colis et de mes lettres, je te dirai qu'ici, jamais, ni un colis, ni une lettre que tu m'as envoyés, n'ont été égarés, le service est fait d'une façon irréprochable ...

... J'ai eu la bonne chance de travailler dans une fabrique de chaussures, nous sommes huit Français et deux Russes, très bien comme nourriture et bien couchés. Le personnel de la fabrique nous est très sympathique, ainsi que les habitants, nous souhaitons tous pouvoir finir notre captivité ici ...

... Vous m'avez déjà demandé à quoi j'étais occupé. Ma foi, je n'ai pas grand mal, je suis chef de section, je désigne tous les jours les hommes nécessaires aux différentes corvées qui ne sont pas bien dures. Le matin, quand il fait beau, nous allons faire une heure d'exercice et de gymnastique ; l'après-midi, une heure de foot-ball, ce qui est très amusant. Nous sommes bien logés, bien chauffés, éclairés à l'électricité. En un mot, nous sommes très bien ...

... Le lundi de Pâques, j'ai eu le grand bonheur de faire partie de la délégation assistant à l'inauguration d'un joli monument qu'une souscription, faite dans le camp, a permis de faire élever au milieu de nos morts dans le cimetière d'Ebersdorf<sup>36</sup>. Ce monument a été sculpté dans la pierre par un de nos camarades. Le colonel, commandant du camp, assistait à la cérémonie avec Messieurs les Officiers ...

... Nous avons eu cette semaine la visite des officiers suisses qui sont venus visiter les malades français et russes, et il paraît qu'ils sont très contents de l'état sanitaire du camp qui est très bien assuré, je vous assure ; comme propreté surtout, et les malades y sont très peu nombreux, cela est déjà une grande chose, vous pouvez rassurer nos familles à ce sujet ...

... Nous sommes ici, dans une caserne superbe, situation excellente, chauffage central !!! Douches toutes les semaines<sup>37</sup> ; derrière la caserne, une belle et grande prairie où nous allons nous promener, aussi l'état sanitaire ne laisse-t-il rien à désirer ; la preuve, c'est que, depuis quinze mois, nous n'avons eu qu'un décès sur 250 hommes, c'est en-dessous de la moyenne habituelle ...

... Je vous dirai que, depuis que je suis prisonnier en Allemagne, je suis très bien traité par les officiers et les soldats allemands. Ils ne savent quoi nous faire pour nous faire plaisir, ils ont fait créer un théâtre, ils ont fait créer une société de violonistes, un cinéma, nous payons 25 centimes d'entrée et l'argent rentre au bureau de bienfaisance pour secourir les malades, c'est bien établi et ça marche à merveille. Je n'ai pas à me plaindre, je suis content ...

... Comme vous devez le savoir, l'on travaille de son métier, nous ne sommes pas traités en ennemis, aussi bien par le civil que le militaire, en un mot, nous sommes bien vus, je vous assure que je ne vous mens pas, c'est bien la vérité ...

---

<sup>36</sup> Il existe plusieurs Ebersdorf. Selon mes renseignements, celui-ci se situe près de Chemnitz.

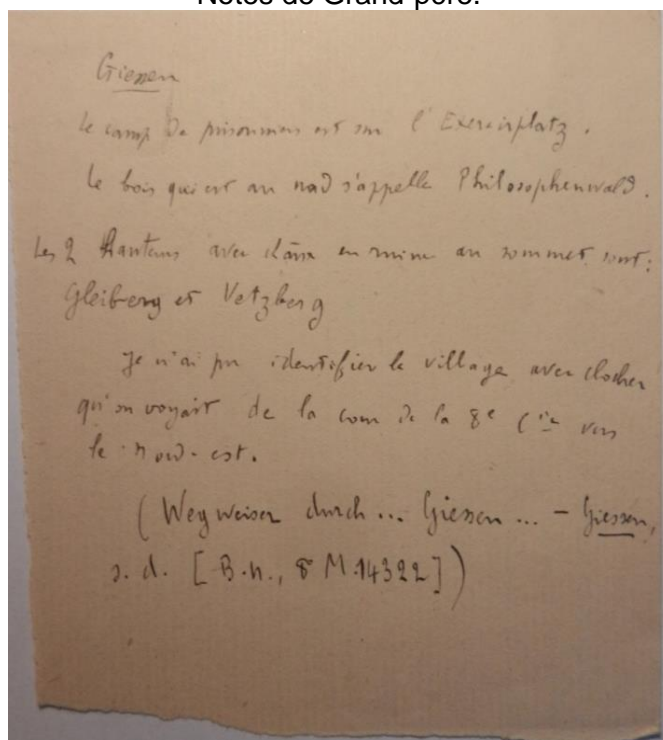
<sup>37</sup> Ne pas oublier qu'on est au début du siècle dernier et que la notion de confort, à cette époque, n'a rien à voir avec nos standards actuels !

## Documentation sur le camp de Giessen

Carte postale du camp de Giessen trouvée dans les archives de Grand-père.  
On aperçoit le tram.

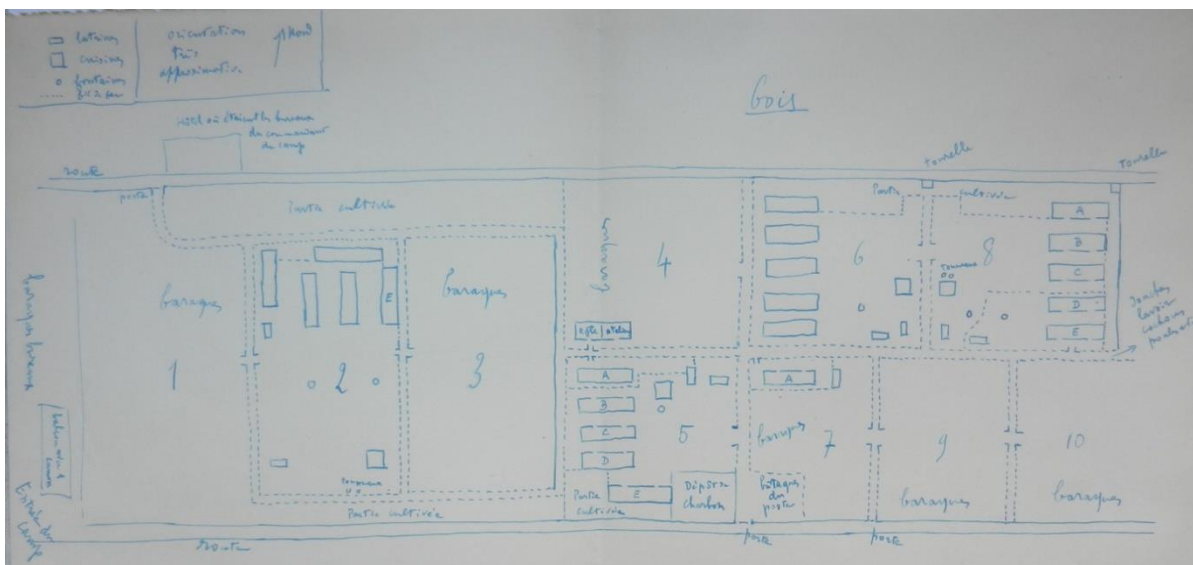


Notes de Grand-père.



\*La Grünbergerstrasse (entre Philosophenwald et Alter Friedhof) longe le camp de Giessen, situé sur l'Exercierplatz (dont je n'ai pas trouvé la trace sur le plan actuel). Grâce à Google maps ou via Michelin on peut « visiter » les châteaux de Gleiberg et Vetzberg que Grand-père a aperçus (au nord-ouest de la ville de Giessen).

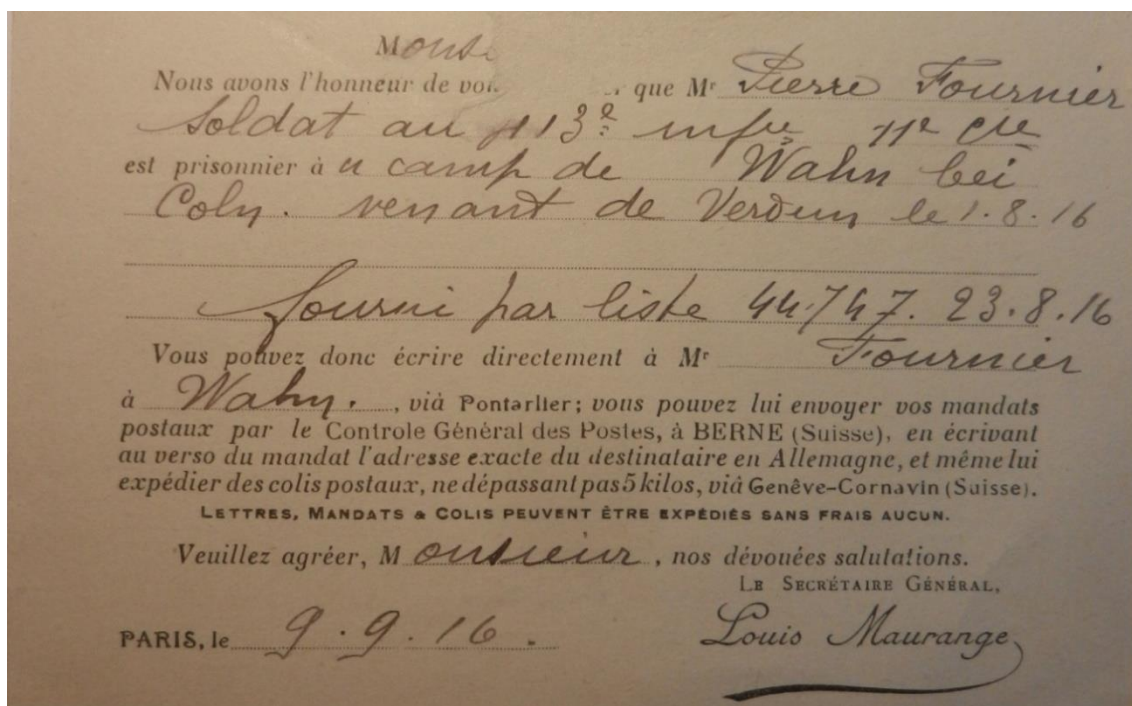
## Plan



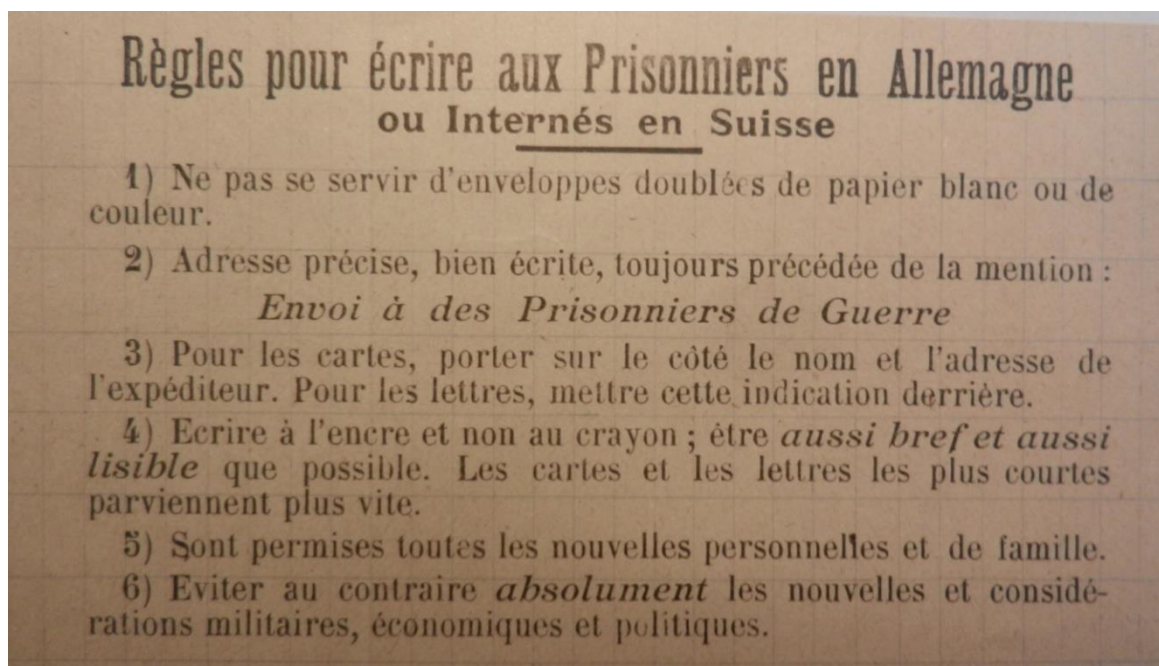
Plan dessiné par Grand-père

## Avis de La Croix-Rouge

\*Les parents de Grand-père ont été prévenus que leur fils était prisonnier, plus d'un mois plus tard. Cette carte de la Croix-Rouge Française l'atteste. Au dos, pas d'adresse. On ne peut donc pas savoir comment cette carte leur est parvenue.



## Consignes données aux familles de prisonniers



## Photos de Giessen

(Site allemand avec de nombreuses photos)

<http://www.lagis-hessen.de/de/subjects/gsrec/current/2/sn/bd?q=giessen+1915>

Fotograf : Firma Carl Neitholt, Frankfurt / Main

Bildrechte : Aus deutschen Kriegsgefangenenlagern, 1915-1916

Traduction : m.a. f.



Groupe de la 12e compagnie.  
S. 10  
(Page 10)



Groupe de sous-officiers français.  
Ces sous-officiers portent des uniformes différents, certains un brassard. Au premier plan, un sous-officier d'origine africaine. [\*Serait-ce le dénommé Çamba dont parle Grand-père ?]  
S. 8.



Nettoyage de tables et chaises par des prisonniers français.  
S. 34.



Prisonniers français dans la lingerie du camp.

Ils plient, enroulent ou rangent du linge à carreaux. Au fond, les fenêtres recouvertes d'une pellicule transparente. Le mur intérieur n'a pas de revêtement. A droite, un homme en uniforme allemand.

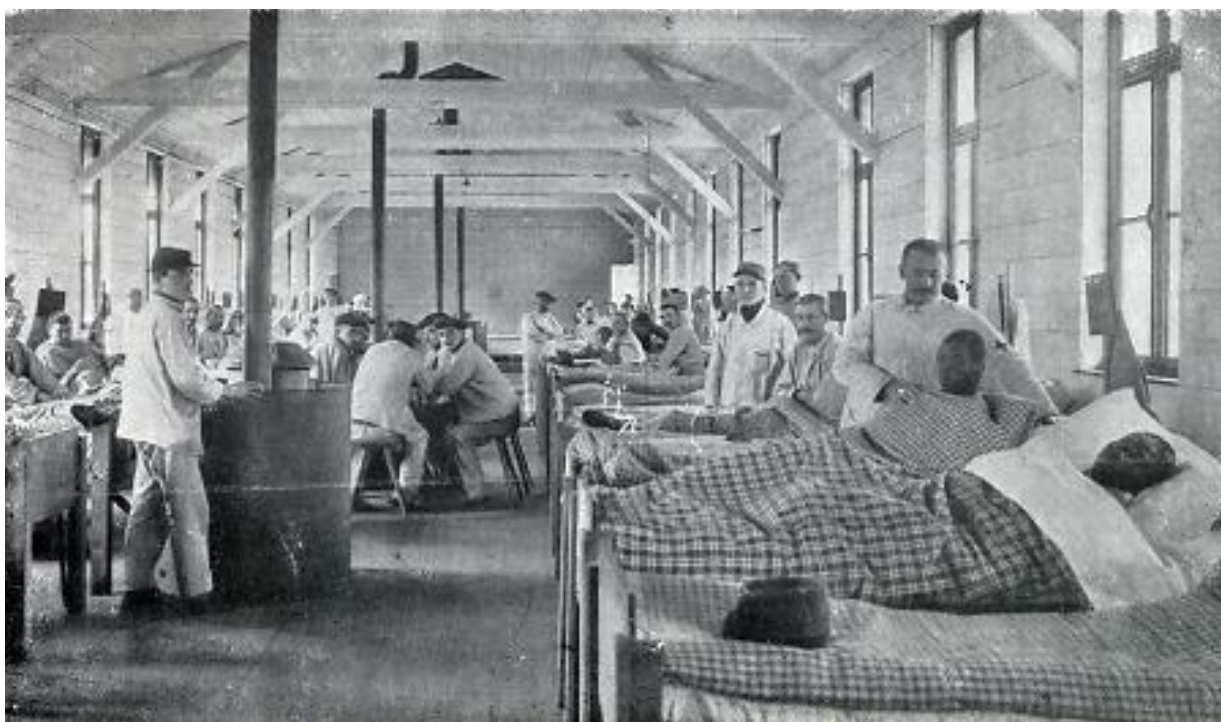
S. 37.





A l'infirmerie de Giessen.

A gauche, un prisonnier reçoit une pique dans l'oreille, un autre se fait poser un bandage. Les deux portent la coiffe des soldats français d'origine nord-africaine. Un troisième a un bras en écharpe. A droite, l'armoire à pharmacie. S. 4.



Hôpital pour prisonniers de guerre

Les prisonniers sont sur des lits individuels. Quatre poêles sont visibles. La pièce a des fenêtres sur la longueur, des deux côtés.

S. 40.

## Le camp de Giessen

*[\*Trouvé dans la Gazette des Ardennes n° 25, datée du 16. 12. 1916. Il est intéressant de comparer ce texte avec celui de Grand-père ... et de lire le texte entier sur le support numérique. Le style en est d'un lyrisme débridé !]*

... Prisonniers dans la région verdunoise, nous devons être dirigés sur le camp de Giessen.

Des paysages virgiliens succèdent à des vues de cités actives et laborieuses [*\*ou plutôt laborieuses ?*]. Nous pénétrons en territoire allemand. Un dernier regard vers la patrie et, avec un soupir, nous nous laissons aller à notre destinée. Mektoub !, comme disent les Turcs. ...

Giessen : tout le monde descend !

Nous voici au milieu d'une cohue de gens attristés et sympathiques. Ce sont des soldats permissionnaires ou en partance sur le front, – ce sont aussi des mères et des épouses.

Nous suivons notre geôlier qui arpente d'une jambe ingambe l'avenue de l'empereur. La coquette petite ville est propre comme un pfennig neuf. L'œil se repose amusé sur les gracieuses villas aux styles différents.

Sur les trottoirs, des arbres émergent fièrement du sol. Ils prennent, en cet hiver, une beauté intime qu'ils n'ont pas dans la gloire du feuillage et des fleurs. ...

Nous passons entre eux, le regard avenant des gens, les réflexions narquoises des impayables gamins, ...

### Le camp

Des séries de baraques de 600 mètres carrés chacune.

Pénétrons dans celle qui porte la lettre C ; à la 1<sup>ère</sup> compagnie. Là sont logés provisoirement les nouveaux ; ils y séjournent tout le temps qu'il faut pour faire peau neuve. Peau neuve est bien l'expression appropriée pour les circonstances, car les poilus sont recouverts de l'obsédante vermine dénommée « totos ». Cette maudite engeance opère de véritables ravages sur le corps.

La boue des tranchées est collée aux capotes, le linge est crasseux, l'homme aussi. Il s'agit de rendre à cet antédiluvien une apparence nette de l'individu normal. La santé est ébranlée des suites des fatigues subies sur les champs de bataille. Les visages sont blafards, les yeux cernés comme par du khôl oriental, les joues et l'estomac creux. Vite, le capitaine ordonne aux cuisiniers de servir un réconfortant bouillon ou café bien chaud.

Et cela à n'importe quelle heure de l'arrivée du détachement. ...

### Discipline – Distribution - Désinfection

Un triage minutieux des prisonniers est fait dans leur intérêt. Les malades sont inscrits au carnet de visite ; quelques-uns d'entre eux entrent au lazaret tout proche ...

Une revue des prisonniers est faite tous les jours. Les hommes doivent être lavés et leurs habits dans un état d'absolue propreté. ...

Chacun obtient un trousseau complet consistant en linges de corps et capotes, sabots, bottes, calots, gants. ... Nous partons pour la désinfection. ... nous pénétrons dans les chambres atténuées par une douce chaleur. Bientôt nous sommes dans le costume d'Adam avant le péché et sans feuille de vigne !

Des coiffeurs rasent les cheveux et parfois toutes les parties chevelues suspectées : il est des invertébrés si tenaces ! Les mollusques [\*sic] tiennent bon et pratiquent eux aussi la guerre d'usure. ...

Les habits des patients sont suspendus sur des appareils à désinfection qui sont insérés dans des espèces de four où les héroïques amis des poilus meurent asphyxiés par le gaz. Cette exposition crématoire dure deux heures. ... On sort de la désinfection allégé et heureux d'être enfin débarrassé d'habitants peu scrupuleux. ...

#### De la poste à la cuisine

... Deux à trois mille colis sont répartis quotidiennement entre les dix compagnies du camp. ... Chaque semaine, les chefs de baraque y viennent avec une corvée, pour la distribution des biscuits que le Gouvernement français fait envoyer aux camps depuis le 1<sup>er</sup> juillet dernier.

Les lettres viennent, elles aussi, adoucir ... l'exil. Ce sont les missives de la maman, de la « payse », du camarade ! Ceux qui ont reçu des colis préparent des mets nationaux dans des poêles chauffés à tout coke et charbon. ...

Faisons un tour à la cuisine. D'immenses marmites contenant chacune 500 litres bouillonnent sourdement. Soulevons un couvercle, une bonne odeur de soupe aux choux chatouille agréablement les narines. Là, se ballotent pêle-mêle, des choux, des morceaux de viande, des pommes de terre, des carottes. Tout resplendit de propreté ...

Une inspection très sévère de la cuisine est faite deux fois par jour. Un sous-officier prisonnier assiste aux distributions, vérifie les rations et veille au bon ordre.

Le magasin de vivres est tenu dans le meilleur état, les marchandises sont toujours fraîches et constamment contrôlées.

#### Cultes – Jeux – Spectacles

Mais nous voici au dimanche. Repos complet. Cependant l'appel de 8 heures doit fixer aux catholiques et aux protestants les heures de messe. Un curé prisonnier officie et prononce les sermons. Une baraque est convertie en chapelle. ...

... D'où partent donc ces mélodies ? Ce sont les « tommies » qui exécutent un air britannique ... Toute la musique ... De la flûte jusqu'au trombone en passant par le violon.

C'est qu'il y a, cet après-midi, deux grandes représentations extraordinaires aux 6<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> compagnies. Le programme est chargé à souhait. Les champions d'éducation physique rivalisent d'ardeur avec les acteurs. ...

Tous les sportsmen se donnent rendez-vous sur le terrain des jeux. Anglais au visage glabre, ... belges expansifs, français papillonnants s'y retrouvent : c'est le triomphe du muscle. ... Aux sons entraînants des musiques anglaise et française, les assauts de lutte et de boxe, les courses à pied et à la grenouille, les sauts, etc. ont lieu. ...

La compagnie voisine donne en première des « Premières » l'opérette « La fille du régiment » ou une revue [\*sic] du camp composée spirituellement par un vaudevilliste.

...

Nuit d'hiver ! ... Réunis autour des poêles, les prisonniers font de la stratégie en chambre pendant que ... d'aucuns se livrent à d'effrénées parties d'échecs. ...

### Le communiqué

A midi et à 20 heures a lieu la lecture du communiqué. Les journaux *Frankfurter Zeitung*, *General-Anzeiger*, la *Gazette des Ardennes*, la *Belgique* sont littéralement dévorés. Les commentaires vont leur train. ... Le lecteur est bien ici l'homme du jour. ...

Mais voilà Yvonnick qui nous conte ... la vie en commando. Le commando est le lieu où sont logés les prisonniers après le travail chez les particuliers. ... Il était placé chez des fermiers – cinq personnes – le mari, la femme, une fillette de 8 ans, un garçonnet de 5 ans et l'aîné qui court sur ses 18 printemps.

Après le travail méthodiquement et justement réparti, c'était la bonne soupe à la table commune. Une vieille bouffarde était ensuite allumée, ... Le garçonnet ... vient taquiner le bébé assis à cheval sur les genoux du prisonnier. ...

... Les bruits d'un bal retinrent mon attention. Ce sont les poilus qui ont organisé, à la bonne franquette, une soirée dansante !

...

Le camp de Giessen dort maintenant. Des songes peuplent le sommeil des poilus. ...

---

### Documents Mannheim



Grand-père (au centre) accompagné de quatre autres médecins (Féré avec le lorgnon, Dubarry à sa gauche).

Dimensions de la cour du Feld 2 du camp de Mannheim.

En les mesurant à pied (longueur des pas) j'avais trouvé 80 m sur 110. Les chiffres m'ont toujours paru un peu faibles. Le calcul qui se trouve ci-dessous et où les chiffres sont plutôt majorés et qui est fait entièrement de mémoire (12 janv. 18) donne 110 m. sur 199. On peut être avec certitude en calculant une certaine largeur 80 à 110 m. sur 110 à 190 environ.

Longueur de la baraque

2 m.  
1 m.  
1 m. dixième de lit dans chaque rangée = vingtaine de m.  
1 m.  
2 m.

Longueur de la cour

27 (on peut compter 30)

Donc : 2 baraques à 30 m = 60  
 1 entrebaraque = 10 m = 10  
 1 espace entre baraques et fil de fer = 10  
 1 espace entre baraque et cabinets = à la long. de 2 baraques = 60  
 cabinets et espace entre le troisième fil de fer = 19

Longueur de la cour au total = 199

Largeur de baraque :

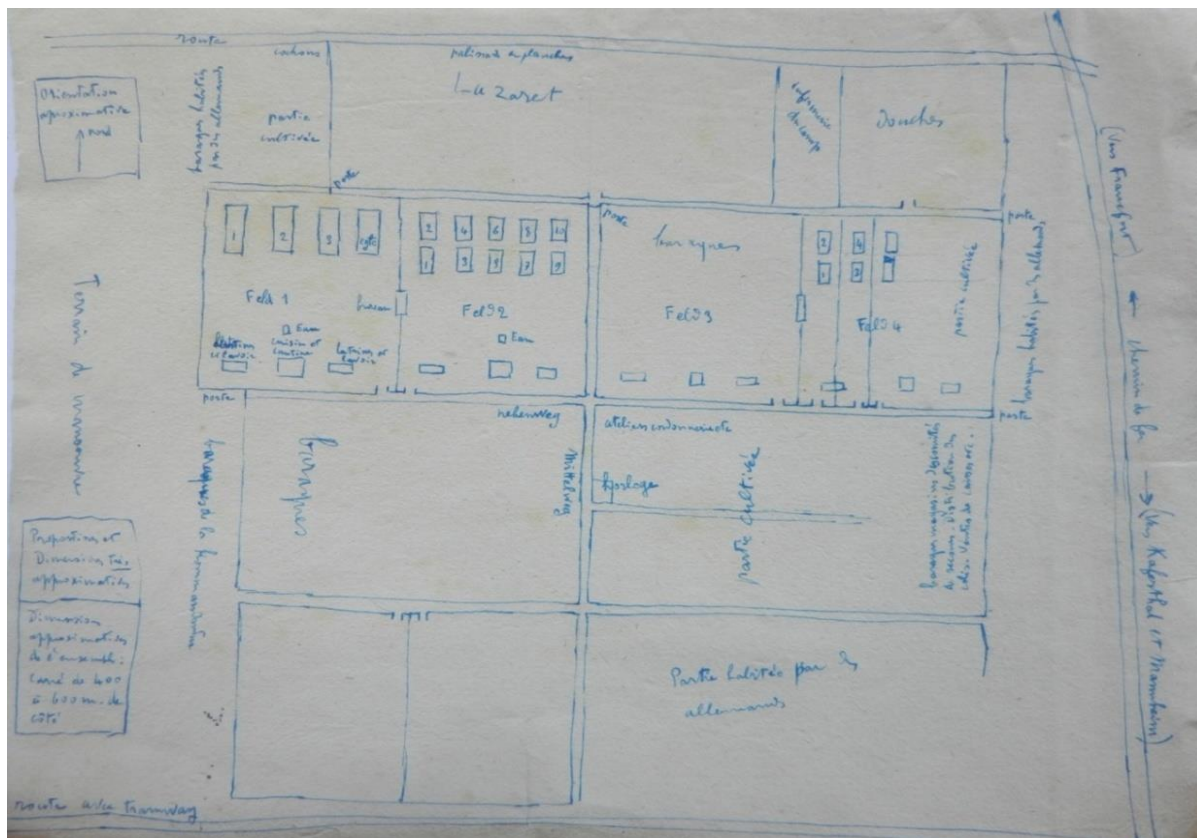
1 m. 2 m. 2 m. 1 m.  
1) 10 lits  
2) 10  
3) 10  
3 = baraque et intervalle de milieu

9 (on peut compter 10)

Donc : 9 baraques à 10 m = 90 m.  
 4 entrebaraque à 10 ans = 40  
 2 espaces entre baraque et fil de fer à 10 m. au max. = 20

Largeur de la cour au total = 110

Notes prises par Grand-père.



Plan du camp de Mannheim par Grand-père.



Découpé et conservé par Grand-père dans le journal *Erstes Morgenblatt der Frankfurter Zeitung* du 26 juillet 1917.

Donnerstag, 26. Juli 1917

Erstes Morgenblatt der Frankfurter Zeitung

Il s'agit de l'annonce du décès du Feldwebel très peu apprécié par les prisonniers, « mon cher et bon mari, père attentionné de mon enfant ». L'enterrement a lieu après une cérémonie dans la salle funéraire israélite.

[\*Extraits d'un autre article paru dans cette revue, intitulé « Le médecin allemand », lui aussi illustré par des photographies en noir et blanc. Certains passages sont résumés.]

### Le médecin allemand

Dans les départements occupés du Nord de la France, le manque de médecins se fait ressentir douloureusement ... Aussi, déjà un des premiers jours après l'invasion allemande, vers le soir, dans la maison du médecin militaire, un coup de sonnette se fit entendre. C'était une mère désespérée qui venait implorer secours pour son enfant gravement malade. Le médecin allemand l'accompagna, il aida, il soigna l'enfant. Le bruit s'en répandit si rapidement que le lendemain, quand le docteur rentra du service, il trouva sa porte assiégée par un nombre de malades ; quoique fatigué, il donna de suite une consultation ... [*Un asile en mauvais état est réquisitionné, restauré par les soldats allemands et transformé en hôpital flambant neuf.*]

Les bonnes sœurs d'abord devant ces Allemands qui étaient venus trafiquer dans la maison, craintivement s'étaient retirées dans leurs appartements. Puis, curieuses, elles vinrent voir ; elles regardèrent tout étonnées ; et enchantées de la métamorphose, elles s'offrirent de soigner les malades de l'hôpital allemand ...

[*Le succès est immense ; on embauche des garde-malades laïques ; chaque jour il y a des consultations gratuites, et une foule s'y presse.*] Puis le médecin vient, se met au travail. Cela dure des heures. Il ausculte chacun avec la même attention et la même amabilité ; il donne ses ordres, prend ses dispositions, prescrit ses ordonnances. Et quand les malades sont pauvres, il ne l'envoie pas chez le pharmacien ; il leur partage les médicaments de son droguier. Puis il va faire les petites opérations dans une autre salle, aidé par deux infirmiers, infatigables comme lui, faisant comme lui ce travail supplémentaire volontairement ... Après la polyclinique<sup>38</sup>, le médecin visite les différentes stations de l'hôpital, contenant environ 120 lits ... Et tout cela, à côté de son service de médecin militaire, de sorte qu'il travaille de sept heures du matin jusque tard dans la nuit.

... Le médecin est connu et respecté de tous. Et les temps sont passés, où, au début, les malades venaient frapper clandestinement chez lui à l'approche de l'obscurité, et où, le lendemain, ils feignaient dans la rue de ne pas connaître l'Allemand. Alors un terrorisme secret fut exercé par une partie de la population, et l'on risquait de se faire mettre, par des chauvins exaltés, sur la liste des mauvais patriotes. Mais un jour, une mère, qui venait prendre à l'hôpital son enfant guéri, le conduisit dans la polyclinique, le hissa au milieu des assistants et s'écria : « Qu'on dise contre les Allemands ce qu'on veut ! Leur médecin m'a sauvé mon petit. Je le proclame hautement. » Et peu à peu, le régime de la méfiance diminua.

Les traitements sont gratuits. Pour les soins d'hôpital et pour la nourriture, on paie deux francs par jour aux sœurs. Les malades aisés peuvent s'acquitter de leur dette en faisant un don à l'établissement. Et c'est avec ces suppléments d'argent qu'on achète les instruments nécessaires et qu'on aide les malades pauvres ... Ni la commune de Charleville, ni les autorités allemandes ne versèrent une subvention régulière à l'hôpital ... Ajoutons encore que plus d'une famille, dont la pauvreté a été devinée à l'hôpital, continue, quand son malade n'y est plus, à recevoir des vivres ou des petites sommes d'argent, et qu'ainsi il y a

---

<sup>38</sup> J'ai respecté l'orthographe de l'original.

eu bien des larmes séchées, bien des soucis amoindris. C'est devenu un foyer de bienfaisance rayonnant dans le pays.

La reconnaissance des ruraux se témoigne souvent d'une manière fort touchante. Il y a des paysannes qui envoient des bas tricotés par elles-mêmes, ou bien des œufs, du beurre, une poule à leur bon médecin ... [*\*qui reçut également une attestation signée par un maire voisin, affirmant que tel citoyen a été soigné et guéri par le médecin allemand. Et même des enfants expriment leur reconnaissance par des lettres. Suit une longue phrase ruisselante de bons sentiments.*]

Voilà une courte description de l'activité bienfaisante que déploie un certain médecin allemand dans un département français du Nord. Mais combien y en a-t-il qui agissent de même ! Partout les médecins-majors allemands se vouent de bon cœur à la population française. Et ils apportent leurs secours à des centaines de mille de ces habitants, sans penser une seconde que leurs maris, leurs pères, leurs frères, tout près, au front, se battent contre les soldats allemands. Ils agissent ainsi, conscients de leur haute mission humanitaire et pacifique au milieu de la guerre.

W. Scheuermann



Timbres-monnaies de Mannheim.  
Notes de Grand-père concernant le camp de Mannheim.



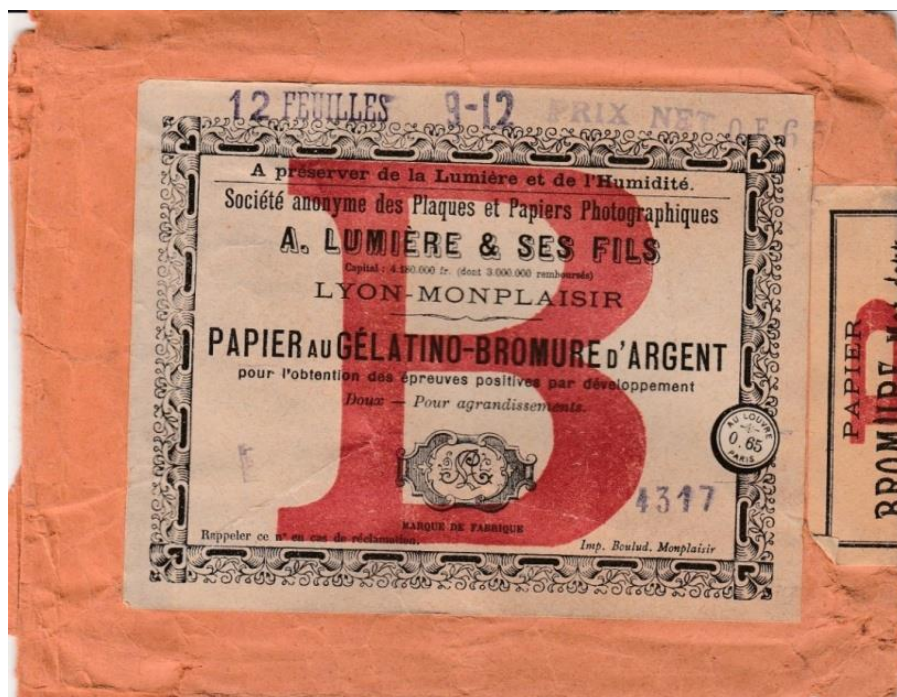
## Matériel photographique

### Pochettes de papier photographique



Les photos des pochettes de négatifs (A,B,C,D)

A gauche : Au dos, écrit de la main de Grand-père : « A - Picardie - août sept. 1915 », 83 (photos).  
 A droite : Au dos de la pochette l'inscription : Photographie O. Hauquart, 30, rue des Trois Cailloux, AMIENS - Ecrit de la main de Grand-père : « B - Artois: sept 15 - nov. 15 ». On devine les mots « demi brillant » en haut de la pochette.



Au dos « C - Franche-Comté ; Camp d'Arches ; Alsace - déc. 1915 - avril 1916 (66 photos).

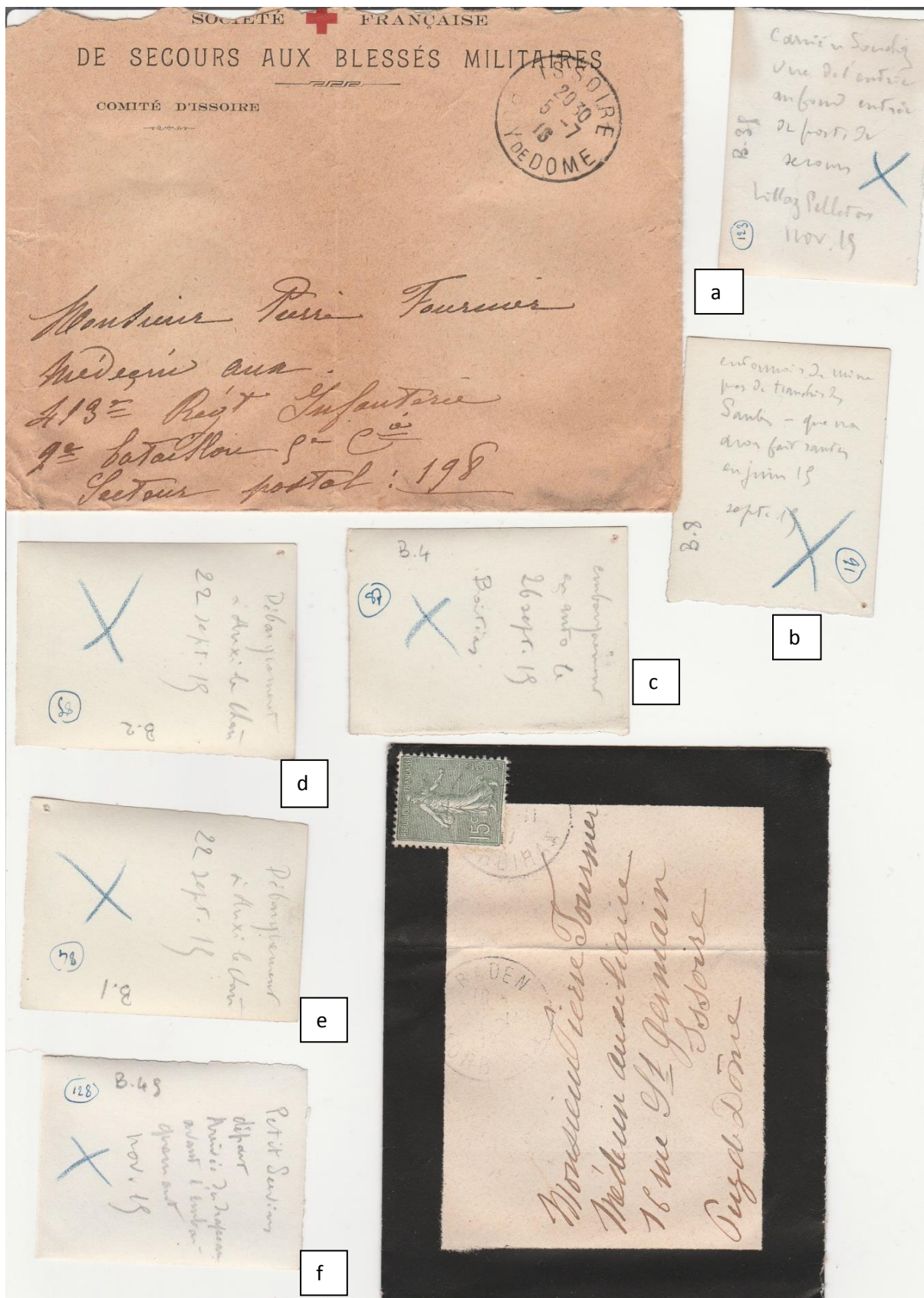
Une étiquette de couleur rouge-orangé met en garde : « N'OUVRIR la POCHETTE que dans la chambre noire ou à une lumière jaune. LIRE L'INSTRUCTION ».

Au dos une étiquette : « EXIGER CETTE ETIQUETTE SUR LA FERMETURE » avec une signature manuscrite d'A. Lumière. Grand-père a écrit : « D - Barrois Verdun - avril 1916 » et le chiffre 85 entouré d'un cercle (nombre de photos).

Quelques exemples de tirages contacts



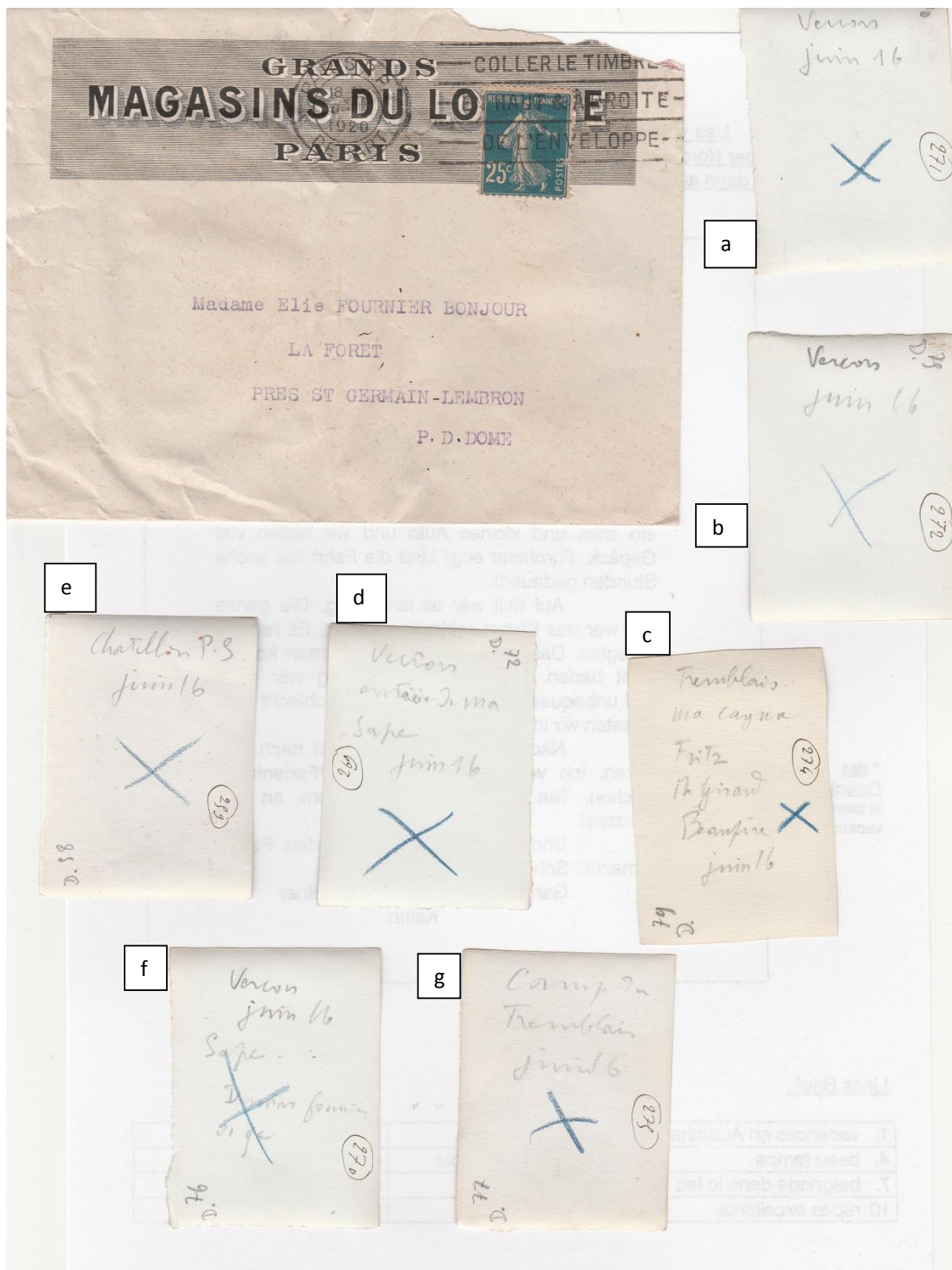
Pochette B – tirages recto.



Pochette B – les mêmes, verso.



Pochette D - quelques tirages recto.



Pochette D – les mêmes, verso.

## Quelques notes sur les P.G. allemands

Prises à l'occasion de mon service à Pont-du-Château.

1918

[\* Sur une feuille double format écolier et prise à l'envers (le bon côté portant un titre barré sans rapport avec les notes), Grand-père, qui a soigné des prisonniers de guerre (P.G.) allemands à Pont-du-Château, au Bitume<sup>39</sup>, a écrit le titre ci-dessus, et il a découpé et collé, à l'intérieur de la double page, cinq passages tirés d'un de ses carnets à couverture noire.]

*Page de gauche.*

*Le texte commence en bas de page du carnet et continue sur le haut de la page suivante.]*

31 mars 1918. Dimanche

Vu : Bitume. Assisté à la distribution des colis. Il s'y trouve un colis de conserves venu de Suisse. Deux autres colis sont de bons colis, les autres (une quinzaine) de tout petits colis : un contient deux p. chaussettes, un autre une casquette, deux ou trois du pain, un une tranche de lard, un des cigares. On y trouve tabac, pain, lard, sucre, miel artificiel, saucisses (dans un seul colis), du beurre (dans un seul colis), de l'avoine (dans un seul colis), du café (ou ersatz, je ne l'ai pas vu de près) et quelques autres petites choses comme un paquet de bouillon kub, etc. ...

Dans un peloton de fil, le caporal voit un papier et veut le sortir. Le prisonnier dit : « Es ist ein klein Stück Papier<sup>a</sup>. » Enfin le caporal parvient à extraire une lettre. On y

a) *Petite erreur grammaticale!*

trouve des craintes sur la santé des prisonniers, puis des encouragements banaux : l'Allemagne ne souffre pas de la famine. Dieu est avec nous. Nous avons fait la paix à l'Est. Nous espérons l'avoir bientôt à l'Ouest. – Dans un autre colis, on trouve un numéro du « Lokal Anzeiger » de Berlin qui est confisqué et ne contient rien d'intéressant.

La monnaie des prisonniers consiste en petits rectangles de carton, de couleur variant selon la valeur. Il paraît qu'ils ne reçoivent pas de fortes sommes en mandats.

Un commerçant de Seychalles est tenancier d'une cantine ambulante qui passe une fois par semaine. Mais comme objets d'alimentation, il ne vend guère aujourd'hui que du fromage et de la végétaline.

[\* *Page de droite.*]

---

<sup>39</sup> Ce terme désigne sans doute le quartier où se trouvait l'usine qui a exploité le bitume de la « Mine des rois », SMAC, et qui fabriquait des « pavés » d'asphalte.

18 mai 1918

Vu au Bitume distribution de soupe : chaque P.G. a une pleine gamelle d'équipement française de haricots. Le contenu de la ga-

-melle a une consistance raisonnable. Le pain est partagé et pesé exactement par un des cuisiniers. Les employés à l'usine reçoivent du directeur de l'usine, en supplément, du vin et des pommes de terre.

6 juin 1918. Jeudi :

Appelé au Bitume pour un accident. J'y arrive au moment d'une distribution de colis à laquelle j'assiste : une quinzaine de colis, presque tous très supérieurs à ceux que j'avais vu le 31 mars. Beaucoup de pain ou biscuits et tabac ; sucre aussi et lard. Dans un pain est découverte une lettre, dans une boîte de fer blanc, écrite en polonais. Quelques jours plus tôt, aussi dans un pain, avait été trouvée une lettre dans un tube de verre en allemand (dont j'ai pris copie : contenant plaintes sur les difficultés de ravitaillement en Allemagne.)

### Première lettre

*[\*Le texte est en partie écrit au dos d'une lettre à l'en-tête de la Préfecture du P.d.D., service des réfugiés, datée du 17 novembre 1917, dans laquelle on reproche à Grand-père de ne pas avoir échangé à temps « les bons du Syndicat Ardennais de ravitaillement pour la région de Sedan et [\*ceux] des villes de Roubaix et Tourcoing ». Il pourra faire une tentative auprès des autorités militaires « en indiquant à quelle date et par quel convoi [\*il est] rentré en France ; [\*il devra] également transmettre en communication le laissez-passer avec la carte d'identité délivrée à Evian ou Annemasse<sup>40</sup>. »*

*Je tente une traduction approximative et malheureusement partielle de la lettre, car ce texte présente d'une part de nombreuses fautes de toutes sortes, et d'autre part des lacunes, mots non lus ou mal transcrits<sup>41</sup> par Grand-père, ce qui le rend parfois obscur. De plus, le style en est chaotique, mais la lettre est intéressante quand elle est compréhensible. Grand-père ajoute au bas du texte .]*

Lettre saisie dans un pain, dans un tube de verre, adressée au P.G. Domaniecki (cantonement de Bitume) dans les premiers jours de juin.

Mon cher fils, je t'envoie de nouveau un petit paquet au cas où le pain de froment ne serait plus bon. Mais au moins, je vais te décrire notre bonne vie. Chez nous, on a 200 g de viande par tête par semaine, et une fois par semestre, il y a 50 [\*probablement grammes] de viande de porc, mais ni lard, ni suif. Et toutes les deux semaines, 40 g de margarine par tête, mais du genre graisse pour bottes ou pour voiture, ... [\*expression incompréhensible] et seulement toutes les trois semaines, 30 g de bon beurre, le tout

<sup>40</sup> Ah ! La paperasserie !

<sup>41</sup> La lettre est écrite, forcément, dans l'ancien alphabet allemand, difficile à décrypter pour un non spécialiste, à plus forte raison si l'auteur de la lettre ne forme pas bien ses lettres, un peu comme le fait Grand-père par exemple !!!!



seulement avec ticket. 7 livres de patates par semaine, 5 livres de plus pour les travailleurs de force avec tickets supplémentaires. A devenir fou ... [*\*phrase incompréhensible où il est question de lard*]. Une demi-livre de confiture ou miel artificiel par tête.

Hier j'ai été à Boleslau [*\*J'ai trouvé un village de Silésie portant ce nom*]. J'ai passé partout dans le village et même en demandant avec insistance, j'ai pu ainsi [*\*en ?*] rapporter  $\frac{3}{4}$  de livre, seulement quatre cadeaux. Les gens vont même jusqu'à porter ... (un mot non lu<sup>42</sup>), volent chez ... (un mot non lu) rien que pour avoir quelque chose, ils vont jusqu'au-delà de Breslau pour chercher de quoi manger et ils marchent tellement que ... [*\*phrase incompréhensible*]. Et ensuite, si un gendarme les surprend il confisque tout, et en plus il met une grosse amende : un mark par livre de produit saisi. Et les gens exigent jusqu'à 15 mark pour une livre de beurre. ... Chaque semaine aussi, les gens sont réquisitionnés ... Ils doivent ... (un mot non lu) du beurre. Les céréales sont mesurées et facturées. Tout avec tickets. Il y a très peu de choses. Un costume coûte jusqu'à 300 - 400 mark, un bon pour des vêtements une fois par an, et pas plus ; que tu en aies ou pas, ce monsieur s'en moque. Question chaussures : une paire par an, également avec ticket. Ici, ce n'est que souffrance, pire que pendant la guerre. On ne trouve rien aussi facilement qu'autrefois, rien du tout. Nulle part on ne peut avoir un morceau de saucisse. J'ai été jusqu'à Kattowitz, chez les juifs polonais, ils font de la contrebande de savon et de charcuterie, mais sous le manteau. On peut avoir 50 g. de savon de guerre : ce n'est que du sable, qu'est-ce qu'on peut laver avec ça ... Alors je vais à Kattowitz, chez les juifs polonais. Je ne peux pas t'envoyer de viande puisque je ne peux en trouver nulle part, on ne trouve rien, que 200 g de mouton ou bœuf par semaine. Ces salauds de gros lards ... (un mot non lu), ils ont encore tout, et nous, pauvres gens, on est là, à errer partout comme des vers et à faire partout la queue pendant des heures.

Kurseja, l'instituteur, est, lui aussi, mort à la guerre et nombre de tes camarades ont déjà sauté sur des mines la semaine dernière. De nombreux télégrammes sont arrivés le jour où Kurseja a été tué. Peut-être jusqu'à 1000 hommes de Bielschowitz<sup>43</sup> sont déjà enterrés en terre ennemie.

Et les ennemis doivent travailler, même le dimanche, et la nourriture pour ces gens consiste en ..... et en ..... [*\*deux mots incompréhensibles*]. Notre Georg, il m'apporte toujours des sacs venant des paquets que les Russes reçoivent de chez eux et nous avons eu une fois une bonne chemise, pas de toile si fine, un mètre de toile : 25 m. [*\*mark ?*], un ... (un mot non lu) de pommes de terre : 9 mark, absolument indescriptible !

Je t'envoie ce que j'ai réussi à acheter. Comment vas-tu ? Si tu devais avoir là-bas le sort qu'ont les Russes ici, j'en pleurerais jour et nuit. Certains sont déjà revenus de captivité, et ils regrettent d'être venus : ils obtiennent huit semaines de congé et doivent retourner au front. Ça doit être terrible et fou d'y aller maintenant. En tout cas, tu es mieux là où tu es que là-bas, sous ... (un mot non lu, signifiant obus ou quelque chose d'approchant). Ecris-moi aussi une grande lettre. Bien le bonjour de la part de tout le monde. Hier, je suis revenu de faire des provisions ... [*\*mot suggérant probablement l'idée d'aller loin*]. Chaque semaine je vais à Ratibor, car sinon, on n'a rien à manger, trop peu de pain, de pommes de terre, 1  $\frac{1}{2}$  [*\*probablement livre*] de sucre par mois par personne, tout avec ticket.

<sup>42</sup> Les parenthèses « (un mot non lu) » sont écrites par Grand-père.

<sup>43</sup> La région de Kattowitz a été entre 1873 et 1922 un district prussien en Haute Silésie. Bielschowitz et Ratibor : villes près de Kattowitz.

### Autre lettre

[\*Grand-père a recopié une autre lettre sur une feuille de papier bleu, sur recto-verso. L'auteur écrit un allemand très correct, le texte est très lisible et donc plus facile à déchiffrer. Grand-père ajoute au bas du texte :]

Lettre trouvée dans un paquet de tabac, 18 juillet 1918, au Bitume (adressé au prisonnier Paulsen, né à Tondern<sup>44</sup>, instituteur, nationalité Schleswig-Holstein).

Tondern, le 12. 6. 1918

Mon cher frère,

Quand cette lettre arrivera dans tes mains, tu te réjouiras certainement. Hier Paga a reçu ta lettre et ta photo. Mais, cher frère, sur ton bon visage, la guerre a inscrit, hélas de façon trop nette, les traces de chagrins et de privations. Ce que cette guerre cruelle exige de nous comme sacrifice est indescriptible. Je suis tellement désolé quand tu écris au sujet de festivités et pâtisseries, frère ; si tu savais comment sont les choses dans notre patrie allemande en ce qui concerne les produits alimentaires. Quand je pourrai, je t'enverrai quelque chose. On arrive à avoir toutes les denrées alimentaires, avec ticket, par tête, en grammes, distribuées par semaine : pain trois lb [*\*abréviation mal identifiée : soit pour une livre, soit pour « Laib », une miche de pain*], viande 150 g, beurre 70 g, sucre 275 g, confiture 1 /2 lb [*\*probablement livre, dans ce contexte*], lait entier seulement pour les enfants jusqu'à six ans et pour les malades. Nous autres, on a droit à du lait écrémé. Toutes les trois semaines, on a une demi-livre de gruau et d'orge mondé. Tous les quinze jours un œuf. On ne trouve quasiment plus d'épices, et seulement à des prix prohibitifs jusqu'à 80 - 90 [*\*mark*] la livre. De la poudre de savon : ¼ lb par mois. Tout ce qui produit [*\*dans le*] sol est confisqué par l'autorité militaire et affecté au commerce dans des quantités prédéfinies. Et il n'y a pas beaucoup plus à aller chercher chez les paysans, car ils sont trop sous contrôle. Maintenant, un usurier existe chez nous qui a tous les produits alimentaires possibles et tout ce qui est nécessaire pour vivre, c'est à peine croyable. C'est ainsi que dans les grandes villes et les régions industrielles, on paye jusqu'à 25 [*\*mark*] la livre de beurre et de lard. Et encore, on n'a pas à se plaindre, car nous avons notre liberté et nous n'avons pas la guerre, ici au pays. On se console toujours du malheur des autres.

Ça fait maintenant déjà trois ans que tu es prisonnier, frère, et Paul trois ans et demi, frère. Qui aurait pu nous prédire alors, quand vous êtes partis si enthousiastes, vous les courageux. Depuis sept mois, je n'ai pas eu de courrier de Paul, ce ... (un mot non lu) est terrible, mais on va ... (un mot non lu). Les chers enfants seront grands avant que leur père ne puisse les voir. Gerhard va avoir quatre ans maintenant et ne connaît pas son père. L... va avoir dix ans, va à l'école et est en déjà en quatrième année<sup>45</sup>, il a en moyenne de bons résultats, mais il ne n'arrivera pas à faire des études longues. Je crois qu'on en fera un artisan ; il n'est pas très costaud non plus et se plaint toujours de douleurs dans le dos et tousse assez souvent. L'hiver dernier, il a été pendant trois mois sous traitement médical, mais cela n'a pas tellement aidé. ... (Suivent des nouvelles de famille du même genre.)

Ecris-moi tout de suite, s'il te plaît, pour me dire si tu as reçu cette lettre. Encore bien le bonjour ... (un mot non lu, [*\*vraisemblablement un mot d'affection*]) de ta fidèle sœur. Je désigne le paquet de tabac contenant les lettres par la marque « Blume<sup>46</sup> ».

<sup>44</sup> Actuellement ville danoise à la frontière dano-allemande, en danois « Tønder ».

<sup>45</sup> Les Allemands comptent les années d'école à l'inverse de nous : de 1ère pour notre CP à 13<sup>e</sup>, actuellement 12<sup>e</sup>, pour notre classe de terminale.

<sup>46</sup> Blume = fleur, bouquet (vin), mousse (bière). Probablement une marque de produit.

## Caricatures

<http://www.caricaturesetcaricature.com/article-les-cartes-postales-satiriques-pendant-la-premiere-guerre-mondiale>

Certains dessins sont expliqués sur le site et j'ai recopié le texte en l'état. J'ai parfois rectifié une traduction qui me paraissait incorrecte ou ajouté un commentaire.



[\* « Dreschplatz = aire de battage »]  
Nun aber wollen wir sie dreschen!

[\* « Maintenant, on va les battre ! » Par terre : France, Russie, Angleterre, debouts : Japon, Egypte, Serbie, Monténégro, Belgique]

Inconnu / upload by Beroesz - Museum of Hungarian Military History (Hadtörténeti múzeum), Budapest.



[\* Sur le chapeau haut-de-forme :] Deutschland über alles [\* « l'Allemagne par-dessus tout », début de l'hymne allemand.]

Dokte Doktor – Fräulein – Herr Representant, Kamelote, Dokumente d'espionnage [\*sic] – Herr Professor – Ober-Leutnant

(Sans nom d'éditeur. Carte postale illustrée signée Ch-léo.)



Fig. 19 : Leur façon de se battre – Cinq contre un, ils sont braves ! – A force égale... ils se rendent ! – Kamarade ! Partons !

(Sans nom d'éditeur et d'auteur.)

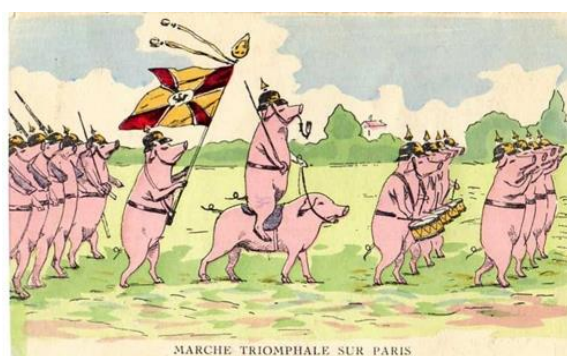


Fig. 18 : Marche triomphale sur Paris.

(Editions AR Paris. Carte postale illustrée anonyme. Exemple d'animalisation de l'ennemi.)

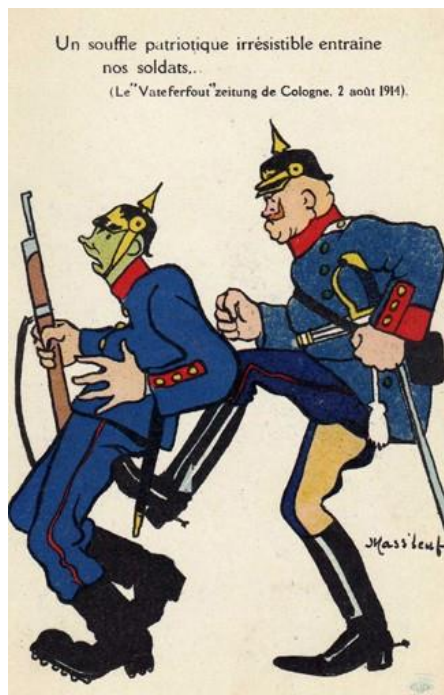
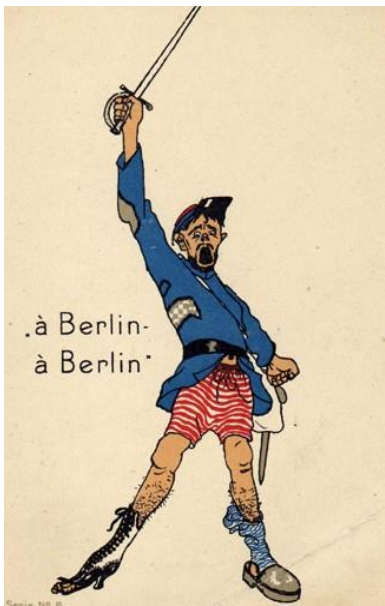


Fig. 21 :  
 Un souffle irrésistible entraîne nos soldats.  
 (Le Vateferfout Zeitung de Cologne, 2 août 1914).  
 (Editeur Imprimerie provençale de Marseille. Carte postale illustrée de Mass'Beuf.)

Fig. 5 : Stillstanden ! Ihr Banditen.  
 [\*Garde-à-vous, bandits !].  
 (Editions PFB. Carte postale illustrée signée H. Zahl. Un officier allemand passe en revue les ennemis du Reich.)



Fig. 47 :  
 On notera la veste d'uniforme rapiécée, l'absence de pantalon, la pantoufle et la bottine de femme.  
 Cette carte veut symboliser à la fois le côté chauvin des Français et leur absence de discipline militaire.  
 (Sans éditeur ni nom d'auteur.)



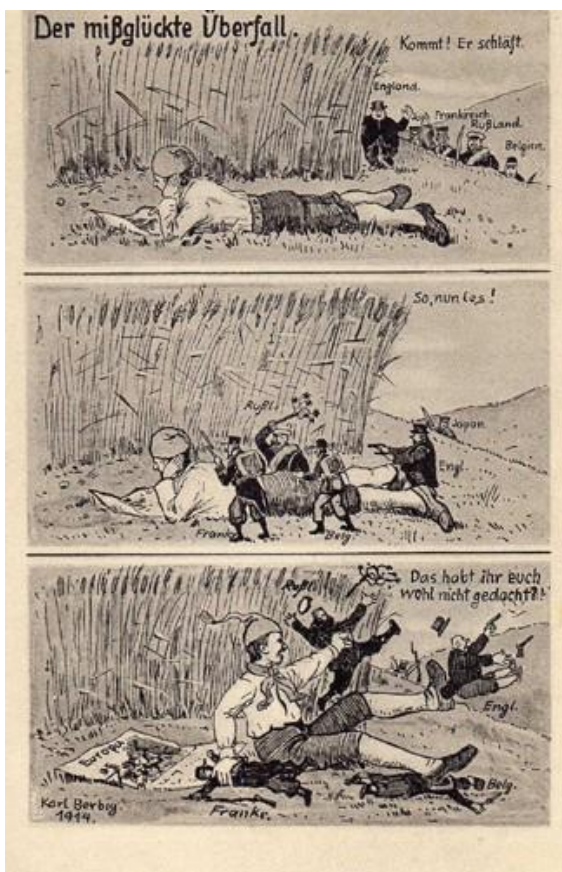


Fig. 39 : Der mißglückte Überfall.

[\*L'attaque malheureuse].

Cette carte conçue comme une petite bande dessinée illustre le thème d'une Allemagne pacifique attaquée injustement par les Alliés.

Dans la première case, alors que Michel [\*personnage symbolisant l'Allemand de base], couché le long d'un champ de blé symbolisant la prospérité du Reich, est plongé dans l'étude d'un livre, John Bull dit à ses sbires : "Venez, il dort".

Dans la deuxième case, John Bull ordonne à ses hommes de main de passer à l'attaque.

Dans la troisième case, Michel met en déroute ses ennemis en disant : "Vous n'aviez pas imaginé les choses comme ça? !" On découvre alors que le livre étudié par Michel est une carte de l'Europe qui annonce les futurs changements territoriaux.

(Editions E. Spillner. Carte postale illustrée signée K. Berbig.)

Fig. 40 :

[\*Ne poussez pas ! Chacun son tour !

– A chaque coup de feu un Russe !

– A chaque coup un Français !

– C'est au tour de l'Engliche maintenant.

– Au Japon, aucun coq ne chante [\*= personne ne s'en soucie - ma].

– Ce n'est pas vous, en Belgique, qui pouvez nous importuner.

– Même les poules se rient des Monténégrins.

– En Serbie aussi on doit mourir !]

(Carte postale illustrée d'un certain Schröder.)





[\*Chaque coup de feu – un Russe,  
chaque coup – un Français,  
et à chaque tir de notre flotte,  
un bateau de guerre anglais sombre!]

Dieser Reim ist teilweise heute noch bekannt. Durch die verharmlosende Darstellung erscheint Krieg fast als etwas Lustiges ...

[\*Cette comptine est encore connue de nos jours. Cette représentation innocente de la guerre la fait paraître comme quelque chose de drôle.]

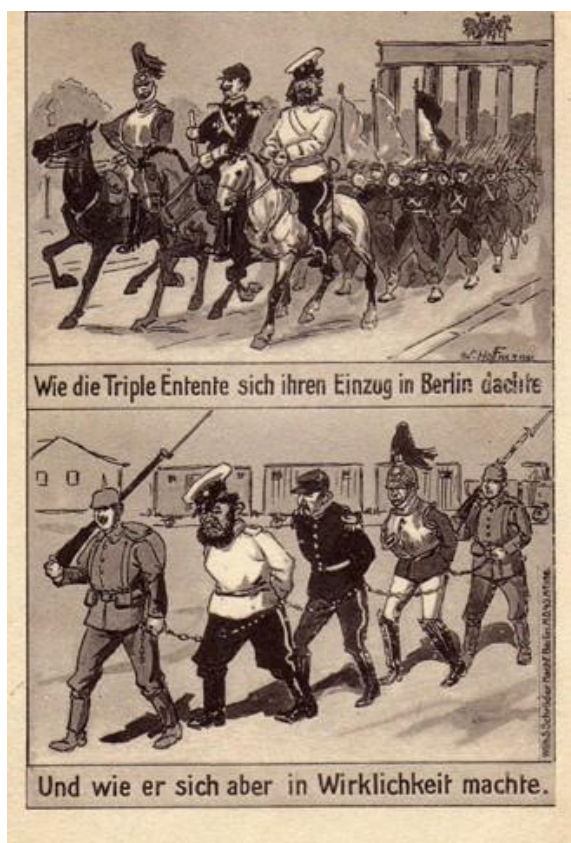


Fig. 42 :

Wie die Triple Entente sich ihren Einzug in Berlin dachte ... und wie er sich aber in Wirklichkeit machte.

[\*Comment la Triple Entente imaginait son entrée à Berlin ... et comment elle l'a faite dans la réalité.]

(Editions W. Schröder de Berlin.  
Carte postale illustrée signée Ad.  
Hoffmann)



Fig. 48 : Das Loch in der Hose.

[\**Le trou dans le pantalon.*]

Marianne recoud le trou fait dans le pantalon d'un soldat par la défaite de 1870. Au mur, on remarquera le portrait de Napoléon III.

(Carte postale illustrée signée E. H. Nunes. Editions Meggendorf-Blätter de Munich.)



Fig. 50 : Die kranke Marianne.

[\**Marianne malade. Vous souffrez de la maladie anglaise, Madame ; je vous ai prescrit une poudre allemande. Cela devrait aider !*]

(Au chevet de Marianne, on reconnaît le président Poincaré en larmes.)

(Carte postale éditée par la poste aux armées d'après une caricature K. Arnold, parue dans le *Liller Zeitung*.)



Fig. 8 : Un rêve.

Carte postale illustrée anonyme.

Guillaume II efface la carte de l'Europe pour écrire à la place le mot Germania.

(Sans nom d'éditeur.)



Fig. 13 :

Bureau de l'agence Wolff :  
[\*C'était avec Havas et Reuter l'une des trois grandes agences de presse de l'époque.]

L'agence Wolff -

Ecrivez : Sommes devant  
Bordeaux - Bons vins.

(Editions ALD.

Carte postale illustrée  
anonyme.)

D'après <http://ecole-alsacienne.org/spip/les-dessins-de-la-grande-guerre.html> :

[\*En juin 1916, M. Testard, professeur de dessin à l'École alsacienne, demande à ses élèves d'illustrer la guerre. Une trentaine de ces dessins ont été exposés, pour la première fois, lors des Journées du Patrimoine en 2006.

Cette série ... laisse apparaître trois axes principaux : 1. scènes de guerre proprement dit ; 2. dessins patriotiques ; 3. dessins satiriques.

Les légendes ont été rédigées par Pierre de Panafieu.]

#### « LES DERNIÈRES CARTOUCHES »

Le titre fait référence au tableau de Alphonse de Neuville présenté au Salon de 1873 qui peint les ultimes combats avant la défaite de 1870. Ici les rôles sont inversés : trois soldats allemands sont faits prisonniers par un seul soldat français. On notera l'influence exercée par l'œuvre du dessinateur Forton, le père des *Pieds Nickelés*.

Auteur : Jean Raudnitz, élève de 1908 à 1919.



#### « LES ATROCITÉS ALLEMANDES »

Ce dessin de pillage et de massacre reprend tous les thèmes de l'atrocité des Allemands. Nul n'échappe au massacre, femmes, enfants, vieillards. L'auteur est Jean Bruller, dit Vercors, l'auteur du *Silence de la mer*, publié clandestinement durant l'occupation. Jean Bruller a été élève de 1910 à 1921.

Auteur : Jacques Labat de Lambert, élève de 1912 à 1916.



« LE PILLARD ALLEMAND »

Texte : Ach mein Gott !! J'aurai la croix de fer, j'ai pris à moi seul toute une batterie ... en cuivre !

Dans le couloir d'une maison bourgeoise, un soldat allemand porte sur son dos le fruit de sa rapine. Derrière l'humour de la formule, les éclaboussures de sang sur son manteau et ses bottes et les deux mains coupées qui pendent de son sac évoquent l'horreur du pillage.

Auteur : Georges Bloch, élève de 1909 à 1916.



« LE SORT DES PRISONNIERS ALLEMANDS »

Texte :

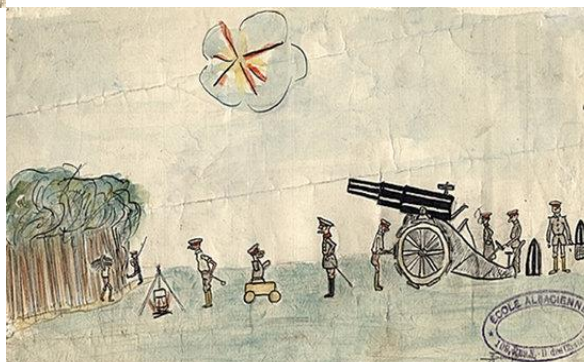
Turco – « Moi après la guerre amener vo dans mon pays car moi aimer beaucoup les boches... rôtis à la broche ! »

Allusion aux troupes coloniales dans ce dessin qui reprend le lieu commun raciste sur l'anthropophagie des Africains.

« LA BATTERIE DE CAMPAGNE »

La précision du dessin permet de reconnaître un Langer Mörser, canon de 21 cm très utilisé en début de la guerre. On remarquera l'homme tronc : allusion au manque d'effectifs supposé de l'armée allemande qui doit enrôler des soldats mutilés ?

Auteur : ?



« L'INCENDIE DE L'HÔTEL DE VILLE D'ARRAS (I) »

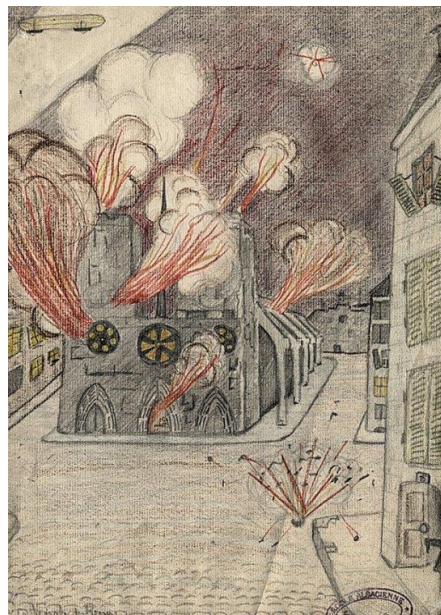
Le bombardement de la ville d'Arras lors de l'offensive allemande vers Paris. En cinquante minutes, l'édifice est détruit. Il est probable que ces dessins ont été faits à partir des cartes postales ou des photographies de presse.

Auteur : André Corriez, élève de 1912 à 1918.

« L'INCENDIE DE LA CATHÉDRALE DE REIMS »

La destruction de la cathédrale du sacre des rois de France, le 19 septembre 1914, devient le symbole des destructions allemandes. Anatole France écrit : *“Le nom allemand est devenu exécration à tout l'univers pensant.”*

Auteur : Christian Saurwein.



In obedience to the commands of German Professors, which has discovered the powers conferred by concentration, the German people are here disclosed in the hearty enjoyment of their Christmas dinner. The effect of the British blockade upon the latter is thus happily reduced to merely negligible dimensions.

Auch die Briten trieben ihre Scherze mit dem Hunger: Durch reine Konzentration auf die Bilder könnten die Deutschen auch weiterhin zu Weihnachten Bier, Leberwurst und Sauerkraut genießen.

*[\*Les Britanniques font des plaisanteries sur la faim : Les Allemands pourraient, rien que grâce à leur puissance de concentration, profiter d'un copieux repas de Noël avec œufs, café, pain, bière, pâté de foie et choucroute ... Il leur suffit de regarder des images.*

*Allusion aux privations allemandes dues au blocus britannique.]*

[„Voilà, Père Michel, encore un sac plein de chiffons à emballer! „]

*[\*Les premiers succès militaires de l'Allemagne. Le Michel allemand les a mis dans un sac. Sur les boîtes, des étiquettes indiquent: canons français, fusils russes, drapeaux, chevaux cosaques, pièces d'artillerie, aviateurs, forteresse, Liège, ...*

*A noter : le mot „Lumpen“ signifie soit chiffons, soit racaille.]*

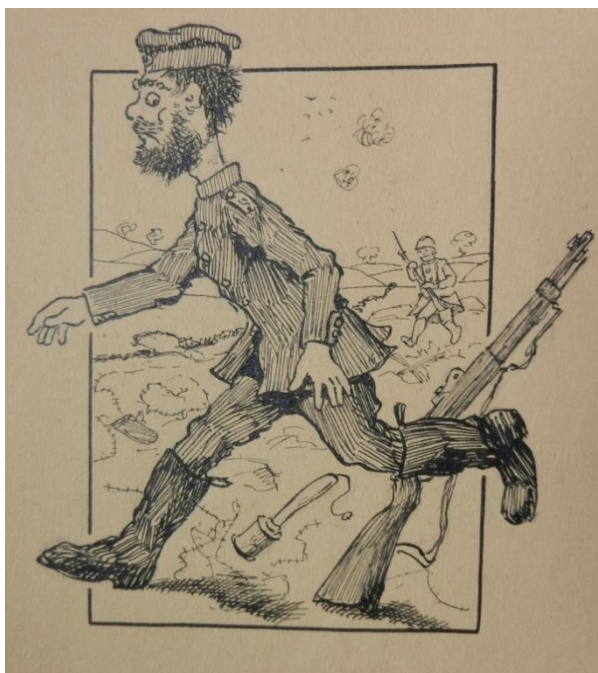


## Aquarelles d'Henry Aubry

Voici quelques œuvres d'Henry Aubry offertes à la famille Barbarin.



« Troupe de choc, Grand Ballon 1918 »  
L'Allemand effrayé en perd sa grenade  
et son couteau.



Un Allemand fuit devant un petit soldat français.



Vie quotidienne dans les tranchées.



« Le câble d'Adolph à l'H.W.K. »  
Henry Aubry

[\*Câble construit par les Allemands sur le Hartmannswillerkopf (H.W.K. ou Vieil-Armand)]

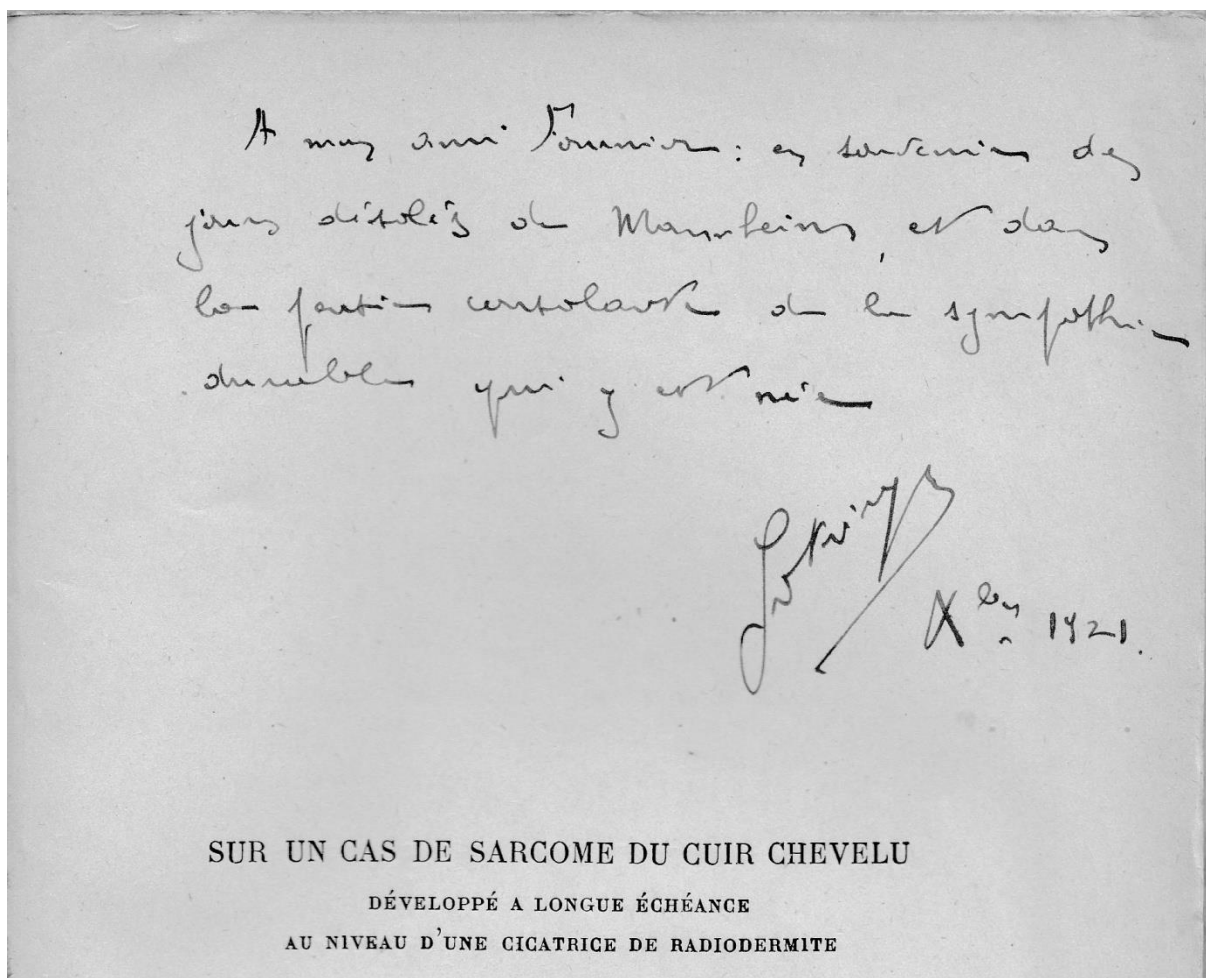
Henry Aubry  
1918  
PAIN SANS  
CARTE





« Petit poste – Alsace, 1918 »

## Dédicace de Lutringer adressée à Grand-père



« A mon ami Fournier : en souvenir des jours désolés de Mannheim, et dans la pensée consolante de la sympathie durable qui y est née – Lutringer – octobre 1921 »

\* Dédicace adressée à Grand-père, sur la thèse de médecine de Lutringer, fascicule trouvé à La Forêt, dans le cabinet de toilette de la chambre des grands-parents, début avril 2015. La dédicace citée en note de bas de page (Mannheim, fiche 154) est donc erronée, elle se trouve probablement sur un autre ouvrage que nos recherches récentes n'ont pas permis de localiser.

Avril 2015

## Tableaux d'Emma Groisne.



Tableaux de Tante Emma (Emma Groisne, peintre de la famille<sup>47</sup>) représentant Grand-père et Gaston, son frère. Bien que ne trouvant aucune indication au dos des toiles, on peut penser que Grand-père, l'aîné, est le garçon blond au chapeau.

<sup>47</sup> Cf. F. Fournier, *Emma Groisne, peintre auvergnate méconnue*, éditions Revoix, 2016

## Corrigenda

... comme l'aurait intitulé Grand-père !

## Sur les traces de Grand-père

Durant l'été 2015, j'ai parcouru certains lieux que Grand-père avait « visités » en 1915 et 1916.

m.a.f.

### [15 janvier 1916]

A Raon-Basse, j'ai découvert une ferme datant du 17<sup>ème</sup> siècle. La propriétaire actuelle a restauré le bâtiment. Elle m'a dit posséder des cartes postales datant de la Première Guerre mondiale. Voyant ma curiosité, elle me les montre : elles sont postérieures au passage de Grand-père, mais on y reconnaît parfaitement le bâtiment actuel qui faisait à l'époque office de café-épicerie-mercerie-boulangerie.



Raon-Basse.

### [3 février 1916]

La Planche-des-Belles-Filles (1150 m) est donnée comme une petite randonnée de 1h30 depuis Auxelles-Haute. Actuellement, une route monte presque au sommet, se terminant par un immense parking, avec bistrot et remonte-pente pour VTT !





Au fond, la Planche des Belles Filles.



Vue sur le parking et les installations modernes.

### [18 février 1916]

Après enquête sur place, la « corne de Luffendorf » n'évoque plus aucun souvenir, même chez les anciens du hameau. Par contre, les anciens savent encore parfaitement où étaient les Allemands et où étaient les Français : à quelques mètres les uns des autres ! Le village qui se composait alors de 7 maisons, a été très fortement détruit, m'ont raconté les anciens. Seuls quelques pans de murs en colombage ont résisté et sont encore visibles, intégrés dans les bâtiments actuels.



Luffendorf : une des fermes anciennes.

### [2 avril 1916]

La motte féodale de Montreux-Château est classée « monument historique » et est l'objet d'un sentier de « petite randonnée de la motte castrale ». Côté nord (d'où j'ai fait les photos : rue de l'ancienne église), elle est non boisée, donc encore visible, alors qu'elle est complètement boisée côté sud, côté par lequel Grand-père est arrivé (sur sa photo, le ruisseau est à la gauche de la motte ; sur les miennes, bien que non visible, il coule à droite de la motte). De nos jours, la photo de Grand-père est de nos jours impossible à réaliser à cause de la végétation : le ruisseau est, lui aussi, complètement pris dans des arbres.



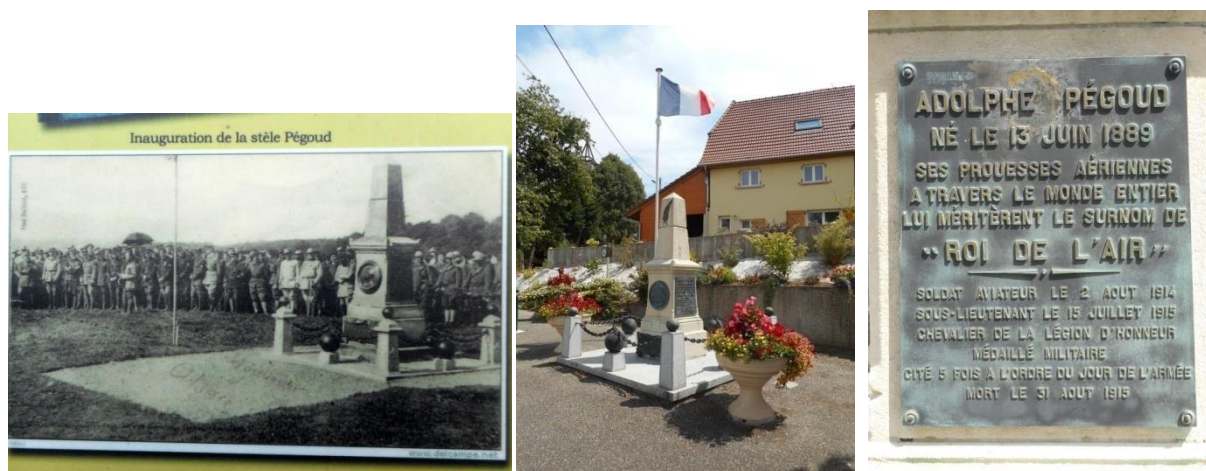
A gauche la photo de Grand-père, Sur ma photo, la motte est au fond à droite, couverte d'arbres.

Le sentier de randonnée longe également une stèle dédiée à Pégoud, sur l'emplacement du crash de son avion, à l'emplacement même du monument provisoire photographié par Grand-père.



Sur l'emplacement même du crash de l'avion de Pégoud (1915 et 2015).

A Petit-Croix, à quelques kilomètres de là, un autre monument lui est dédié.



Petit-Croix.

A Foussemagne, la « stèle du soldat autrichien » est fléchée à partir de la rue principale et donc facile à trouver. La lecture en est un peu difficile, l'inscription étant usée par le temps et emplie de lichen, mais Grand-père, contrairement à ce que j'avais pensé, n'a fait aucune erreur en recopiant le texte, écrit dans un allemand curieux. En voici le texte exact, dans sa présentation sur la stèle :

**HIER**  
**STARB**  
**AM I<sup>TEN</sup> JULY\*\***  
**1815 DEN TODT\*\*\***  
**FÜR FÜRST UND**  
**VATERLAND DER**  
**K. K. ÖSTREICHER\*\*\*\***  
**HAUPTMANN BAR.**  
**MALDINY DES JNF\*\*\*\*\***  
**REG<sup>M</sup> BAR.**  
**KOTTULINSKY**  
**N<sup>RO</sup> 41**  
**DIES WEIHTE IM SEIN SOHN\*\*\*\*\***  
**LIEUTENANT IM NEMLICHEN**  
**REGIMENT**

\*La première lettre est un I majuscule.

\*\* July et non Juli, contrairement à ce qu'on peut penser.

\*\*\* Ancienne orthographe du mot « Tod ».

\*\*\*\* K. K. Östreicher : kaiserlich - königlich : « impérial - royal ». Le mot « Östreicher » était utilisé pour désigner les Autrichiens, actuellement on dit « Österreicher ».

\*\*\*\*\* J'ai bien regardé et tâté : un « J » est gravé sur la stèle ! ; (= Infanterie).

\*\*\*\*\* le « N » final est plus petit, par manque de place sur la ligne, semble-t-il. Même chose à la ligne suivante.

Traduction : « Ici mourut, le 1<sup>er</sup> juillet 1815, pour le prince et la patrie, le capitaine de l'empire austro-hongrois Baron Maldiny du 41<sup>e</sup> régiment d'infanterie Baron Kottulinsky. Ce monument lui est dédié par son fils, lieutenant dans le même régiment. »



Fosse-magne.

**[9 avril 1916]**

A Rembercourt, j'ai vu un cimetière militaire partagé en deux : une partie française, avec une majorité de pierres tombales en forme de croix, quelques-unes surmontées d'un turban ou sans motif, toutes en pierre blanche ; l'autre partie, allemande, avec des croix toutes identiques en pierre grise : les ennemis reposent pour l'éternité côte à côte, mais séparés par une allée !



Cimetière de Rembercourt : à gauche les français, à droite les Allemands.

**[10 avril 1916]**

Dugny : Grand-père mentionne un pont de bois sur lequel il traverse la Meuse. Ne trouvant rien qui ressemble à un pont, j'avise un gars et lui pose la question. Il m'affirme qu'il n'y a jamais eu de pont à Dugny : il connaît bien le problème, car il a participé aux travaux du pont de l'autoroute, et les deux autres ponts existants sont soit nettement au nord, soit nettement au sud de la ville. Le gars m'explique que la vallée, étant très large à ce niveau, -au moins un à deux kilomètres-, est quasiment inutilisable pour la construction d'un ouvrage et m'affirme que la Meuse peut se passer à gué dans ce secteur (ce qui expliquerait le choix de

cet endroit pour construire un pont de bois provisoire permettant le transport des troupes). De plus, il me conseille d'aller à la mairie où les employés confirment ses dires, d'ailleurs sans se donner beaucoup de mal pour chercher dans les archives.

Etonnée par l'architecture de l'église romane fortifiée au milieu de son cimetière, j'aborde un passant qui promène son chien. Il m'affirme qu'on ne peut visiter l'édifice que les jours d'office religieux, que cette église a été utilisée comme hôpital pendant la Première Guerre mondiale et qu'une entrée souterraine, encore visible de nos jours, servait de morgue. De plus, il me raconte que, lors de ses balades sur les champs de bataille, il trouve encore des tas d'objets (obus, ou autres), et même de nouveaux morts. La une d'une édition récente de *l'Est Républicain* confirme ses dires : l'avant-veille, des promeneurs ont trouvé le corps d'un soldat. D'après mon interlocuteur, des randonneurs ont repéré un bout de verre, puis deux qui faisaient partie d'une paire de jumelles, elles-mêmes encore dans la main d'un soldat, - « allemand », m'affirme le gars-, ayant perdu sa plaque, ainsi que d'autres objets (son récit diffère légèrement du texte du journal !)<sup>48</sup>. Quelques temps auparavant, ajoute mon interlocuteur, on a retrouvé 26 squelettes<sup>49</sup>.

D'ailleurs partout, des pancartes préviennent qu'il est dangereux de quitter les sentiers balisés, à cause d'obus ou autres objets encore potentiellement dangereux.



L'église de Dugny, fortifiée au Moyen-Age, utilisée comme hôpital et comme morgue.

<sup>48</sup> Cf. : <http://ww.estrepublicain.fr/edition-de-verdun/2015/08/14>

<sup>49</sup> Cf. : <http://www.estrepublicain.fr/meuse/2013/05/30>

### Pierrepont

Je retrouve l'itinéraire suivi par Grand-père en sortant de la gare, le pont et l'usine de draps qui a dû être très importante étant donnée sa taille et qui a fonctionné, avec des hauts et des bas, jusque dans les années soixante, me raconte un couple d'anciens, étonné de me voir photographier les bâtiments désaffectés.

La grosse ferme située tout près de cette usine pourrait bien être celle où ont travaillé (sans forcer !) les camarades de Grand-père.



La gare de Pierrepont. La ferme à côté de la gare : au fond la maison du directeur de l'usine.



L'entrée de l'usine désaffectée.



Les anciens bâtiments de l'usine.

### **[Le Ravin des Fontaines]**

J'ai retrouvé le point d'où a été prise la photo de la carte postale (cf. chapitre sur le Fort de Vaux). Derrière le dos du photographe se dresse actuellement un monument aux morts ; le ravin lui-même et les deux collines de chaque côté sont complètement recouverts d'une forêt

dense, plutôt jeune. Des tranchées sont encore visibles, d'une profondeur d'un mètre environ ou plus parfois, malgré le temps passé.



Le Ravin des Fontaines : le monument aux morts.



Vestiges de tranchée.

### [Bezonnaux]

Les ruines du village de Bezonnaux\* sont devenues un musée en plein air où on peut circuler entre des tas de cailloux, de rares bases de mur, des trous d'obus et quelques objets de la vie courante déformés par les bombardements. Des pancartes donnent le nom et la profession des propriétaires des emplacements des habitations et expliquent l'utilisation des objets exposés.

### Giessen

Lors de mon périple de l'été 2015, j'ai passé par Giessen. J'ai photographié la gare (qui a probablement un peu changé !). Cherchant la Ludwigsakademie, je ne suis tombée que sur des gens qui ignoraient la réponse à ma question. Je suis même entrée dans un musée où la personne de l'accueil, dans son désespoir de ne pouvoir satisfaire ma curiosité, m'a ouvert la porte d'une salle du Conseil municipal dont les murs sont ornés de vieilles gravures de la ville, mais aucune trace de mon académie. Finalement, je passe devant par hasard : au fronton est actuellement gravé en lettres d'or « Academia Ludoviciana ». Je n'ai pas retrouvé la statue de Liebig<sup>50</sup> que mentionne Grand-père.

---

<sup>50</sup> Justus von Liebig (1803 – 1873), chimiste, professeur à l'université de Giessen où il crée le premier laboratoire pour l'enseignement pratique de la chimie, puis de Munich (il y donne également des cours au jeune Louis II), un des fondateurs de l'agriculture industrielle. Entre autres découvertes et travaux, il produit un extrait de viande que la *Société des extraits de viande Liebig* commercialise en 1862. Parallèlement il met au point et commercialise la première farine animale industrielle. Un peu plus tard, il met en vente dans deux pharmacies de Munich une farine pour bébés, composée de malt et de carbonate de potassium à mélanger dans du lait qui inspirera Henri Nestlé. Les thèses de Liebig permirent à K. Marx de décrire l'exploitation des sols dans le système capitaliste. (d'après Wikipedia)

J'ai pu retrouver sans trop de mal le trajet suivi par les prisonniers à leur arrivée dans la ville, trajet que Grand-père a décrit avec précision.

Comme Grand-père, j'ai pris la Grünbergerstrasse, une avenue qui monte sur un immense plateau où était le camp : actuellement, il est occupé par des terrains de sports, des baraques américaines de la dernière guerre, des maisons individuelles et quelques immeubles). Sur le côté nord de ce plateau se trouve encore le Philosophenwald, un bois parcouru par des allées. La vue sur les buttes -mentionnées par Grand-père sur une fiche rédigée ultérieurement (cf. livre p. 123)- surmontées de ruines de château (Gleiberg et Vetzberg) est cachée la végétation actuelle. Je demande à une passante s'il existe encore un endroit d'où on a la vue ; elle me répond « Oui, depuis mon balcon. Vous voulez entrer ? » Bien sûr ! Mais ma photo n'est pas excellente, et de plus, une des deux buttes est cachée par des arbres.

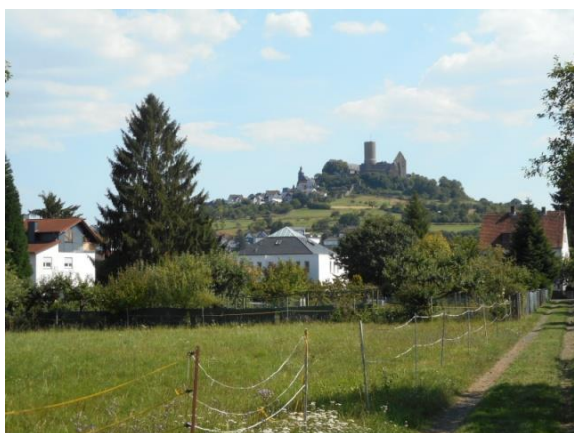
Un peu plus loin, j'ai trouvé la caserne que mentionne Grand-père. Il était temps : elle est en cours de démolition.



La rue passant longeant la Ludwigsakademie.



L'Academia Ludoviciana (Ludwigsakademie).



Gleiberg (à g.) et Vetzberg (à dr.), les deux collines aperçues depuis le camp.



## Hommage

### **Extrait de l'Auvergne littéraire, artistique et historique**

[1933, n° 71, p. 21 du sixième cahier] : Article signé par le Docteur Balme.

#### Quatrième point

Certains lecteurs de la revue ne connaissent pas la valeur de M. Pierre Fournier ?  
Soit, je vais la leur faire connaître.

#### M. Pierre Fournier, Archiviste départemental

J'écrirai ce qui va suivre à l'insu de M. Pierre Fournier. Il m'interdirait de parler de lui et de l'Auvergne littéraire continuerait à être accusée de collaborer avec des ombres.

Je ne connais personne qui soit moins « m'as-tu vu » et qui ait plus en horreur les paons et les dindons que ce parfait connaisseur des mystères de nos annales. Il eut été intéressant de montrer ici ce visage de bénédictin que l'esprit, la réflexion et l'énergie ont gravé de leurs sillons animés, où la jeunesse entretient une perpétuelle flamme malicieuse en ses yeux d'acier.

M. Fournier nous aurait refusé sa photographie, utile leçon pour certains ; il aurait encore moins toléré que je le présente en sa tenue bien connue d'excursionniste, entre un veau microcéphale et un Auvergnat gorille, à la manière de<sup>51</sup>.

M. Fournier est originaire de Saint-Germain-Lembron. Sa famille, -comme on dit dans les biographies anciennes-, le destinant à la médecine, il fut élève de notre Ecole de Médecine de Clermont, puis de la Faculté de Paris où il poussa ses études jusqu'à la seizième inscription. Mais une vocation plus conforme à sa personnalité si indépendante, à son goût de l'objectivité, le détourna de la science biologique et des doctrines médicales en perpétuelle évolution pour l'amener à se consacrer à l'histoire, dans sa forme la plus abstraite. Il prépara l'Ecole des Chartes, y fut admis et sortit en 1911<sup>(52)</sup>. Il fut alors affecté à la Bibliothèque Nationale.

Entre temps, la guerre le mobilisa comme médecin auxiliaire. Il ne se prévalut pas de sa qualité d'historien pour se faire employer en quelque section technique : il a vécu, aux tranchées, cette existence de médecin de bataillon faite de courage solide et journalier, et fut fait prisonnier à Verdun, en plein drame.

A sa rentrée de dix-huit mois de captivité, il reprit son poste à la Nationale.

---

<sup>51</sup> Allusion à sa tenue de promenade (pèlerine, bandes molletières, chaussures cloutées).

<sup>(52)</sup> [Cette note est dans le texte de Balme] Thèse : Etude sur l'administration d'Alphonse de Poitiers dans les terres d'Auvergne.

Nommé archiviste au Puy, puis à Clermont en 1924, M. Fournier ne limite pas ses recherches à cette masse de documents, beaucoup encore en friche, qui peuplent le vaisseau de l'ancienne chapelle des Cordeliers.<sup>53</sup>

Il va étudier l'histoire locale sur place, au dehors, dans les vestiges du sol et même du sous-sol, car n'est-ce pas lui qui, avec M. Desforges, occupant de longues journées de dimanche à cette besogne macabre, ont découvert la nécropole gallo-romaine de la Maison-Blanche, le plus important champ de sépultures connu du IV<sup>e</sup> siècle. M. Pierre Fournier, entre autres études sur place, a exploré et caractérisé les si nombreuses habitations en pierre sèche de la région d'Issoire, les gisements préhistoriques de Pont de Longue et d'Enval, les sablières de Sarliève, le cimetière de la place Saint-Pierre à Clermont.

Ses méthodes impeccables ont ordonné sur des principes bibliographiques modèles la Revue d'Auvergne et le Bulletin de l'Académie de Clermont qui lui doivent leur renouveau actuel. Ses connaissances en linguistique – puisque M. Busset<sup>54</sup> y fait imprudemment allusion – se sont déjà affirmées par la publication d'un Vocabulaire du parler de la région de Sainte-Eulalie.

Quant à donner ici la liste des écrits et publications de M. Pierre Fournier, ce serait vraiment trop prendre au sérieux les pauvres malheureux arguments *ad hominem* de la réponse de M. Busset : je renvoie celui-ci aux dix dernières années de la bibliographie des publications savantes de l'Auvergne.

Dr Balme



La « cantine » de Grand-père retrouvée à La Forêt.

<sup>53</sup> Les archives de Clermont étaient à cette époque dans cette ancienne Chapelle des Cordeliers.

<sup>54</sup> Busset a lancé l'hypothèse de Gergovie aux Côtes de Clermont.

## Diplôme d'honneur d'Antoinette

A La Forêt, on a retrouvé le diplôme obtenu par Antoinette (médaille d'argent) pour ses bons soins aux soldats blessés ainsi que la cantine de médecin-auxiliaire de Grand-père.



Le diplôme d'Antoinette.

## Rectificatifs

Les photos tirées (sur le front, peut-être) par Grand-père, emmaillotées dans un exemplaire de l'*Action française* du mercredi 20 octobre 1920.

Le paquet contient des pochettes de papier photo de diverses marques et de format 9x12, comportant elles-mêmes deux enveloppes : une (adressée en général à Grand-père, en tant que médecin auxiliaire, après son retour en France) avec les tirages (essentiellement sépia, quelques-uns en noir et blanc), l'autre avec les négatifs correspondants. Au dos de chaque photo figure un commentaire écrit au crayon, un numéro d'ordre de la photo et la mention de la lettre correspondant au paquet parfois suivi d'un chiffre. Grand-père a en outre tracé une croix au crayon de papier bleu sur un grand nombre de photos.



Dans l'album de photos familial, cette photo avait été identifiée à tort comme ayant été prise à Mannheim. Nous avons retrouvé la carte postale d'origine : d'une part, les inscriptions au dos de la carte sont en français, et d'autre part, les soldats qui sont armés et portent un casque français (sur le côté gauche de la photo) ont peu de chance d'être ainsi équipés dans un camp de prisonniers français en Allemagne. Etant donné que les cinq soldats debout ont tous la même médaille sur la poitrine, on peut en déduire qu'il s'agit d'une remise de médaille dans une caserne française. La carte postale n'est pas datée, mais dans le cahier numéro 2, au moment de sa capture, Grand-père répond à un soldat allemand qu'il n'a pas de médaille (p. 78) : on peut en déduire que c'est lors de cette cérémonie ayant eu lieu après son retour en France, qu'il est décoré de la Croix de guerre.



Cette photo est également une carte postale ; nous en avons retrouvé un exemplaire dûment tamponné par les autorités de Mannheim et écrite au crayon de papier, comme le préconisait le règlement des camps. Elle est adressée à la mère de Grand-père et ne contient que son adresse. Dans une lettre à sa mère, Grand-père identifie les deux camarades qui l'entourent : Féré et Dubarry.

**[Lectures : cf. livre 111 – septies]**

A La Forêt, on a retrouvé un livre de *Robinson Crusoe* en anglais, (Bernard Tauchnitz Edition, Leipzig, 1845), dûment tamponné, -et par deux fois !-, « geprüft - Gefangenenlager Mannheim », avec nom et adresse (parisienne) de Grand-père écrits au crayon, comme l'exigeait le règlement, ainsi que la mention « Passanten Comp. n° 1540 ». 548 pages d'un texte écrit dans des caractères minuscules : Grand-père a dû y passer un moment !

Une grammaire allemande en français (par Émile Otto, Paris, Heidelberg, Jules Groos Editeur, 1910) était également conservée à La Forêt. Le livre est également « geprüft », et annoté par Grand-père, ce qui prouve qu'il l'a bien utilisé. Il contient des légendes, des poèmes, des extraits de textes plus ou moins littéraires, -le choix en est très curieux- : « La vie de Napoléon à Ste Hélène », ou « Le passage des Alpes par Annibal [sic] » ou « La toilette de Napoléon ». Curieusement, Grand-père a barré certains tableaux de déclinaison ou de conjugaison, ou certains titres de chapitre, voire il a réécrit les commentaires !

Grand-père avait également en sa possession une histoire allemande : « *Deutsche Geschichte* » en deux volumes, un livre de portraits de personnes célèbres : « *Porträtgalerie aus Lamprechts Deutscher Geschichte* », une traduction du « *Crime de Sylvestre Bonnard* » « *Professor Bonnards Schuld* » d'Anatole France et un dictionnaire de poche d'italien.

## [Giessen]



Grand-père est debout à droite (il a coché son nom sur l'envers de la carte).

Debout à sa gauche se trouve son ami Sauty.

Cette photo de Grand-père à Giessen est en fait une carte postale dont le dos a été tamponné par les autorités allemandes et sur lequel Grand-père n'a rien écrit d'autre que l'adresse de sa mère.